

Planète filles

★ Meg Cabot

L'auteur de la série culte *"Journal d'une princesse"*

Star

Incognito



Meg Cabot

Star Incognito

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Luc Rigoureux



Hachette

L'édition originale de ce roman a paru en langue anglaise
chez HarperCollins Children's Books USA sous le titre :
Teen Idol

© Meggin Cabot, 2004

© Hachette Livre, 2005, pour la traduction française.

Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris

ISBN : 978-2-012-02477-9

À Benjamin

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Ma belle-mère me répète du matin au soir que tout ce que je fais est diabolique. Elle me reproche d'aimer telle ou telle chose et me promet l'enfer quand je mourrai. Elle considère le rock, la littérature fantastique et les clips comme des péchés capitaux. Elle me rebat les oreilles avec le satanisme de la musique, des livres et des gens que j'aime.

Je respecte ses passe-temps. À mon avis, elle devrait en faire autant avec moi. Qu'en penses-tu, Amy ?

Va-au-diable

Chère Va-au-diable,

Dis à ta marâtre de lever un peu le pied. Et t'inquiète donc pas pour l'enfer. Tu y es déjà. C'est le lycée.

Amy

1

J'ai été témoin de l'enlèvement de Betty Ann Mulvaney. Moi, Jenny Greenley !

Enfin, je ne suis pas la seule. Y ont également assisté les vingt-trois autres élèves du cours de huit heures du mat', option latin, lycée de Clayton (effectifs : mille deux cents âmes).

Mais, contrairement à eux, j'ai essayé de l'empêcher. Mollement, je l'admets.

— Kurt ? ai-je lancé. Qu'est-ce que tu fiches ?

Il a levé les yeux au ciel.

— Cool, Jen, c'est juste une blague, d'accord ?

Sauf qu'il n'y avait rien de très drôle dans la façon dont Kurt Schraeder a raflé Betty Ann sur le bureau de Mme Mulvaney pour la fourrer dans son sac de sport. D'autant qu'une partie de ses cheveux en laine jaune s'est prise dans la fermeture Éclair. Kurt n'y a prêté aucune attention. Il a forcé un bon coup.

J'aurais dû insister. Exiger qu'il la remette à sa place.

Seulement voilà, je ne l'ai pas fait, parce que... laissons tomber, je reviendrai là-dessus plus tard. D'ailleurs, je savais que ça ne servirait à rien. Kurt tapait déjà dans la main de ses copains, les autres gros bras de Terminale, ceux qui sont assis au dernier rang et ne choisissent cette option (pour la deuxième fois, vu qu'ils se sont plantés l'an passé) que dans l'espoir d'obtenir de meilleures notes au SAT¹, pas par amour de la culture latine ni parce qu'ils ont entendu dire que Mme Mulvaney était un bon prof.

Kurt et ses potes ont dû cacher leurs ricanements derrière

¹ Aux États-Unis, l'admission en université, après le lycée, se fait en fonction du dossier scolaire de chaque élève (qui est jugé aussi sur ses activités extrascolaires) et après une série de tests standard, le SAT (Scholastic Aptitude Test), un peu l'équivalent de notre bac.

leur manuel quand Mme Mulvaney est arrivée, après la seconde sonnerie, une tasse de café brûlant à la main.

Comme tous les matins, elle nous a salués d'un « *Aurora interea miseris mortalibus almam exulterat lucem referens opera atque labores*² » (en gros : « Une nouvelle journée pourrie commence, et maintenant, au boulot ! ») puis s'est emparée d'une craie et nous a ordonné de recopier le présent de *gaudeo, -ere*³.

Elle n'a même pas remarqué que Betty Ann avait disparu.

Du moins, pas avant la troisième heure de cours. Ma meilleure copine, Trina – diminutif qu'elle préfère à Catrina : elle prétend ne pas se sentir particulièrement féline (*cat*, chat, pigé ?), mais je ne suis pas certaine d'être d'accord avec elle -, qui avait latin ce matin-là, m'a rapporté que Mme Mulvaney était en train d'expliquer le participe passé lorsqu'elle a enfin découvert la place vide sur son bureau.

— Betty Ann ! a-t-elle piaillé d'une drôle de voix haut perchée (toujours d'après Trina).

À cette heure, tout le lycée savait que Kurt Schraeder avait planqué Betty Ann dans son casier. Personne n'avait protesté. Parce que Kurt est universellement apprécié. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. Disons que les gens qui ne l'aiment pas ont la frousse d'intervenir, parce qu'il est porte-parole des Terminales auprès de l'administration, capitaine de l'équipe de football américain et capable de vous anéantir d'un seul regard, comme Magneto, dans *X-Men*.

C'est une façon de parler, bien sûr, mais vous m'avez comprise. Bref, on ne fâche pas un type comme Kurt Schraeder. S'il a envie d'enlever une poupée de son, libre à lui. Celui qui l'ouvre court le risque d'être condamné à manger seul dans son coin, à la cantine, comme Cara la Grosse Vache, ou d'être bombardé de purée, ou n'importe quoi de ce genre.

Malheureusement, Mme Mulvaney adore cette poupée idiote. Au point de l'affubler, à chaque rentrée, du ridicule

² Latin : « Entre-temps, l'aurore faisait surgir sa douce lumière aux yeux des mortels, en apportant des travaux et du labeur. »

³ Latin : se réjouir.

costume des *cheerleaders* de Clayton qu'elle a cousu elle-même. À Halloween, elle l'habille d'un petit déguisement de sorcière avec chapeau pointu, balai miniature et tout le toutim. À Noël, Betty Ann se retrouve en rouge et blanc. Pour faire bonne mesure, elle a aussi une tenue de Pâques, bien que Mme Mulvaney ne l'appelle pas ainsi, séparation de l'Église et de l'État oblige, et préfère la nommer « robe de printemps ». Pourtant tout y est, du mignon bonnet à fleurettes au panier rempli d'œufs de caille que quelqu'un a dû lui refiler dans les années quatre-vingts, époque à laquelle Betty Ann est entrée dans sa vie, offerte par des anciens Terminales qui étaient désolés pour elle, vu que Mme Mulvaney, qui est vraiment une très bonne prof, n'a jamais été fichue d'avoir d'enfants à elle.

C'est du moins ce que raconte la légende. J'ignore si c'est vrai ou non. Enfin, sauf pour ce qui concerne les talents pédagogiques de Mme Mulvaney. Ça, c'est indéniable. Et aussi, qu'elle n'a pas d'enfants.

Pour le reste... qui sait ?

Ce dont je suis sûre, c'est que, le jour de son enlèvement, un mois avant les grandes vacances, Betty Ann portait sa tenue d'été – salopette et chapeau de paille à la Huckleberry Finn – et que je m'inquiétais pour elle. Je m'inquiétais pour une poupée ! Une poupée débile !

— Ils ne vont pas lui faire de mal, hein ? ai-je demandé à Trina plus tard le même jour, pendant la répétition de la chorale.

Trina s'inquiète du manque d'activités extrascolaires dans mon dossier. Il faut dire que je n'aime que lire. Bref, elle a insisté pour que je m'inscrive à la chorale avec elle.

Sauf que Trina m'en avait dressé un tableau *légèrement* trompeur. Au lieu d'une option rigolote normale, ça s'est avéré un truc énorme – j'ai dû passer une audition et tout, et tout. Je ne suis pas la plus belle voix de l'univers, mais comme ils étaient en manque d'altos et que je dois en être une, ils m'ont prise. Les altos se contentent de fredonner *la-la-la* sur la même note pendant que les sopranos se tapent toutes les gammes, les paroles et les autres machins, donc ça roule. Pour le coup, je n'ai qu'à rester assise et à chanter *la-la-la* tout en bouquinant,

vu que Karen Sue Walters, la soprano qui est assise devant moi, a une tignasse pas possible, et que M. Hall, le chef des Troubadours – parce que, figurez-vous, on a même un nom – ne voit pas ce que je traficote.

M. Hall nous oblige à porter un soutif à bonnets renforcés sous notre corsage quand nous nous produisons, sous prétexte d'« harmoniser notre apparence ». Tu parles ! Enfin, passons. Ça fait bien dans notre dossier. La chorale. Pas le soutif.

En revanche, je ne crois pas que je pardonnerai la danse à Trina. Soyons sérieux. Car non seulement il faut chanter, mais aussi danser... enfin, pas vraiment. Plutôt agiter les bras. Or je ne suis pas la meilleure agitatrice de bras au monde. Je n'ai aucun sens du rythme... Un défaut que M. Hall se sent obligé de souligner environ trois fois par jour.

— Et s'ils lui coupent une oreille ? ai-je murmuré à Trina.

J'étais obligée de chuchoter, parce que M. Hall s'occupait des ténors, à quelques pas de là. Nous répétons en vue du tournoi national de chant choral – un sacré truc, visiblement -, et M. Hall est complètement stressé. Au point de me reprocher mes problèmes de coordination *quatre à cinq* fois par jour au lieu des trois habituelles.

— Pour l'envoyer à la mère Mulvaney avec une demande de rançon ? Ils n'oseraient pas, hein ? Parce que, quand même, ce serait une atteinte à la propriété privée.

— Nom d'un chien ! a soupiré Trina.

Comme elle est première soprano, elle est assise à côté de Karen Sue Walters. Les premières sopranos, ai-je remarqué, ont tendance à se prendre pour des cheftaines. Mais bon, faut les comprendre : après tout, ce sont elles qui se farcissent tout le boulot, genre atteindre ces notes ultra aiguës.

— Tu veux bien te calmer ? a rouspété Trina. C'est rien qu'un canular. Les Terminales en font un tous les ans. Qu'est-ce que t'as, bon sang ! La chèvre ne t'avait pas mise dans tous tes états !

L'an dernier, la plaisanterie a consisté à coller une chèvre sur le toit du gymnase. Je ne vois pas du tout ce qu'il y avait de drôle là-dedans. Quand j'y pense... cette pauvre bête aurait pu se casser une patte.

— C'est que...

Je n'arrivais pas à me sortir de la tête l'image des cheveux de Betty Ann coincés dans la fermeture Éclair.

— ... ça me semble tellement méchant. Mme Mulvaney aime vraiment cette poupée.

— Et alors ? Ce n'est qu'une poupée.

Pas pour Mme Mulvaney. Betty Ann est plus que ça. J'en suis persuadée.

Toujours est-il que cette histoire me perturbait tellement que, à la fin des cours, quand je suis arrivée aux bureaux de *La Dépêche* – le journal du lycée ; j'y vais presque tous les jours... pas pour ajouter des lignes à mon dossier, plutôt parce que ça me plaît bien -, j'ai lâché tout à trac, en réunion de rédaction, que quelqu'un devrait écrire un papier là-dessus. L'enlèvement de Betty Ann.

— Un papier ! s'est exclamée Geri Lynn Packard. Sur une poupée ?

Geri Lynn secouait sa boîte de Coca light. Elle l'aime sans bulles, et passe donc son temps à agiter ses canettes. Personnellement, j'ai toujours trouvé ce goût pour l'absence de bulles un peu suspect, mais Geri Lynn a plus d'une corde bizarre à son arc. La pire d'entre elles, si vous voulez mon avis, c'est que, chaque fois qu'elle et Scott Bennett, le rédacteur en chef, se pelotent dans la salle de jeux, au sous-sol, chez ses parents, elle dessine un petit cœur dans son agenda, histoire de marquer l'événement. Je le sais parce qu'elle me l'a montré, une fois. Son agenda, je veux dire. Il y avait un petit cœur à quasiment chaque page.

Ce qui est quand même zarbi, vous ne m'enlèverez pas cette idée de la tête. Que Geri et Scott sortent ensemble, s'entend. Parce que je suis presque certaine que toute l'équipe de *La Dépêche* s'attendait à ce que Geri Lynn soit nommée rédactrice en chef cette année, elle comprise, j'imagine. Alors que Scott n'habite Clayton que depuis l'été dernier !

Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. Il vivait ici autrefois. On était même ensemble au CM2. Certes, on ne se parlait pas, à l'époque. On snobe le sexe opposé, au CM2. Et puis Scott n'a jamais été très bavard.

Mais lui et moi passions notre temps à emprunter les mêmes

livres « ringards » à la bibliothèque de l'école. Je m'explique : pas les bouquins à succès comme des biographies de Michael Jordan ou *La Petite Maison dans la prairie* ; mais de la SF, *La Variété Andromède*, *Chroniques martiennes* ou *Le Voyage fantastique*⁴. Des œuvres qui provoquaient la suspicion de la bibliothécaire quand elle nous voyait les prendre – « Tu es sûre que tu ne t'es pas trompée de livre, chérie ? » : ils n'étaient pas franchement de notre âge.

Non qu'on n'en ait jamais discuté ensemble (des livres), Scott et moi. Je savais qu'on lisait les mêmes, parce que chaque fois que j'en prenais un, je tombais sur sa signature – paf ! – juste au-dessus de la mienne, sur la carte d'emprunt.

Puis les parents de Scott ont divorcé, il a déménagé avec sa mère, et je ne l'ai pas revu avant l'été dernier, lorsque la rédaction de *La Dépêche* a été contrainte de participer à un séminaire sponsorisé par le lycée, sous la houlette de notre mentor, M. Shea, lequel nous a obligés à jouer à des jeux destinés à éveiller notre confiance mutuelle afin de mieux travailler en équipe. J'attendais sur le parking de monter dans le car quand une voiture est arrivée, et devinez qui en est sorti ?

Gagné ! Scott Bennett. Voilà-t'il pas qu'il avait décidé de vivre avec son père un moment (juste un essai), qu'il avait envoyé des coupures du journal de son précédent bahut, et que M. Shea l'avait embrigadé dans notre bande de joyeux drilles.

C'était un peu comme si la tête de Scott avait été transplantée sur le corps d'une de ces statues de dieux grecs qu'affectionne Mme Mulvaney, parce qu'il avait pris soixante-dix centimètres et avait bronzé de partout depuis ses dix ans, mais croyez-moi, c'était bel et bien lui. Il n'avait pas changé. Comment je l'ai deviné ? Parce qu'un exemplaire de *Dreamcatcher*⁵ pointait le nez de son sac à dos et que, bien sûr, je comptais justement le lire.

En tout cas, à la fin du stage, M. Shea a confié à Scott le poste de rédacteur en chef de *La Dépêche*. À cause des grandes qualités de meneur qu'il avait montrées (gna-gna-gna). Grâce

⁴ Respectivement de Michael Chrichton, Ray Bradbury et Isaac Asimov.

⁵ De Stephen King.

aussi à la dissertation réellement impressionnante qu'il avait rédigée pendant un atelier d'écriture libre, qui racontait qu'il s'était retrouvé, seul mec au milieu de tas de nanas, à un cours de cuisine, après quelques petits ennuis dans le Milwaukee (où il vivait avec sa mère). J'ai bien l'impression que Scott a tâté de la délinquance là-bas, histoire de faire l'intéressant, sans doute. Toujours est-il que les flics l'ont collé dans un programme expérimental de réinsertion pour gamins à risques.

Ils lui ont donné le choix : mécanique ou cuisine.

Scott a été le premier gars dans les annales de la police à choisir cuisine.

Bref, dans sa rédac, Scott narrait comment, le premier jour du cours, la prof avait brandi une purée de potimaron en jurant qu'ils allaient en faire du velouté. Scott l'avait aussitôt cataloguée comme grosse menteuse bidon, bien pareille en cela à tous les adultes qu'il connaissait. Quand ils avaient fini par obtenir un velouté de potimaron, la vie de Scott en avait été bouleversée. Depuis, il s'était rangé des voitures.

Le seul problème, disait-il, c'est qu'il n'arrêtait pas d'avoir envie de cuisiner.

Naturellement, sa disserte, aussi brillante soit-elle, aurait pu ne pas lui valoir le poste de rédacteur en chef si Geri Lynn avait participé au séminaire. Elle ne se serait pas gênée – étant tout sauf timide – pour rappeler à M. Shea que confier une telle responsabilité à Scott était injuste, dans la mesure où elle, Geri, entrait en Terminale et avait prouvé ce qu'elle valait à la sueur de son front, alors que Scott n'était qu'un élève de Première, un nouveau qui plus est.

Sauf que Geri avait préféré consacrer ses vacances à un stage pour présentateurs télé en Californie (eh oui ! il semble que ça existe, et Geri Lynn est déjà si douée pour les mondanités, genre Mary Hart dans *Entertainment Tonight*⁶, qu'elle a même décroché une bourse !), et elle n'était pas là.

Néanmoins, c'est avec beaucoup d'élégance qu'elle a encaissé la nouvelle. Peut-être qu'on apprend ça aux séminaires télé.

⁶ Très célèbre émission américaine consacrée à l'actualité des vedettes et célébrités (voir les français *Exclusif*, *Célébrités*, *Sagas*).

Faire bonne figure en dépit de sa contrariété. En tout cas, notre stage à nous ne comprenait pas d'atelier de ce style. Ce qui ne nous a pas empêchés de bien nous marrer, et notamment de nous moquer de M. Shea. Comme la fois où il nous a demandé d'accomplir un « exercice de confiance » qui consistait à hisser toute l'équipe sur une poutre fixée entre deux arbres à plus de deux mètres de haut, au beau milieu des bois, avec interdiction de laisser quiconque en plan (ai-je mentionné que ces exercices sont vraiment, pleinement, totalement débiles ?), sans utiliser d'échelle bien sûr, à l'aide de nos seules mains, tout ça pour échapper à une prétendue vague géante de beurre de cacahuète qui menaçait de nous engloutir.

Ai-je mentionné que l'humour de M. Shea est vraiment, pleinement, totalement débile ?

Bref, nous contemplions M. Shea avec des yeux ronds (avait-il pété les plombs ?), et il ne trouve rien de mieux à nous dire que :

— Vous ne trouvez pas ça trop tarte, hein ?

Et Scott, de répondre aussi sec :

— Non, M. Shea, simplement, c'est pas du gâteau.

C'est là que nous avons compris qu'il avait toutes les qualités requises pour le poste de rédacteur en chef. Même Geri Lynn – quand l'école a repris, à l'automne, elle a découvert qu'elle avait perdu le boulot de ses rêves – a paru reconnaître les talents de chef de Scott. En tout cas, le premier petit cœur de son agenda est apparu une semaine seulement après la rentrée, d'où je conclus qu'elle ne lui en tient pas rancune.

— Je trouve ça génial, moi, a décrété Scott à propos de mon idée de rédiger un papier sur l'enlèvement de Betty Ann. Ça serait marrant. On pourrait insérer un de ces avis de recherche avec la tronche de Betty Ann. Et une promesse de récompense de la part de Mme Mulvaney.

Geri Lynn a cessé de secouer sa canette. Signe, en général, qu'il est temps de courir aux abris. Parce que Geri a une fichue caboche. Sans doute qu'ils ne proposent pas d'atelier pour régler ça, aux stages de journalisme télévisuel.

— C'est la plus belle ânerie de l'année, a-t-elle déclaré. Une récompense ? Pour une *poupée* ?

— Betty Ann est plus que ça, a contré Scott. Plutôt une espèce de mascotte officieuse du lycée.

Juste, dans la mesure où notre mascotte officielle est une vraie tocarde. Nous sommes les Coqs de Clayton. C'est à se flinguer. Même si, me direz-vous, ça n'a pas beaucoup d'importance, vu que nous perdons tous nos matchs, quel que soit le sport concerné. Quand même. Vous devriez voir le costume dudit volatile. La honte ! Mieux vaut encore une poupée de son pour mascotte.

— Je crois que Jen tient quelque chose, a insisté Scott, ignorant la moue de Geri. Kwang, que dirais-tu de nous pondre quelque chose là-dessus ?

Hochant la tête, Kwang a griffonné sur son calepin. Moi, je n'osais pas lever les yeux du mien, espérant que Geri Lynn ne m'en voulait pas trop. Comprenez, je ne considère pas Geri comme l'une de mes meilleures amies, loin de là. Seulement, nous déjeunons ensemble tous les jours, et puis, nous sommes les deux seules filles au journal (d'accord, il y a bien une ou deux Secondes, mais ce n'est pas comme si elles comptaient, n'est-ce pas ?). Ajoutez à ça que Geri m'a confié des tas de secrets. Les petits cœurs. Le fait que Scott embrasse comme un dieu avec un don phénoménal pour la « linguistique ». Que, le dimanche matin, il prépare souvent de la tarte Tatin.

J'adore la tarte Tatin. Geri Lynn, elle, refuse d'en manger. Elle prétend que Scott utilise tout une plaque de beurre pour la pâte, et qu'il lui suffit de regarder le dessert incriminé pour sentir ses artères se boucher.

Geri était déjà furax que Scott ait accepté un projet qu'elle-même considérerait comme stupide. Qu'il le confie à Kwang a fait déborder le vase.

— Bon sang ! s'est-elle exclamée, c'était l'idée de Jen. Pourquoi ne l'en charges-tu pas ? Pourquoi lui piques-tu toujours ses idées pour les refiler aux autres ?

À deux doigts de la panique, j'ai jeté un coup d'œil à Scott. Mais c'est d'une voix très calme qu'il a répondu :

— Jen est trop occupée avec la maquette.

— Qu'est-ce que tu en sais ? a rétorqué Geri. Tu lui as posé la question ?

— Tout va bien, Geri, suis-je intervenue. Je suis très contente de mon poste au sein de la rédaction.

— Oh, je t'en prie ! a craché Geri, très on-ne-me-la-fait-pas-à-moi.

Je pouvais difficilement affirmer que la mise en page me suffisait. La vérité, c'est que j'abats autrement plus de boulot au journal. Sauf que personne n'est censé le savoir. Scott excepté, bien sûr. Plus M. Shea. Plus quelques responsables administratifs.

En effet. Un des autres événements qui s'est produit à notre séminaire, cet été, c'est que M. Shea m'a proposé une des rubriques les plus convoitées – et secrètes – du journal. Une rubrique qui, depuis des années, est traditionnellement réservée à un Terminale mais dont M. Shea avait le sentiment que j'avais des compétences uniques pour la tenir, bien que je ne sois qu'en Première.

Et j'avais dit oui.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Au secours ! Je suis folle d'un garçon qui ne sait même pas que j'existe. C'est parce qu'il ne m'a jamais rencontrée, vu qu'il vit à trois mille kilomètres de là, où il travaille dans la culture. Quand son visage envahit le grand écran, et que je plonge dans ses yeux bleus, j'ai cependant la conviction que nous sommes faits l'un pour l'autre. Je ne sais pas encore combien de temps je vais pouvoir tenir sans lui. Malheureusement, je n'ai pas de quoi acheter un billet pour L.A., et personne chez qui habiter là-bas. Je t'en prie, aide-moi à trouver la façon de rencontrer l'amour de ma vie avant qu'il ne file en Nouvelle-Zélande tourner son prochain film.

Complètement-accro

Chère Accro,

Il existe une frontière bien définie entre admiration et harcèlement, et tu me sembles sur le point de la franchir allègrement. Range tes fantasmes au tiroir et concentre-toi plutôt sur ce qui est important : passer ton bac et entrer à la fac.

Il est par ailleurs évident que tu parles de Luke

Striker. Or mon petit doigt me dit qu'il ne se remet toujours pas de son histoire avec Angélique Tremaine. Bref, oublie.

Amy

2

Pour être honnête, je n'ai pas été tellement surprise quand M. Shea m'a proposé de devenir la nouvelle Amy de *La Dépêche*. Parce que, toute ma vie, les gens m'ont confié leurs problèmes. Je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas comme si j'insistais pour entendre parler de la vie sentimentale de Geri Lynn et Scott, par exemple.

Néanmoins, il apparaît que j'ai été l'objet d'une malédiction à la naissance – devenir la confidente de tout un chacun. Je ne plaisante pas. J'ai même cru, un moment, que j'étais un aimant à dingues. Où que j'aille, de parfaits étrangers venaient vers moi et me déballaient leurs secrets les plus intimes, comme les dernières acquisitions de leur collection de tournevis ou les maladies de leur furet domestique, j'en passe et des meilleures.

Si seulement cela ne concernait que les parfaits étrangers. Mais non. Ça concerne *tout le monde*. Trina a été la première à mettre le doigt sur le pourquoi et le comment. C'était l'anniversaire de ses douze ans, et elle avait décidé de fêter ça au Plouf ! Plouf !, le parc aquatique du comté d'Ellis. Malheureusement, ce jour-là, j'ai eu mes règles. Ayant peur des tampons (à douze ans, ces choses-là peuvent être effrayantes, et comme je n'avais pas encore eu l'idée d'acheter les spécial ados – « doux comme des pétales et fins comme le petit doigt ! » – je m'évertuais à bourrer ma culotte avec les serviettes méga absorbantes de ma mère, ce qui, croyez-en mon expérience, n'était pas très efficace), je n'ai eu d'autre choix que de rester chez moi.

Je comptais sur la compassion de Trina. J'ai été servie.

— J'en ai rien à fiche si tes serviettes débiles mettent les bouts et flottent dans la piscine ! a-t-elle braillé au téléphone. Tu viens ! T'as pas le choix ! C'est toi la mayonnaise !

De quoi diable parlait-elle ? Par bonheur, elle ne demandait qu'à développer.

— Tout le monde recherche ta compagnie, a-t-elle enchaîné. Comme pour la mayo. Sans mayo, le sandwich part dans tous les sens. C'est exactement ce qui va arriver à ma fête si tu ne viens pas.

Elle avait raison. Pour sa fête, s'entend. Elizabeth Gertz a accusé Kim Doss de la copier parce que toutes deux arboraient le même maillot de bain rouge et les cheveux tressés. Kim, pour ne pas être en reste, a coulé Elizabeth au pied du grand toboggan, où Elizabeth s'est cassé une dent. Si j'avais été là, je me serais interposée avant que quiconque se blesse.

Pour résumer, ça n'a pas été le choc du siècle quand M. Shea m'a nommée au grade de Chère Amy. Celui qui occupe ce poste doit habilement influencer ceux qui écrivent mais d'une manière que la conseillère principale d'éducation, Mme Kellog, sera susceptible d'approuver.

Ce qui n'est pas de la tarte, car Mme Kellog est folle à lier. Elle ne vit que pour le yoga, les biorythmes et le feng-shui, et voudrait que j'invite mes correspondants à déplacer le miroir de leur chambre, de façon qu'il ne soit pas en face d'une fenêtre ou d'une porte sous peine de perdre les énergies de leur karma.

Je n'invente rien.

Et c'est cette femme qui est censée m'aider à entrer dans une bonne université un de ces jours prochains ! J'en frissonne d'avance.

Je reconnais cependant que la CPE et moi entretenons de bonnes relations. Je l'écoute délirer sur les régimes macrobiotiques et, en échange, elle est toujours prête à me signer un mot d'absence qui me permet de sécher les matchs de volley... et tous les cours de gym en général.

Bref, la caractéristique première de Chère Amy, c'est de rester anonyme, dans la mesure où elle est censée n'éprouver aucun préjugé à l'encontre de « ses pairs », comme les appelle Mme Kellog. Amy ne peut donc appartenir à aucune clique, sinon on penserait qu'elle est incapable d'apprécier les problèmes d'une personne aussi détestée que Cara La Grosse Vache ou d'un sportif sans cervelle comme Kurt Schraeder, pour

ne citer que deux exemples parmi tant d'autres.

Par ailleurs, si les gens connaissaient l'identité d'Amy, ils risqueraient d'être méfiants, car ils auraient peur qu'elle les identifie et parle à tort et à travers. Même s'ils ne sont pas très doués pour maquiller la réalité. J'admets que la majorité fait des efforts, mais il y en a comme Trina, qui écrit à Amy au moins une fois par mois pour lui raconter ce qui la tracasse (en général, ça concerne Luke Striker, l'amour de sa vie). Trina ne prend même pas la peine de déguiser son écriture ou d'utiliser une fausse adresse e-mail.

L'autre raison de l'anonymat d'Amy, c'est qu'elle est au courant des secrets les plus intimes et les plus noirs de bien du monde.

Donc, j'occupe cette position fabuleuse au journal, mais je ne peux en parler à personne. Surtout pas à Trina ou à ma mère, qui sont les deux langues les plus pendues de tout l'Indiana. Je dois continuer ma tâche en laissant croire que je ne m'occupe que de mise en page. Génial !

Mais bon, ça me va. Ce n'est pas si grave, après tout. Ça m'est égal, même.

Sauf dans le cas de gens comme Geri Lynn. J'aimerais lui avouer la vérité. Juste pour qu'elle cesse de croire que Scott m'exploite de manière éhontée.

Enfin, passons. Vu ma position, je suis souvent convoquée dans le bureau de Mme Kellog, qui souhaite s'entretenir avec moi de ceux que je suspecte d'être les auteurs de telle lettre ou tel mail particulièrement alarmants. Parfois, je sais. Parfois, non. Parfois, je le lui dis. Parfois, non. Après tout, chacun a droit à une vie privée tant qu'il ne montre pas de signes de folie trop évidents.

Dieu merci, la CPE et le reste de l'administration sont suffisamment occupés par les élèves qui tiennent *absolument* à leur confier leurs affaires pour ne pas fourrer leur nez dans celles de ceux qui n'en ont aucune envie.

Prenez Cara, par exemple. Cara se soucie comme d'une guigne d'étaler ses problèmes aux yeux du monde entier. Elle envoie des *tonnes* de lettres à Amy. Je réponds à toutes, bien que nous ne les imprimions pas, parce que même si nous

supprimions sa signature (et elle signe chacune de ses missives), tout le lycée saurait qu'il s'agit d'elle. Celle-ci est typique :

Chère Amy,

Tous les élèves m'appellent Cara la Grosse Vache, alors que je m'appelle Cara Schlosburg, et ils meuglent quand je les croise dans le couloir. S'il te plaît, aide-moi avant que je commette un acte désespéré.

Seulement voilà, Cara n'a encore jamais commis d'acte désespéré. Pas que je sache, du moins. Il y a bien eu une rumeur prétendant qu'elle s'était mutilée, la fois où elle a manqué le lycée trois jours. J'ai vraiment craint qu'elle se soit coupé les veines, un truc comme ça. J'ai donc demandé à ma mère d'enquêter pour mon compte, vu qu'elle et Mme Schlosburg suivent le même cours d'aquagym à la MJC. Il s'est avéré que Cara avait juste voulu se pincer les pieds et avait si bien frotté qu'elle s'était accidentellement râpé la plante jusqu'à l'os et avait été incapable de marcher le temps que la peau repousse.

C'est le genre d'incidents qui arrivent à Cara. Souvent.

C'est aussi le genre d'incidents qui poussent ma mère à me déclarer :

— Tu sais, Jen, Mme Schlosburg s'inquiète beaucoup pour Cara. Sa fille fait tout pour s'adapter mais ça semble ne servir à rien. Les autres ne cessent de se moquer d'elle. Et si tu la prenais sous ton aile, hein ?

Naturellement, impossible de répondre à ma mère que j'ai déjà pris Cara sous mon aile. Sous l'identité de Chère Amy, s'entend.

Pour revenir à nos moutons, quand j'ai été convoquée par l'administration le lendemain de l'enlèvement de Betty Ann Mulvaney par Kurt Schraeder, j'ai pensé que ça concernait soit une lettre de Cara, soit Betty Ann.

Parce que même si Mme Mulvaney avait pris la chose comme on pouvait s'y attendre de sa part, c'est-à-dire en haussant les épaules, on voyait bien qu'elle était embêtée. Personnellement, j'avais remarqué que son regard s'attardait plus que de coutume sur la place vide de son bureau. Il y avait aussi cette annonce entrecoupée de rires gênés qu'elle avait dispensée au début de chacun de ses cours – si les ravisseurs lui

rendaient rapidement Betty Ann, elle ne leur en voudrait pas et ne poserait pas de questions. J'avais même rattrapé Kurt dans la queue de la cantine pour lui demander s'il comptait exiger une rançon, pensant que Mme Mulvaney serait soulagée en découvrant qu'il s'agissait bel et bien d'une blague de potaches.

— Hein ? Une quoi ? s'était contenté de grommeler Kurt.

J'avais donc dû lui expliquer dans le détail ce qu'était une demande de rançon, et que le canular – dans la mesure où je comprenais que c'en était un – serait encore plus drôle s'il expédiait à Mme Mulvaney un mot lui ordonnant, par exemple, de renoncer à nous infliger des devoirs ce week-end ou de distribuer des caramels mous à toute la classe si elle souhaitait revoir Betty Ann vivante.

L'idée avait paru plaire à Kurt. À croire qu'elle ne lui était pas venue à l'esprit. Lui et ses potes s'étaient écriés : « Ouais ! Génial, mec ! », avant de se congratuler à coup de grandes claques dans le dos.

Ce qui m'avait rendu quelque peu nerveuse. Décidément, ces types n'étaient pas des flèches. Je n'avais d'ailleurs pas la moindre idée de la façon dont Kurt s'y était pris pour se faire élire représentant des Terminales. Excepté qu'il avait été le seul candidat.

— Tu n'as pas commis de bêtise, hein, Kurt ? avais-je insisté juste pour être bien sûre qu'il détenait encore sa victime. Tu n'as pas jeté Betty Ann à la poubelle, par hasard ?

Il m'avait regardée comme si j'étais folle.

— Meuh non ! C'est une farce, tu piges ? La blague des Terminales, Jen. Ça te dit quelque chose ?

Pas question que Kurt croie que je ne trouvais pas sa farce hilarante.

— Très amusant, m'étais-je empressée de lancer avant de ramasser mon plateau et de déguerpir.

Bref, vous comprenez pourquoi j'étais persuadée, en me rendant à ma convocation, que si Cara ne s'était pas une fois de plus enfermée dans les toilettes pour y pleurer toutes les larmes de son corps j'étais bonne pour un interrogatoire en règle sur la disparition de Betty Ann.

Ce qui me plaçait dans une situation plutôt inconfortable,

pas besoin d'être grand clerc pour le deviner. Je ne pouvais décemment pas me ranger du côté de l'administration, même si je trouvais le canular idiot et cruel. Car la blague des Terminales, aussi débile soit-elle, à l'instar de celle de Kurt, c'est la blague des Terminales. Comme bien des habitudes au lycée – le SAT, le bal de fin d'année et autres amusements – on est prié de ne pas les gâcher, quelle que soit l'opinion qu'on en a.

Tout en me traînant vers le bureau de la CPE, je me suis juré que, même sous la menace de devoir passer mon été à travailler pour le secrétariat du bahut, je tiendrais ma langue jusqu'au bout. Toute à ces sombres pensées, je ne me suis pas aperçue que Mme Kellog n'était pas seule.

Le proviseur – Richard Lewis – était présent, de même que la proviseur adjointe, Lucille Thompson. Tout le monde l'appelle Lucullus⁷, ce qui n'est pas très gentil même si, en vérité, ça lui va très bien, ironiquement parlant, dans la mesure où on n'a jamais vu de PA⁸ plus sèche ni plus efflanquée que Lucille Thompson.

Il y avait aussi un autre type. En costume gris perle. Si j'avais été moins soucieuse, je l'aurais remarqué tout de suite, car il portait un T-shirt noir et non une chemise sous sa veste, ce qui est à la mode en Californie ou à New York, mais pas chez les bouseux de l'Indiana.

— Écoutez, Mme Kellog, ai-je commencé, bille en tête, histoire d'en finir au plus vite. Si c'est à propos de Betty Ann, je ne peux rien vous dire. Je suis au courant, bien sûr. J'ai tout vu. Mais pas question de moucharder. Impossible. Il a juré que Betty Ann allait bien, et je mets tout en œuvre pour qu'il la restitue en un seul morceau. Désolée, c'est tout ce que je...

C'est à ce moment-là que j'ai repéré le mec en T-shirt... sans parler du père Lewis et de Lucullus. Ma voix s'est comme coincée dans ma gorge.

Mme Kellog a volé à mon secours, pensant sûrement que mon yin était désarçonné par la présence de Lewis, de Lucullus

⁷ Licinius Lucullus (106-57 av. J.-C.) : général romain, aristocrate raffiné, dont la réputation de gastronome est passée à la postérité.

⁸ PA : proviseur adjointe.

et du parfait étranger.

— Il ne s'agit pas de Betty Ann, Jen, m'a-t-elle rassurée.

— Si mademoiselle Greenley sait quoi que ce soit au sujet de cette poupée, a piaillé Lucullus, l'air mauvais, il va de soi qu'elle doit parler. Madame Mulvaney était bouleversée, ce matin, en constatant qu'elle n'était pas revenue. J'ai cru comprendre que *La Dépêche* comptait publier un article sur cette affaire. Visiblement, l'équipe du journal a des informations. Il est inconcevable que les objets personnels des enseignants ne soient pas en sécurité dans les murs du...

— On s'en fiche, Lucille, l'a interrompue Lewis.

Il était en chemisette et pantalon de toile. Ce dernier, taché d'herbe, ce qui n'a pas échappé à ma sagacité. On avait dû l'appeler au beau milieu du green. Quelle qu'en soit la raison, elle devait être de taille. On ne dérange pas le petit père Lewis en plein golf comme ça.

— Jane, a-t-il enchaîné. J'aimerais vous présenter...

— Jen, l'a corrigé Mme Kellog.

Personne ne reprend jamais Lewis non plus. Il a été tellement surpris qu'il a eu un moment de flottement, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Jane, s'est-il entêté, voici John Mitchell. John, je vous présente Jane Greenley.

— Comment allez-vous, Jane ? m'a demandé M. Mitchell en me tendant la main. Ravi de vous connaître.

— De même, ai-je répondu en lui en serrant cinq.

Ils ont certainement cru que j'étais une grande fille calme mais, dans ma tête, les pensées tourbillonnaient comme le grand huit. Que se passait-il ? Qui était ce gars ? Dans quel pétrin m'étais-je fourrée ? Cela avait-il un quelconque rapport avec le fait que j'avais exprimé le désir de devenir reine du marteau-piqueur dans mon SAT ? Parce que, je vous rassure, c'est juste une farce. D'ailleurs, Trina l'a écrit elle aussi. Et cette plaisanterie allait-elle encore durer longtemps ? Déjà que je n'ai que vingt-cinq minutes pour déjeuner !

— Jane, a repris Lewis, M. Mitchell ici présent a une proposition qui honore le lycée de Clayton. Qui l'honore grandement.

— Tu parles d'un honneur ! a rouspété Lucullus.

Lewis lui a lancé un sale regard, mais l'autre l'a ignoré. Ou plutôt, ça l'a confirmée dans ses convictions.

— Eh bien, Richard, a-t-elle protesté, ne comptez pas sur moi pour rester assise sans réagir. C'est d'un ridicule consommé. Nous sommes censés laisser tout en plan, perturber nos élèves, et pour quoi ?

— Nous ne souhaitons déranger personne, Mademoiselle Thompson, a ronronné M. Mitchell. Naturellement, au cas où...

— Il n'y aura aucun dérangement, Lucul... euh, Lucille, est intervenue Mme Kellog. (J'ai eu le malheur de lâcher le morceau à propos du surnom de Mlle Thompson et, depuis, la CPE est incapable d'appeler sa chef autrement). Bien au contraire. Ils veulent que tout se déroule le plus normalement possible...

— Je ne vois pas comment ils comptent s'y prendre, a objecté Lucullus (pardon, Mlle Thompson), en pinçant les lèvres si fort qu'elles ont pratiquement disparu. Le garçon va être assailli à l'instant où il mettra le pied sur le campus. Ces filles... elles n'ont aucun contrôle sur elles-mêmes. Vous avez vu la façon dont était attifée Courtney Deckard, aujourd'hui ? Un dos nu. Au lycée ! Je l'ai obligée à appeler sa mère pour qu'elle lui apporte quelque chose de décent à se mettre.

Tant Lewis que M. Mitchell ont contemplé la PA avec des yeux exorbités, à croire qu'elle venait d'aspirer tout l'oxygène disponible dans la pièce. Dans un sens, c'était presque ça. Moi-même, je me sentais prise d'un léger vertige.

— Je vous assure que ça n'arrivera pas, a insisté M. Mitchell. Parce que M. Striker restera discret. De plus, il sera déguisé.

— Déguisé ! a raillé Mlle Thompson en levant les yeux au ciel. Il ne manquait plus que ça !

— Vous serez surprise de voir à quel point une simple paire de lunettes vous change un homme, s'est défendu M. Mitchell.

— Bon sang ! s'est écriée Lucullus, au comble de l'exaspération. Des *lunettes* ! Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit plus tôt ? Voilà qui change tout !

— Excusez-moi, ai-je lancé.

J'étais vraiment curieuse d'apprendre ce qui se tramait. Ça

n'avait aucun rapport avec Cara ou Betty Ann. À moins que je ne sois complètement à côté de la plaque, ça semblait plutôt concerner...

— ... *Luke Striker* ? ai-je poursuivi. C'est bien de lui dont il s'agit ?

Mme Kellog a souri jusqu'aux oreilles en hochant follement la tête.

— Oui ! a-t-elle confirmé. Oui, oui, oui ! *Luke Striker*. Il va venir chez nous. Au lycée de Clayton !

Je l'ai dévisagée comme si elle avait perdu la raison. En fait, de la même façon que je la dévisage d'habitude. Parce que, la plupart du temps, elle n'a pas toute sa raison.

— *Luke Striker*, ai-je répété. *Luke Striker*, la star de *Que le ciel nous vienne en aide* ?

Un des feuilletons télé les plus populaires à l'époque où les reality shows n'existaient pas. Je le regardais quand j'étais petite. *Luke Striker*, qui jouait un fils de pasteur, avait grandi au fur et à mesure des épisodes, devenant de plus en plus craquant au fil des saisons. Suffisamment craquant pour finir par quitter la série et entamer une carrière cinématographique. Il était parvenu à décrocher le rôle de Tarzan dans le dernier de la série, un film où il était plutôt... comment dire... nu. Puis il avait incarné Lancelot dans une énième adaptation de la quête du Graal... Et, les deux fois, il ne s'était pas mal débrouillé. Enfin, aux yeux des incondtionnelles comme Trina.

Ses fans ne se réjouissaient pas autant de sa vie privée. La rumeur – colportée par Trina qui m'en avait parlé *ad nauseam* tout l'hiver – voulait que *Luke* se soit embarqué dans une histoire d'amour torride avec Angélique Tremaine, l'actrice avec laquelle il avait partagé la vedette dans son *Lancelot et Guenièvre*. La légende allait jusqu'à prétendre que tous deux s'étaient fait tatouer le nom de l'autre sur le biceps lors de pseudo-fiançailles. En guise de bagues, j'imagine. Sauf qu'Angélique n'avait pas rempli sa part du contrat puisque, six mois plus tôt, elle s'était mariée avec un réalisateur français deux fois plus vieux qu'elle. Sans prévenir *Luke* ! Trina, bien que pleine de compassion pour son idole, avait exulté. Parce que, maintenant, il était libre. Certes, le cœur brisé – d'après les

journaux à scandales – mais libre de tomber amoureux d'elle.

Et voilà que Luke Striker, star du petit écran et amoureux évincé, débarquait à Clayton, Indiana.

— Il a été engagé pour jouer le rôle d'un élève de Terminale dans un lycée du Midwest, nous a aimablement expliqué M. Mitchell. Son prochain film est une passionnante et dramatique histoire d'amour et de trahison dans l'Indiana profond. Comme Luke a grandi à L.A., il avait à peine sept ans quand il a commencé à travailler dans *Que le ciel nous vienne en aide*, il éprouve le besoin de se plonger dans la culture d'un vrai lycée afin de rendre son personnage plus authentique...

— N'est-ce pas merveilleux ! s'est extasiée Mme Kellog, les yeux brillants. Qui aurait cru qu'il était un tel professionnel, tellement dédié à son art ?

Euh, pas moi. En tout cas, pas après avoir vu la pub pour une marque de biscuits qu'il avait tournée à l'occasion du dernier Super Bowl⁹.

— Bref... (Mes yeux ont fait la navette entre M. Mitchell et Mme Kellog.) Luke Striker vient *vraiment* à Clayton ? ai-je conclu.

— Juste pour quinze jours, a répondu M. Mitchell. Pour mener à bien ses recherches. Et il a expressément stipulé – du moins, le studio a expressément stipulé – que sa véritable identité devait rester strictement confidentielle. Luke estime que l'expérience échouera si des hordes d'admiratrices le suivent partout.

— Et c'est là que nous avons pensé à toi, Jen, a pépié la CPE, le regard toujours aussi brillant. Vois-tu, nous avons eu l'idée de présenter M. Striker comme un nouvel élève fraîchement arrivé en ville. Il s'appellera Lucas Smith¹⁰.

— Hum... ai-je commenté.

Maintenant que je savais que je n'étais pas là pour aider Cara ou répondre à des questions sur l'enlèvement de Betty Ann, je n'écoutais plus qu'à moitié. Et d'une, je ne suis pas aussi portée

⁹ Principal tournoi de football américain. Il a lieu en janvier, une fois par an. Regardé par des millions de téléspectateurs, il génère des revenus publicitaires colossaux.

¹⁰ Équivalent américain de Dupont.

sur les célébrités que Trina (par exemple). Et de deux, j'étais en train de manquer les Troubadours, et M. Hall a tendance à céder à une certaine morosité lorsque je sèche les répétitions. Non que j'occupe une place fondamentale dans le chœur, plutôt parce que j'ai encore besoin de travailler mes mouvements de bras avant cette compétition à laquelle nous sommes supposés participer à la fin de la semaine prochaine. J'ai comme l'impression que je n'arrive pas à me mettre cette chorégraphie dans le crâne.

De son côté, Mme Kellog continuait son laïus :

— Nous avons donc suggéré à M. Mitchell de... eh bien, comme tu es d'une discrétion exemplaire, que nous te faisons entièrement confiance pour ne pas éventer toute l'affaire et pour garder la tête sur les épaules, nous avons pensé que tu pourrais servir de guide à Luke. Tu n'ignores pas à quel point nous tenons à offrir aux nouveaux élèves un cicérone capable de les aider à se débrouiller les premiers jours. Tu emmènerais Luke à tes cours, tu lui montrerais les ficelles du métier, si je puis m'exprimer ainsi. Tu répondrais à ses questions, lui donnerais un coup de main au cas où quelqu'un se montrerait un peu trop soupçonneux... De façon à ce qu'il... voyons voir... s'imprègne de l'atmosphère de Clayton en toute tranquillité. Qu'en penses-tu ?

Franchement ? Que c'était n'importe quoi. Bon sang ! Espéraient-ils vraiment que personne ne remarquerait que le nouveau ressemblait comme deux gouttes d'eau à Luke Striker ? Croyaient-ils sincèrement que l'appeler Lucas Smith allait tromper qui que ce soit, notamment quelqu'un comme Trina qui idolâtre ce mec ? Pour être honnête, j'avais le sentiment que M. Mitchell, l'administration du bahut et Luke Striker lui-même sous-estimaient largement l'intelligence de mes camarades du lycée de Clayton.

Mais bon, ce ne serait pas la première fois.

J'ai haussé les épaules. Que vouliez-vous que je réponde ? Non ?

— Pas de problème. Super. Tout ce qu'il vous plaira.

Mme Kellog a souri, l'air particulièrement contente d'elle, et a lancé ce que j'ai interprété comme un coup d'œil triomphant à Lucullus. (Pardon, Mlle Thompson.)

— Vous voyez ? s'est-elle réjouie. Je vous l'avais bien dit. On peut toujours compter sur Jen pour ne pas faire d'histoires. Ce qui est on ne peut plus vrai.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Je raconte tout à ma meilleure amie. Y compris mes rêves. Elle, par contre, ne se livre jamais complètement, même sur les choses importantes, comme les garçons qui lui plaisent, ce genre de trucs. J'ai l'impression que notre relation n'est pas aussi ouverte et profonde que je le voudrais. Que faire pour qu'elle comprenne qu'elle peut me parler en toute confiance ?

Mal-aimée

Chère Mal-aimée,

Ton amie n'a sans doute rien à te confier. Contrairement à toi, tout le monde ne trouve pas ses rêves passionnants. Ou alors, c'est juste qu'elle ne veut barber personne avec ses histoires. Et si, pour changer, tu essayais d'agir comme elle ?

Amy

3

M. Mitchell avait stipulé que je devais prévenir mes parents. Parce que je suis mineure, et tout le tralala. La logique de ce raisonnement m'avait échappé – après tout, ce n'était pas comme si Luke et moi allions *sortir* ensemble ; il ne s'agissait que de lui montrer où se trouvait le gymnase et lui conseiller d'éviter le bœuf carottes à la cantine. Mais bon.

Il avait proposé de s'en charger – avertir mes parents – ce que j'avais décliné. À moins qu'il veuille que le secret s'étale à la une des journaux le lendemain – croyez-moi, je les connais. Voir le sujet Chère Amy.

Pour leur parler, j'ai attendu qu'on ait terminé de dîner, et que mes frangins aient filé dans leurs chambres. J'ai deux petits frères, Cal et Rick, treize et onze ans. Cal est un sportif accompli. Il pratique toutes les disciplines, sauf le football américain. Ma mère le lui interdit, elle estime ça trop dangereux. Depuis, Cal n'a plus qu'un but dans la vie : entrer dans les forces de police, le GIGN si possible. À l'opposé, Rick hait le sport. Il souhaite devenir un enfant star, comme Luke Striker l'était. Il ne comprend d'ailleurs pas que nos parents ne lui aient pas encore trouvé d'agent. Ils ont tenté de lui expliquer que cette race d'individus n'existe pas à Clayton, Indiana, mais Rick n'en a cure. Il objecte que le temps lui est compté, que, très bientôt, il ne sera plus mignon à croquer, et que quelqu'un a intérêt à le découvrir rapidement.

Suivant mon exemple, mes frères s'entendent avec presque tout le monde... même moi. Même eux. Si ce n'est les occasionnelles disputes concernant les droits de propriété sur la télécommande ou l'ultime part de gâteau. J'avais pourtant décidé qu'il valait mieux les tenir à l'écart du projet. Ils étaient fort capables de vendre la mèche. Après tout, Cal possède un

vieil Action Man ayant les traits de Luke Striker. Quant à Rick, il me harcèlerait pour que je lui obtienne le numéro de l'agent dudit Luke Striker.

Je l'ai jouée très décontractée. Jugez plutôt :

— Une espèce d'acteur, Luke Striker, je crois, doit venir en ville pour travailler son prochain rôle. L'administration m'a demandé de le trimballer dans les murs du lycée.

Ça a marché. Mes parents se sont contentés de hausser les épaules. Seul mon père a paru un peu affolé, et ça n'a duré qu'une minute. Et pas parce qu'il avait entendu parler des tatouages de fiançailles, comme je l'ai d'abord cru.

— Il ne va pas loger ici, hein ? s'est-il enquis par-dessus son journal. (La *Gazette de Clayton*, qui sort l'après-midi, pas le matin, histoire de permettre aux journalistes de ne pas se lever trop tôt. J'habite un vrai bled, je vous l'ai déjà expliqué ?)

— Non, papa. Il loue un appartement pour touristes dans une des résidences du lac.

— Dieu merci ! s'est écrié mon père en replongeant derrière sa lecture.

Il a horreur des invités.

— Comment as-tu dit que ce garçon s'appelait ? a enchaîné ma mère.

— Luke Striker. C'est lui qui jouait dans *Que le ciel nous vienne en aide*. Le fils aîné.

— Oh, ce charmant petit blond ? a souri ma mère.

Continuerait-elle à le trouver charmant, si elle l'avait vu en Tarzan dans la scène du lagon ? Celle où ses poils pubiens flottent gentiment à la surface de l'eau, pour le plus grand ravissement de Jane – et de Trina.

— C'est ça.

— Eh bien, a-t-elle commenté en retournant à son carnet à dessin, souhaitons seulement que tu ne t'entiches pas de lui. Parce que, j'aime autant te prévenir, il vit à Hollywood. Alors, il y a peu de chances pour que vous vous revoyiez très souvent une fois qu'il sera reparti.

— T'inquiète, maman, l'ai-je rassurée. Luke Striker n'est vraiment pas mon type d'homme.

— Pense à Trina. Tu la connais.

Oh que oui.

— Justement. Figure-toi qu'il est censé porter des lunettes. Personne ne devrait l'identifier.

— Mon œil ! a lâché ma mère.

— Je ne vois pas pourquoi, est intervenu mon père en se plongeant dans les pages immobilières (architecte, il aime se tenir au courant du marché). Ça a bien marché pour Clark Kent¹¹.

Mes obligations familiales remplies, je suis montée dans ma chambre attaquer mes devoirs. J'ai allumé mon ordinateur, y ai trouvé une rafale de mails, la plupart de Trina. Bien qu'elle habite la maison d'à côté, nous nous expédions des mails plus que nous nous téléphonons... disons, encore plus. J'ignore pourquoi. Sans doute parce que nous restons calfeutrées chez nous la plupart du temps. Il n'y a pas beaucoup d'endroits où s'amuser, à Clayton. En dehors du bahut, s'entend. Et puis, je consacre l'essentiel de mes loisirs à bouquiner, et Trina à répéter un des multiples rôles que lui confie le club de théâtre du lycée.

D'ailleurs, on l'entend généralement s'entraîner de sa chambre, vu que nos maisons sont séparées l'une de l'autre par moins de trois mètres. Trina possède ce que M. Hall appelle « un diaphragme puissant ». Un bon atout quand on souhaite que la voix porte. Trina a décroché les rôles principaux d'à peu près toutes les pièces jamais montées au sein du système scolaire de Clayton. Une bonne entrée en matière. Elle envisage en effet d'intégrer le cours d'art dramatique de Yale¹², comme Meryl Streep. Ensuite, elle compte bien mettre Broadway à ses pieds. Trina n'éprouve aucun intérêt pour le cinéma. Elle professe que l'échange entre un artiste et son public pendant une représentation est un opium dont elle ne peut plus se passer.

— Où avais-tu filé pendant la répétition de la chorale ? avait-elle écrit. (Son pseudo, c'est Reine-desplanches – ça vous

¹¹ Nom du héros de la série télévisée *Smalville*, un ado timide sous lequel se dissimule Superman.

¹² Une des plus prestigieuses universités américaines.

étonne ?) Le père Hall a failli avoir une crise cardiaque.

Mentir à Trina au sujet de Chère Amy ne me pose plus de problème de conscience. Elle m'a accusée tout à trac d'être Amy, la fois où *La Dépêche* a publié la lettre d'un gars qui prétendait ne pas pouvoir rester éveillé sans boire six canettes de Coca puis devait s'enfiler quatre somnifères le soir pour s'endormir. Ma réponse – « arrête le Coca » – était, apparemment, « du Jen tout craché » – du moins d'après Trina, et ma couverture avait bien failli être éventée.

Bref, c'est sans scrupule que j'ai répondu :

Jennyg : Oh, Cara a encore fait une bouse nerveuse. J'ai manqué quelque chose ?

Reinedesplanches : Cette fille doit être en manque d'affection chez elle. Sinon, elle n'essaierait pas autant d'en obtenir au lycée. Passons. Tu as tout raté. Le père Hall nous a montré les robes que nous sommes censées acheter pour le tournoi. T'es assise ? Rouge, avec un éclair de paillettes sur la poitrine.

Stupéfiant. D'autant qu'on s'attendait à ce que j'en porte une.

Jennyg : Menteuse.

Reinedesplanches : *Au contraire, mon frère*¹³. Qui plus est, elles n'ont pas une once de fibre naturelle. Qui plus est bis, elles coûtent cent quatre-vingts dollars l'unité.

Jennyg : *Verberat nos et lacerat fortuna*¹⁴ !

Reinedesplanches : Tu l'as dit, bouffi ! Les mecs sont vernis. Ils ont juste besoin d'une ceinture de smoking et d'un nœud pap rouge. On organise une séance de lavage de voitures samedi pour lever des fonds à destination des pauvres filles que la *fortuna* a abandonnées. Je t'ai inscrite dans l'équipe de midi à deux. Je me suis dit qu'on en profiterait pour parfaire notre bronzage. Sauf s'il flotte.

Jennyg : Te rends-tu compte que, en m'obligeant à choisir

¹³ En français dans le texte.

¹⁴ Latin : « La fortune nous frappe et nous maltraite. »

cette maudite option, tu as omis de mentionner qu'elle allait peu à peu grignoter toutes mes activités sociales ?

Reinedesplanches : Comme si tu avais mieux à faire !

Malheureusement, elle n'a pas tort. Je n'ai rien de mieux à faire. Ce n'est pas une raison.

Jennyg : Cent quatre-vingts dollars ? Pour une robe que je ne mettrai qu'une fois ? C'est débile.

Reinedesplanches : Showbiz oblige, ma vieille !

Jennyg : Les soutifs, je trouvais déjà que c'était pousser le bouchon...

Reinedesplanches : Sans blague ? Eh, devine un peu ! Steve m'a invitée au Bastringue.

Steve McKnight est le hochet de Trina. Baryton dans les Troubadours, il a joué le Henry II de Trina quand elle était Aliénor d'Aquitaine dans l'adaptation d'*Un lion en hiver*¹⁵ par le club de théâtre. Steve a aussi été le Beauregard de sa tante Mame¹⁶, le Roméo de sa Juliette, etc. Trina n'en est pas amoureuse – elle se réserve pour Luke Striker – mais comme il est plus grand qu'elle et raide amoureux, elle l'autorise à la sortir. Ça lui permet de voir les nouveautés au cinéma. Sans déboursier un rond. Trina a autant de morale qu'un financier ruiné a d'argent. Ce qui ne m'empêche pas de l'aimer. Même si ça m'agace quand elle largue Steve, ce qu'elle se permet chaque fois qu'elle a un rancart avec un autre type. Parce que je suis celle vers laquelle il accourt toujours pour savoir quelle bourde il a commise.

J'ai été contente d'apprendre qu'ils comptaient se rendre ensemble au bal de promo du lycée – plus connu sous le nom de Bastringue. Pour Steve, c'était important. Et puis, après, Trina pourrait tout me raconter. Vu que je n'y serais pas, personne ne

¹⁵ Film d'Anthony Harvey, tourné en 1968, avec Peter O'Tool et Katherine Hepburn (Oscar de la meilleure actrice).

¹⁶ Pièce adaptée du roman de Patrick Dennis, *Tante Mame*, qui raconte la rencontre d'un orphelin avec sa tante excentrique dans l'Amérique en pleine crise de 1929.

m'ayant invitée ni rien.

Jennyg : Veinarde.

Reinedesplanches : Pourquoi ne te dégotes-tu pas un jules ? On irait en doublon.

Jennyg : Bonne idée. Laisse-moi juste vérifier une chose... Eh non, désolée, personne ne s'est entiché de moi cette semaine.

Reinedesplanches : C'est parce que tu es trop sympa.

Jennyg : Ben voyons ! Entends-tu par là que la plupart des hommes cherchent à sortir avec des garces ?

Reinedesplanches : Je ne rigole pas. Tu es sympa avec *tout le monde*. Tu traites tous les mecs de la même façon. Comment veux-tu qu'ils devinent si tu penses à eux comme à des copains ou à des *amores* potentiels ? C'est sûrement la raison pour laquelle personne ne t'a jamais draguée. Ce n'est pas comme si tu étais moche.

Jennyg : Merci ! Voilà qui me va droit au cœur.

Sérieusement, je ne suis pas un laideron. Sans égaler Catrina Larssen, je possède ce petit côté fille-bien-sous-tous-rapports. Vous voyez le genre : cheveux bruns, yeux noisette, taches de rousseur – la totale. C'est même un peu stressant, si vous voulez mon avis. J'essaye de laisser pousser ma frange, histoire d'arranger le tableau.

Reinedesplanches : Je ne plaisante pas. Tu aurais pu emballer Scott Bennett. Tu as foiré, sur ce coup.

Bizarrement, Trina s'est mis en tête que Scott Bennett était l'homme idéal. Pour moi. Tout ça parce que, au retour du stage de *La Dépêche*, j'ai dû parler un peu beaucoup de lui. C'était juste parce qu'on s'était bien marrés. Par exemple, des tas de soirs, on s'est retrouvés, lui et moi, assis côte à côte près du feu de camp, à discuter pour savoir si le film *Total Recall* était fidèle ou non à la nouvelle de Philip K. Dick dont il est tiré, ou qui de H. G. Wells ou d'Isaac Asimov était le véritable père de la SF.

Il se peut aussi que j'aie mentionné que, sur le chemin du retour, le car s'est arrêté pour le déjeuner dans un routier où Scott n'a pas cessé d'appeler la serveuse par son prénom. Celui

qui était inscrit sur le badge de sa blouse. « Qu'est-ce que vous nous recommandez Rhonda ? », « Nous nous sommes décidés pour la bavette aux échalotes, Rhonda. », « Merci pour le rab, Rhonda. » J'ignore pourquoi, mais ça m'a fait hurler de rire. À tel point que j'ai manqué de m'étrangler, et que Kwang a été obligé me taper dans le dos.

Mais ce qui a incité Trina à penser que Scott m'était destiné – je pense – c'est quand je lui ai raconté la poutre. Celle entre les deux arbres, que nous devions escalader avant que le raz-de-marée au beurre de cacahuète nous lamine. Pas la blague de Scott (« c'est pas du gâteau »), le moment où lui et moi nous sommes retrouvés seuls en bas. Comment il m'a soulevée pour que j'attrape la poutre et m'a hissée dessus. J'ai sûrement évoqué en passant l'aisance avec laquelle il a paru me soulever (à croire que je ne pesais rien) et le hasard qui s'est arrangé pour que je remarque les biceps gonflant les manches de son T-shirt. Et aussi l'odeur agréable qui émanait de son corps. Et ses mains... ses mains... enfin, vous voyez. À la fois grandes et fortes.

Ce qui a été une erreur – raconter tout ça à Trina – parce que, maintenant, elle croit que j'aime Scott (pas comme on aime les éclairs au chocolat, s'entend) et n'arrête pas de me harceler pour que je le branche. Que je lui demande de m'emmener au cinéma, par exemple. Pour elle, nous sommes destinés l'un à l'autre et, si je ne lui parle pas, nous ne sortirons jamais ensemble, dans la mesure où il doit penser que je l'aime comme un ami, parce que je traite tous les garçons de cette manière, n'étant pas très portée sur la drague, contrairement à Trina.

C'est délirant – l'idée que Scott et moi serions faits l'un pour l'autre – dans la mesure où Scott et Geri Lynn s'accordent parfaitement. Ça crève les yeux. Il suffit de voir à quelle vitesse ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Le premier jour de la rentrée, quasiment. Du moins, si j'en crois les petits cœurs dans l'agenda de Geri.

Heureusement que Trina envisage une carrière théâtrale, parce que comme agence matrimoniale elle a encore beaucoup à apprendre. Ce n'est pas la première fois que je le lui dis, mais ça ne l'arrête pas.

Reinedesplanches : D'accord. Les choses n'ont peut-être pas marché avec Scott. Ce n'est pas une raison pour renoncer aux hommes. Tu es adorable. Je suis sûre que Steve pourrait obtenir d'un des barytons qu'il soit ton cavalier. Ou un ténor...

Jennyg : Stop ! Attends ! Non !

Reinedesplanches : Du calme. Il doit quand même bien y avoir quelqu'un que tu aimes, non ?

Jennyg : Hé, mollo. Toi, tu n'aimes personne. Pourquoi devrais-je aimer quelqu'un ?

Reinedesplanches : Parce que moi, *pulchera*¹⁷, je me réserve pour Luke Striker.

Houlà ! Je me suis rendu compte que, si quelque chose filtrait de la véritable identité de Luke, je risquais de me retrouver impliquée au premier chef. Un exemple au hasard : ma meilleure amie perdant sa virginité avant moi. Sous réserve qu'elle plaise à Luke, évidemment.

Je dois l'admettre, j'ai ressenti un bref élan de culpabilité. À cause de mes cachotteries quant à la visite imminente de Luke Striker dans notre riante cité. Lorsque Trina découvrirait la vérité, elle allait m'en vouloir à mort.

D'un autre côté, elle n'a jamais réussi à me boudier très longtemps.

Nous étions en train d'échanger nos devoirs de latin par mail – ce qui n'est pas de la triche au sens propre du terme – quand j'ai reçu un message qui n'émanait ni de Trina ni de Geri Lynn ni d'aucun de mes correspondants habituels. Le pseudo de celui-ci était Otempora¹⁸, une phrase que nous avons apprise en latin et qui signifie « quelle époque ! ». Comme s'ils avaient à se soucier de gens comme Ben Laden et Jennifer Lopez en l'an 9 après J.-C. !

Otempora s'est révélé être le pseudo de Scott Bennett.

J'ai cliqué aussitôt, pensant que le message devait concerner

¹⁷ Latin : « la belle ».

¹⁸ Latin : la phrase complète est : « *O tempora ! O mores !* » (« Ô temps ! Ô mœurs ! »), exclamation désabusée de Cicéron (106-43 av. J.-C.) devant la perversité de ses contemporains.

le journal.

Pas du tout.

Otempora : Salut, Jen. Tu n'es pas furax que j'aie refilé ton idée à Kwang, hein ? Celle sur Betty Ann ?

Pas difficile de deviner que Geri Lynn lui avait cassé les pieds avec ça. J'ai l'impression que, ces derniers temps, elle lui casse pas mal les pieds, au Scott. Mon analyse ? Elle passe le bac cette année et sera en fac à la rentrée prochaine. En Californie. Pour des études de journalisme télé. Tu parles d'un scoop. En tout cas, j'ai remarqué que, parfois, quand les gens s'en vont, ils se disputent avec vous pour des broutilles. Comme si ça leur était plus facile de vous quitter en vous détestant plutôt qu'en vous aimant. Trina me fait le coup chaque fois qu'elle et ses parents partent pour leur maison de campagne sur le lac Wawasee. C'est plutôt marrant.

Naturellement, je ne pouvais pas dire ça à Scott. Que sa copine lui cherchait des poux dans la tête juste parce qu'elle était désespérée de le quitter. Et d'une, ce ne sont pas mes oignons. Et de deux, il ne m'avait rien demandé. Je me suis donc contentée de répondre :

Jennyg : Bien sur que non ! Pourquoi serais-je en colère ?

Otempora : Ouais, c'est bien ce que je pensais. Mais Geri m'embête avec ça. Bien sûr, elle n'est pas au courant de tout le boulot que tu abats...

Tu m'étonnes ! Pas plus que le reste du monde, Geri ne sait que je suis Chère Amy.

Otempora : ... quand même, elle te connaît suffisamment pour comprendre que tu n'es pas une fille à te mettre en rogne pour des broutilles pareilles.

En effet. Ce n'est absolument pas mon genre.

Je l'ai rassuré, puis me suis mise à mes devoirs de maths. Parce que même les filles chouettes comme moi ont des devoirs.

Y compris quand, à l'insu du monde entier, elles sont sur le point de devenir l'amie proche d'une grande star comme Luke Striker.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Je ne tombe amoureuse que des garçons pris. Ceux qui ont déjà une copine. Je flirte avec eux jusqu'à ce qu'ils larguent celle avec qui ils sortent et, dès qu'ils sont libres, ils ne m'intéressent plus. Qu'est-ce que j'ai ? Que puis-je faire pour guérir ?

Cleptomane

Chère Cleptomane,

Soit tu as peur de t'engager, soit tu prends ton pied à piquer le mec des autres. En tout cas, tu es consciente que c'est un problème, et c'est déjà ça de gagné. Fais un effort pour garder tes sales pattes loin des chéris de tes copines... Sinon, elles vont se fâcher et, bientôt, tu n'auras plus d'amis du tout, ni filles ni garçons.

Amy

J'avais présumé que Luke Striker débarquerait à Clayton dans le courant de la semaine suivante, voire celle d'après. Pas dès le *lendemain*.

Pourtant, c'est exactement ce qui s'est passé. J'étais tranquillement assise en classe de latin, parcourant mon exemplaire de *La Dépêche* en attendant que le cours commence, quand la porte s'est brusquement ouverte. Passant la tête dans l'entrebâillement, Mme Kellog m'a hélée et, du doigt, m'a invitée à la rejoindre dans le couloir.

Elle n'était pas seule. À côté d'elle, un grand type débraillé.

— Jenny, m'a-t-elle annoncé, l'air encore plus exalté que d'habitude, je te présente Lucas Smith, le nouvel élève dont nous t'avons parlé hier.

Le papier de Kwang sur Betty Ann m'avait tellement passionnée — j'avoue que je trouvais ma mise en page particulièrement réussie : une grande photo de Betty Ann dans son costume de pompom girl sous-titrée « DISPARUE — RÉCOMPENSE », comme dans les vrais journaux — que j'ai failli répondre : « Quel nouvel élève ? »

Puis ça m'est revenu. Luke Striker devait venir incognito à Clayton pour y préparer un rôle.

Et voilà qu'il était là.

Personne n'accordait la moindre attention à la CPE ou à « Lucas », ce qui ne m'a pas empêchée de rougir, gênée. La deuxième sonnerie n'avait pas encore retenti, et la plupart des élèves galopait dans les corridors sans même nous gratifier d'un coup d'œil. Pourquoi étais-je si mortifiée ? Ce n'était pas la réaction que j'avais attendu de moi. Bon sang ! Il s'agissait quand même de Luke Striker ! En chair et en os ! Enfin, pas exactement, puisqu'il était largement plus habillé que dans son

dernier film. Quelqu'un avait dû le rencarder sur la façon dont les mecs se fringuent dans l'Indiana, parce qu'il en était la copie conforme – jean flottant, maillot de foot trois fois trop grand et chaussures de cross immondes. Il y avait ajouté une paire de lunettes à monture métallique et semblait avoir laissé pousser ses cheveux qui étaient encore plus longs que pour son rôle de Lancelot. Et plus foncés. Apparemment, Luke n'était pas le blondinet que tout le monde croyait. Il était aussi plus grand que ce que je m'étais imaginée. Bref, le type debout dans l'encadrement de la porte, ce type à qui j'étais censée « montrer les ficelles » ne ressemblait pas plus que moi à une star de cinéma.

Sauf, bien sûr, quand on savait qu'il en était une.

Mme Kellog restait plantée là, son plus beau sourire aux lèvres, attendant une réaction de ma part.

— Oh ! ai-je lâché, plutôt lamentablement. Ah oui. Salut !

Luke s'est contenté d'un bref signe de tête. Ce qui relevait soit de la clémence envers mes joues écarlates, soit de la décontraction naturelle. Il était clair que je présentais à ses yeux à peu près autant d'intérêt qu'une rediffusion d'un vieux épisode de *Que le ciel nous vienne en aide*.

— Bon, a repris la CPE, je compte sur toi pour aider Mme Mulvaney à trouver une place à... euh... Lucas. Et pour t'occuper de lui. D'accord, Jen ?

— Pas de problème, ai-je réussi à croasser.

Que m'arrivait-il ? Je vous jure que je ne suis pas du style à être impressionnée par les célébrités. Toutes celles que j'apprécie n'en sont même pas, techniquement parlant. Ce sont des auteurs, comme Stephen King ou Tolkien. Et pourtant, je rougissais comme une rosière parce que *Luke Striker* avait daigné me décocher un signe de tête !

J'allais mal. Très mal.

— Parfait ! s'est extasiée Mme Kellog.

La deuxième cloche a sonné. Derrière ses lunettes, Luke a grimacé, comme si le bruit lui déchirait les tympans.

— C'est ici que je vous laisse, Lucas, a ajouté la CPE.

Les gens commençaient à entrer en classe – du moins, ils essayaient, ce qui était plutôt difficile avec nous au milieu du

chemin.

— Tous vos professeurs sont avertis de qui... euh... que vous êtes là, a continué Mme Kellog. Nous leur avons envoyé une note hier.

— Génial, a commenté Luke.

Derrière lui a résonné la voix de Mme Mulvaney – « *Eo ! Eo¹⁹ !* » – ce qui, dans ces circonstances, signifie à peu près : « Débarrassez-moi le plancher ! »

Nous avons donc débarrassé le plancher, et Mme Mulvaney a fini par réussir à gagner la salle. J'ai remarqué qu'elle n'avait regardé ni Mme Kellog ni Luke, bien qu'ils lui bloquent le passage, mais directement son bureau, là où Betty Ann aurait dû se trouver. Découvrant que sa poupée manquait toujours à l'appel, elle s'est retournée vers les deux intrus. J'ai cependant eu le temps de voir une ombre soucieuse traverser son visage. L'absence de Betty Ann lui était une épreuve. J'en étais désormais convaincue.

— Mme Mulvaney, a dit la CPE, voici l'élève que nous attendions, Lucas Smith. Celui dont Jenny aura la charge.

— Ah, oui ! a répondu Mme Mulvaney sans montrer d'aucune façon qu'elle avait reconnu Luke.

Sans doute parce que ce n'était pas le cas. Les profs de latin ne sont pas tellement portés sur la culture populaire.

— Que tous ceux qui sont assis derrière Jen se décalent d'un rang, a-t-elle ordonné aux élèves. Il y a un bureau vide au fond. Merci.

Luke s'est affalé au pupitre situé juste derrière le mien. Que talent ! Il avait déjà adopté le pas je-ne-suis-pas-ravi-ravi-d'être-ici. Son maintien et sa démarche ressemblaient trait pour trait à ceux de Kurt Schraeder et de ses potes, quand ils ont déboulé quelques secondes plus tard, juste avant la troisième – et dernière – sonnerie.

Mme Mulvaney a présenté le nouvel élève au reste de la classe – en latin – et nous avons consciencieusement accueilli notre *amicus*²⁰. Levant une main, Luke a lâché d'une voix lasse :

¹⁹ Latin : « Je vais ! Je vais ! »

²⁰ Latin : « ami ».

— Yo !

Humiliée, je me suis rendu compte que sa voix, elle aussi, me mettait le visage en feu.

Dès que Mme Mulvaney a tourné le dos, il m'a poignardée les omoplates avec son crayon (Dieu merci, pas la mine, le bout avec la gomme !) et m'a chuchoté :

— Sérieusement, vous commencez tous les matins aussi tôt ?

Il m'a fallu quelques secondes pour saisir le sens de ses paroles. Parce que je tremblais de la tête aux pieds. Une star qui vous murmure dans le creux de l'oreille ? Même ma *mère* en aurait eu des frissons ! Malgré tout, je me suis reprise, et c'est d'une voix maîtrisée que j'ai répondu :

— Euh, oui.

— Il est huit heures, bon sang ! s'est-il exclamé, ébahi.

— Je sais. T'inquiète, l'ai-je encouragé. On sort à trois heures.

— Quoi ? Mais c'est dans sept heures !

Son souffle mentholé me chatouillait le cou. Je me suis demandé si toutes les vedettes avaient bonne haleine. C'était peut-être ce qui les distinguait du commun des mortels.

— Heu, oui.

(Concentrée sur le sang-froid que je devais absolument garder, je n'ai pas été capable de mieux.)

— Nom de Dieu ! a soufflé Luke en se tassant derrière son pupitre.

Mme Mulvaney, qui avait entendu cette dernière réflexion, s'est retournée pour nous demander – en latin – si nous avons un problème. Je lui ai répondu que non.

Mensonge ! J'avais un problème, un sacré problème même. Pas une seconde, je n'avais envisagé que le vrai Luke serait aussi canon, sans pour autant présumer que sa plastique à l'écran devait tout aux effets spéciaux...

Quoique.

Bref, c'était de la beauté 100 % naturelle.

Et je n'ai pas été la seule à le remarquer. Sérieux. Luke m'a suivie partout – à mon casier, en cours, à la fontaine à eau. Personne ne l'a reconnu – du moins, personne ne lui a balancé : « Dis donc, tu sais qui tu me rappelles ? Luke Striker » -, mais

j'ai bien vu que les regards de la gent féminine du lycée de Clayton s'attardaient sur lui. Il ne pouvait ne serait-ce que lever la main pour écarter une mèche qui lui tombait sur les yeux sans que la moitié de ma classe de littérature retienne sa respiration.

C'était un Apollon. Indéniablement. Je comprenais qu'Angélique ait tenu à se faire tatouer son prénom sur le bras.

Ce que je comprenais moins, en revanche, c'est qu'elle l'ait plaqué.

Même s'il n'était pas très causant. Il m'a à peine sorti trois mots pendant les deux premières heures de cours. Je n'ai pas réussi à savoir si c'était parce qu'il était taciturne ou parce qu'il m'en voulait, pour une raison ou une autre. Sauf que, à ma connaissance, je n'avais rien fait pour le mettre en rogne. Ce n'est pas avant dix heures, alors que je traînais en maths, que j'ai soupçonné la raison de son silence. Quand il m'a demandé d'une voix endormie :

— Écoute, y aurait pas un endroit dans le coin qui me servirait un espresso ?

Un espresso. Rien que ça ! Je vous signale au passage que ce n'est pas un mot qu'on entend souvent à Clayton. J'ai essayé d'amortir le choc :

— Il y a bien un Starbucks en ville.

— Pardon ? Il faut que j'aille jusqu'au centre pour boire un café ?

Il a écarquillé ses yeux bleus – splendides à l'écran mais encore plus impressionnants dans la vraie vie, même cachés derrière des lunettes, si bleus qu'on aurait dit deux petites piscines.

— Bon sang ! On est où, ici ?

— Eh bien... au lycée.

Écœuré, il a pioncé pendant tout le cours de maths et celui de français. Il n'a commencé à émerger que vers onze heures, ce qui tombait à pic dans la mesure où j'avais Troubadours. Luke allait devoir faire gaffe où il mettait les pieds. À cause de Trina. Si quelqu'un était capable de percer son « déguisement », c'était bien elle.

D'ailleurs, je l'ai mis au parfum sur le chemin de la salle de musique. À ce moment-là, il m'intimidait déjà moins. Même si

je n'étais pas franchement à l'aise. Après tout, je ne l'avais pas encore cerné. Ce qui est bizarre, car je suis plutôt douée pour ça, d'habitude.

— Si tu tiens à ton anonymat, lui ai-je dit, je te conseille de garder profil bas avec Trina. Elle a des ambitions théâtrales. Et elle connaît pratiquement par cœur tous les épisodes de *Que le ciel nous vienne en aide*.

Il m'écoutait à peine, le sagouin ! Il ne s'est vraiment réveillé qu'en découvrant le distributeur automatique de boissons.

— De la caféine ! s'est-il exclamé.

Il s'est quasiment rué sur la machine avant de grimacer.

— Flûte ! Je n'ai pas un rond.

Extirpant un dollar de ma poche, je le lui ai tendu.

— Je ne plaisante pas, ai-je insisté tandis que les musiciens entraient dans la salle. Trina est ma meilleure amie. Je sais de qui je parle.

Je n'avais jamais vu quelqu'un ingurgiter une canette de Coca sans respirer. Luke Striker a réussi cet exploit. Puis, étouffant un rot, il a balancé la boîte vide derrière lui, sans regarder, en direction de la poubelle.

Panier.

— T'inquiète, a-t-il fini par lâcher de la voix la plus vivante que je lui avais entendue.

Puis il m'a souri. J'ai senti mon ventre tressauter. Mauvais signe.

À partir de là, Luke a repris du poil de la bête. Et quand nous sommes entrés dans la salle de répétition (on dirait la fosse du diable, avec ses gradins moquettés qui s'enfoncent dans le sol), il a été tout ragaillardisé en découvrant son reflet dans le miroir qui couvre le mur du fond – nous sommes supposés nous y regarder respirer. Du moins, ceux d'entre nous dont la vue n'est pas bouchée par la tignasse de Karen Sue Walters.

À cet instant, Trina est arrivée. Visiblement, elle avait entendu parler du nouveau dont j'étais en charge, parce qu'elle a fouillé la pièce des yeux et, après nous avoir repérés, a foncé sur nous bille en tête, l'air sacrément déterminé.

— Alors, Jen, tu me présentes ton nouvel *ami* ?

Je me suis empressée d'obéir.

— Salut, Trina, voici Lucas Smith. Lucas, voici ma meilleure copine, Trina.

Luke s'est retourné.

— Salut ! C'est toi l'actrice, non ? a-t-il démarré, tout de go.

Trina a levé les yeux sur lui – il mesure plus d'un mètre quatre-vingts-dix – en se liquéfiant presque.

— Eh bien, oui, c'est moi, a-t-elle répondu sur un ton que je ne lui connaissais pas.

— Ravi de te rencontrer, a continué Luke. Alors, comment c'est le théâtre, par ici ? Intéressant ?

Je lui aurais bien filé un coup de coude dans les côtes, histoire de lui rappeler de lever le pied, tant je craignais que Trina ne fasse le rapprochement – Lucas Smith... le théâtre... Luke Striker. Mais j'imagine que j'avais surestimé l'obsession de Trina envers son idole, car elle a embrayé aussi sec.

— Quel dommage que tu sois arrivé trop tard pour le casting de la prochaine comédie musicale du lycée ! Tu sais que le journal du coin a qualifié ma prestation dans *Tante Mame* d'« inspirée » ? Tu as de la chance que M. Hall t'autorise à intégrer les Troubadours, parce que les auditions n'ont pas été fastoches...

Etc.

Je me suis d'ailleurs demandé comment le père Lewis était parvenu à convaincre M. Hall de prendre dans sa précieuse chorale un type qu'il n'avait jamais vu, et s'il l'avait seulement mis dans la confiance. D'un autre côté, M. Hall en a tellement ras le bol des ténors... Un peu comme moi et mon sens du rythme.

Là-dessus, Steve – le baryton amoureux de Trina au point de se farcir toutes les films sentimentaux qui passent au multiplex, juste pour être près d'elle pendant une heure et demie – a appliqué.

— Salut ! a-t-il lancé.

Steve est plutôt maigre, avec une pomme d'Adam impressionnante qui, quand il est nerveux, joue au yoyo. Comme maintenant, face à Trina et Luke.

— Quoi de neuf ? a-t-il demandé.

— Tiens, salut, Steve, a répliqué Trina, vaguement

indifférente. Voici Lucas.

— Salut, a dit Steve à Luke.

— Yo, mec.

Deux mots et un hochement de tête, de quoi refroidir Steve. Pauvre Steve !

Puis M. Hall est sorti de son bureau, annexe à la salle, et a frappé dans ses mains.

— En place ! En place ! On se dépêche un peu ! Qui vous êtes, vous ? a-t-il ajouté en découvrant Luke.

C'était plutôt rigolo. J'avais la réponse à ma question : M. Hall n'avait aucune idée de l'identité de celui auquel il s'adressait. Drôle de rencontre. D'un côté, un vrai acteur qui gagnait des mille et des cents, de l'autre, M. Hall, qui nous avait raconté avoir travaillé à Broadway mais pourrissait au fond de l'Indiana comme chef de chœur. Pourtant, il était de loin le plus arrogant. Il s'est embringué dans un discours à propos de la note qu'il avait reçue et de l'outrecuidance de l'administration, laquelle croyait que n'importe qui pouvait intégrer sa chorale alors que Luke (Lucas) aurait dû auditionner, comme les autres, et que lui, M. Hall, ne voyait pas pourquoi il devrait l'autoriser à être un Troubadour sans le tester d'abord sous le fallacieux prétexte que c'était presque la fin de l'année scolaire. Luke a encaissé sans broncher. Sûrement parce qu'il est habitué aux exigences absurdes des metteurs en scène.

— Ne vous inquiétez pas, Maître, a-t-il répondu, je me contenterai d'observer discrètement en attendant de rattraper le niveau.

À mon avis, c'est le « Maître » qui a emporté le morceau. M. Hall a aussitôt été sous le charme. Il a même permis à Luke de s'asseoir à côté du pianiste pour tourner les pages des partitions. J'avoue que, sur ce coup, il m'a impressionnée. Se mettre un caractériel pareil dans la poche comme ça !

Malheureusement, je n'ai pas eu beaucoup le loisir de penser à Luke pendant l'heure qui a suivi. M. Hall nous a obligés à répéter le programme de la compétition trois fois de suite ! Il a même fallu qu'on se lève pour exécuter nos mouvements de bras. J'étais furax de ne plus pouvoir lire à l'abri des tifs de Karen Sue Walters. Encore plus furax à cause de la

chorégraphie, vraiment complexe et difficile à mémoriser. Au point que je n'ai pas arrêté de me tromper, m'attirant du coup les foudres de M. Hall. J'ai eu droit à des « Vous êtes en retard, mademoiselle Greenley ! » et des « Cessez un peu de vous casser la figure, Jenny ! » pendant tout le cours. Laissez-moi vous dire que Trina me fait suer (littéralement), avec ses options supposées améliorer mon dossier scolaire.

Et encore, nous, les altos, nous en tirons plutôt bien par rapport aux sopranos. Qui elles, doivent danser avec des chapeaux. Juré ! Elles se tapent le même numéro avec canotier et canne (sans les cannes) que dans *Chicago*, sur *All That Jazz*. Elles ne s'en plaignent pas, parce que toutes les sopranos dansent bien. Le problème, c'est que nous, les altos, sommes censées leur passer leurs chapeaux qui sont entassés derrière les gradins. Pour quelqu'un qui a des petits soucis de coordination comme moi, c'est super dur. Quand la cloche a sonné l'heure du déjeuner, j'étais sur les rotules.

Luke, lui, commençait à être en pleine forme.

— Ce genre de truc joue vraiment dans votre dossier ? m'a-t-il demandé en quittant la salle.

Marrant qu'il ait tout de suite pigé à quel point la chorale, c'est nul. Moi, ça m'avait pris trois mois. Non seulement il y a les soutifs, mais figurez-vous que *All That Jazz* est le morceau le plus sympa que nous chantions. Le reste du programme consiste en ce que M. Hall s'entête à appeler des « tubes de Broadway ». Comme *Day by Day* et *As Long As He Needs Me*, dans laquelle nous, altos, apprécions tout particulièrement la phrase « Tant qu'il aura besoin de moi / Je m'accrocherai volontiers » que nous avons transformée en « Tant qu'il aura besoin de moi / Je me coucherai volontiers », ce que, jusqu'à présent, M. Hall n'a pas encore remarqué. Cependant, il y a encore plus nul : M. Hall nous traîne dans la tournée des écoles élémentaires, patronages et autres maisons de retraite. J'étais horrifiée quand je l'ai appris. J'ai failli tuer Trina. Sauf qu'il était trop tard. Les autres options étaient toutes complètes, et Mme Kellog n'a pas pu m'aider.

D'un autre côté, la chorale a son utilité, parce qu'elle offre aux artistes les plus sensibles du lycée un havre de paix. Des tas

de Troubadours déjeunent en effet dans la salle de musique pour éviter d'avoir à affronter les Kurt Schraeder de l'école à la cafète. Ce qui n'est pas la raison pour laquelle Trina voudrait bien les imiter. Elle, c'est seulement pour vérifier que M. Hall, qui déjeune dans son bureau et non à la cantine des profs – j'ai comme l'impression qu'il n'est pas très apprécié du reste du corps enseignant -, ne refile pas les solos à une autre soprano pendant qu'elle a le dos tourné. Mais j'ai dit à Trina une bonne fois pour toutes que je préférerais crever plutôt que de laisser sa rivalité avec Karen Sue Walters entraver mes choix gastronomiques. Bref, nous déjeunons à la cafète.

Évidemment, Luke ne pouvait être au courant de ces subtilités. Regardant derrière lui, il a observé Karen Sue Walters et les autres sortir leur repas de sous les gradins.

— Le cours n'est pas terminé ? s'est-il étonné. Pourquoi restent-ils ?

— Oh, tu parles de ces cas sociaux ? a-t-elle rigolé, alors qu'elle n'aurait demandé qu'à en être.

— Ils préfèrent déjeuner ici parce qu'ils ont peur, ai-je expliqué.

— Peur de quoi ? a dit Luke.

C'est à cet instant que nous sommes arrivés à la cantine.

Et, pour la deuxième fois de la matinée, Luke a lâché :

— Nom de Dieu !

Mais, cette fois, c'était pour une autre raison.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Mon petit ami mange comme un porc. Et en plus, il parle la bouche pleine. C'est vraiment gênant ! J'ai eu beau lui dire je ne sais combien de fois que ça ne se faisait pas, il s'en fiche. Comment lui apprendre les bonnes manières ?

Ferme-la-bouche-et-tais-toi

Chère Tais-toi,

Refuse de partager sa table tant qu'il se conduira comme un sagouin. Au bout de quelques repas en solitaire, il finira sa bouchée avant de l'ouvrir, crois-moi.

Amy

5

J'admets volontiers que, pour les non-initiés, la cantine du lycée de Clayton a quelque chose d'intimidant. Entassez six cents ados (il y a deux services) dans une pièce – je vous laisse imaginer le bruit.

Pour autant, Luke ne s'attendait pas à un vacarme pareil.

Excepté Glenwood Road, la rue principale de Clayton qu'arpentent inlassablement les possesseurs d'une voiture le samedi soir, il n'y a pas d'endroit plus atypique que notre cafète dans la région. Car ce n'est pas un endroit où l'on se sert, s'assoit et mange. Non, il faut d'abord remonter une longue allée entre deux rangées de tables pour rejoindre le self, même si on ne désire qu'un peu de lait ou une limonade. Et là, tout le monde vous mate. Je ne plaisante pas. C'est à la cantine que les réputations se font et se défont, selon que vous aurez eu ou non l'air cool en empruntant ce parcours du combattant.

Sauf si, naturellement, vous êtes moi. Dans ce cas, vous n'intéressez personne.

Luke était novice. Il est resté planté sur le seuil, contemplant avec horreur l'allée où Courtney Deckard et quelques-unes de ses acolytes se déhanchaient d'un pas faussement affecté.

— Doux Jésus ! a-t-il chuchoté, c'est encore pire que les Oscars !

Dans le brouhaha, il n'était pas facile de l'entendre.

— On l'appelle le podium, a pépié Trina. Prêt pour la frime ?

Toujours aussi hébété, Luke nous a suivies jusqu'au comptoir du self. Si je n'ai pas noté de bémol particulier au vacarme ambiant, j'ai eu clairement conscience que notre trio captivait les regards de toutes les filles de la pièce – de la plus minuscule Seconde à la plus âgée des cuisinières.

Apparemment, Luke ne s'est pas rendu compte des remous

qu'il provoquait. On l'aurait dit en état de choc. Quand je lui ai tendu un plateau, il l'a pris automatiquement. Quand l'employée de service lui a demandé s'il voulait du maïs ou des haricots verts, il a été incapable de se décider. Je lui ai conseillé le maïs. Il me semblait que, en visite dans notre État, Luke se devait de découvrir ce pour quoi l'Indiana est le plus connu. Nos plateaux garnis, nous nous sommes frayé un chemin jusqu'à la caisse. Luke étant sans doute encore trop ahuri pour trouver les deux dollars que coûtait son repas, j'ai payé pour lui. Heureusement que j'étais une baby-sitter très demandée – célibataire, je suis toujours libre le samedi soir – parce que, sinon, à force de raquer pour lui, j'allais finir par me retrouver complètement fauchée.

Trina et moi avons gagné la table que nous occupons depuis la Seconde, en plein milieu de la salle, à mi-chemin entre les stars du bahut – les créateurs de tendance – et ceux qui ne sont pas assez sensibles pour devoir rester dans la salle de musique mais pas assez stars non plus – les suiveurs.

Trina et moi ne sommes pas les seules à avoir élu cet endroit. Des tas d'autres gens s'y assoient également. Parmi eux, la plupart des bons élèves, les forts en thème, les petits génies de l'informatique, les dingues de théâtre, les punks et la rédaction de *La Dépêche* – mais bon, nous ne sommes pas exclusifs, et la table reste ouverte à tout le monde.

Geri Lynn a failli s'étrangler avec son Coca light quand Luke s'est avachi sur la chaise voisine de la sienne en examinant d'un œil morose sa bouffe.

— Salut, a-t-elle lancé. Tu dois être Lucas.

Vous voyez à quelle vitesse les nouvelles circulent. Ce jour-là, je n'avais pas encore vu Geri Lynn, et elle était déjà au courant pour le nouveau. Vous imaginez ce que ce serait, si les gens apprenaient que je suis Chère Amy ? Le peu de temps que ça prendrait pour faire le tour du bahut ?

Luke ne lui a même pas accordé un regard. Prenant ses couverts, il a poignardé son repas.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'est-il enquis.

— Steak au poivre, l'ai-je renseigné.

Pour ma part, je m'étais prudemment cantonnée à la pizza.

J'aurais sans doute dû le prévenir d'éviter le menu du jour. Mais je m'étais dit que, dans sa soif de découvrir les ficelles du Midwest, il aurait sûrement envie de l'essayer.

— Je suis végétarien, a-t-il gémi (à l'intention du steak surtout).

— Il y a un buffet de salades, l'a obligeamment renseigné Trina qui a tendance à changer de régime comme d'humeur.

Comme à son habitude, Scott avait apporté son repas. En général, ce sont les restes du dîner qu'il a cuisiné la veille pour son père et lui, proprement emballés dans des Tupperware. Ce jour-là, à vue d'œil, c'était de la moussaka et du pain à l'ail. Il avait réchauffé le tout au micro-ondes, et ça sentait vraiment très, très bon.

— Tu vas manger ça ? a-t-il demandé à Geri en désignant le gâteau au chocolat devant elle.

— Non, chéri, a-t-elle répondu, toujours focalisée sur Luke. Tu peux le prendre.

Scott s'est emparé de la pâtisserie, a mordu dedans, a grimacé, a renoncé. Les chefs de la cafète ne lui arrivent pas à la cheville.

— Vous déjeunez ici tous les jours ? s'est étonné Luke tout en inspectant de près le bout de bidoche qu'il avait embroché.

— On n'a pas le droit de quitter le lycée, lui ai-je appris. Sauf les Terminales. Mais ils n'ont le choix qu'entre Pizza Hut et McDo. Les autres endroits sont trop éloignés. Ou la pause trop courte.

En soupirant, il a repoussé son assiette.

— T'en veux ? lui a proposé Scott en montrant ses propres restes. Il y a de la viande dedans, mais...

Sans se faire prier, Luke a plongé sa fourchette dans le Tupperware de Scott. Il a sélectionné un morceau, l'a mâchonné, avalé. Sous le regard de toutes les filles du coin (n'ai-je pu m'empêcher de constater), de Trina à Geri en passant par la correspondante japonaise, Hisae, subjuguées par ses mâchoires carrées.

— La vache ! s'est-il exclamé. C'est super bon. Ta mère ?

Scott n'a aucun complexe quand il s'agit d'avouer qu'il aime cuisiner. Contrairement à la majorité des garçons, il ne lui

viendrait jamais à l'esprit de nier qu'il sait préparer la moussaka.

— Non, a-t-il répondu sans se dégonfler, moi. Vas-y, termine. Je vais me chercher une boisson.

Luke engloutissait les restes de Scott avec une allégresse surprenante de la part de qui affirme ne pas manger de viande quand, tout à coup, des meuglements ont explosé un peu partout. Sans blague. Comme si nous venions subitement d'être téléportés dans le corral d'un quelconque rodéo texan.

Luke a sursauté, regardant autour de lui pour essayer de comprendre ce qui se passait. Il n'a vu que ce que nous autres voyions quotidiennement : Cara Schlosburg arpentant le podium jusqu'au self.

Pauvre Cara ! Quel dommage qu'elle n'ait jamais été acceptée dans la chorale. Oh, elle a bien passé une audition, mais ça n'a pas marché. Les plus garces des sopranos prétendent que c'est parce qu'il n'existe pas de soutien-gorge à bonnets renforcés assez grand pour obtenir la taille des nichons de Cara et « harmoniser notre apparence ». Au moins, ça lui aurait fourni un endroit où déjeuner en paix. Au lieu de quoi, elle en est réduite à manger à la cafète comme quelqu'un de normal et, franchement, ça ne lui a jamais vraiment réussi.

Comme d'ordinaire, ses yeux se sont remplis de larmes, de plus en plus grosses au fur et à mesure que les meuglements amplifiaient et l'escortaient. Elle portait un plateau chargé de son habituel repas diététique – assiette de salade, vinaigrette allégée, quelques biscottes et un Coca light.

Kurt et ses amis n'ont aucun respect pour les efforts que fournit Cara en matière de régime amaigrissant. Ils ont continué à mugir, presque sans s'en rendre compte d'ailleurs. J'ai vu Courtney Deckard beugler un bon coup avant de se replonger dans sa conversation avec la *cheerleader* qui lui faisait face. Comme si rien ne les avait interrompues.

— Fermez-la, bande de tarés ! a hurlé Cara en direction de la partie de la salle occupée par les stars du lycée d'où provenait la majorité – mais pas la totalité – des huées. C'est pas drôle !

Le plus triste dans tout ça, c'est que Cara aurait donné n'importe quoi pour être assise avec eux. Au milieu des

créateurs de tendance. Au milieu des braillards. Cara est de ces filles qui idolâtrèrent les sportifs et les pompom girls, les gens adulés. J'ignore pourquoi, dans la mesure où, pour avoir déjà discuté avec quelques-uns, Courtney Deckard ou l'une de ses semblables, j'ai constaté que leurs discussions se résument toujours à des : « T'as fait les soldes chez Machin, ce week-end ? C'était pas génial ? » ou : « Je leur ai pourtant dit que je voulais des ongles à la française pour mettre en valeur mon bronzage. Tu trouves pas que c'est trop rose ? »

Pas que les conversations soient beaucoup plus passionnantes à ma table. Mais, au moins, nous évitons de parler des fringues portées par une telle, des veinards invités à la bringue d'un tel ou de l'authenticité de telle pub vantant les mérites d'un produit prétendu garanti sans graisses.

Malheureusement, Cara est convaincue de rater quelque chose. Alors, elle tente inlassablement d'entrer dans le club très fermé des créateurs de tendance en achetant les bons vêtements, en adoptant les bonnes coupes de cheveux, etc. Bons pour qui ? Pas pour elle, c'est clair. D'accord, elle arborait des caleçons identiques à ceux de Courtney Deckard. Sauf qu'ils ne lui allaient pas – du moins, pas comme ils vont à Courtney. Loin de là, même. D'accord, ses tifs étaient d'un blond cendré identique à celui de Courtney (teinture aimablement réalisée par le même salon). Sauf que le blond cendré sied mille fois mieux aux filles comme Courtney qu'à une nana comme Cara. En vérité, Cara était si moche dans les vêtements et les coiffures que Courtney et sa clique considéraient comme indispensables pour être cool, que ceux-là mêmes qu'elle voulait impressionner n'avaient pas d'autre choix que de ricaner.

Ou de meugler, pour être exacte.

Si, au moins, elle se fichait de l'opinion des autres ! Après tout, elle est loin d'être la seule obèse de Clayton. Mais elle est la seule à s'attirer autant de sarcasmes. Et qu'elle réagisse aux meuglements n'en est que plus drôle pour les moqueurs. Ils braillent encore plus fort lorsqu'elle les supplie d'arrêter. Je ne pige pas qu'elle ne pige pas. Ce n'est pas faute de le lui avoir répété... enfin, pas moi... Chère Amy.

Cara est hélas incapable de se comporter normalement. Au

lieu d'aller s'asseoir avec son plateau à l'abri de la ligne de tirs, elle a tournoyé sur elle-même, essayant de repérer d'où provenaient les huées.

— Ça suffit ! piaillait-elle. Je vous ordonne d'arrêter.

Pour finir, et avec une régularité presque fatalement quotidienne, quelqu'un lui a balancé quelque chose à la tête. Ce jour-là, c'était une pomme au four. Paf ! En plein milieu du front. Lâchant son plateau – et envoyant valser par la même occasion salade et sauce de tous côtés – elle s'est enfuie vers les toilettes des filles en sanglotant.

— Ah, flûte ! ai-je soupiré, en reconnaissant le signal m'indiquant qu'il était temps que je me lève et que j'aie la réconforter.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces crétins ? a sifflé Luke en regardant autour de lui, indigné.

— Ne t'inquiète pas pour Cara, a répliqué Geri Lynn. Jen aura réparé les dégâts à temps pour la reprise des cours.

— Quoi ? a murmuré Luke en me dévisageant comme si c'était moi l'extraterrestre, et pas Cara. C'est déjà arrivé ?

— Déjà ? s'est exclamée Trina en haussant les épaules. Ça arrive chaque jour, oui !

Avec un sourire d'excuse, je suis partie à la recherche de Cara.

Je suis tombée sur M. Steele, le prof de biologie qui avait eu la poisse d'être de surveillance à la cantine ce jour-là, debout devant les toilettes des filles.

— Cara ! s'époumonait-il. Ça va aller, Cara. Et si tu sortais me raconter ce qui te chagrine...

Dès qu'il m'a vue, il s'est détendu. Un intense soulagement a envahi ses traits.

— Oh, Jenny, Dieu merci, te voilà. Est-ce que tu pourrais t'assurer que Cara va bien ? Je m'en chargerais volontiers, mais ce sont les toilettes des filles...

— Pas de problème, monsieur Steele.

— Merci. Vous êtes géniaux, les enfants.

Le « les enfants » m'a fait sursauter. Ce n'est qu'après m'être retournée que je me suis rendu compte que je n'étais pas la seule de ma table à avoir quitté la cafète. Luke se tenait juste

derrière moi. Croyant d'abord qu'il prenait un peu trop au sérieux l'injonction de me suivre comme mon ombre, je lui ai demandé d'attendre une seconde avant de pousser la porte. À ma grande surprise, il m'a prise par le bras et m'a entraînée loin des oreilles de M. Steele.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? a-t-il lancé.

— Qu'est-ce que c'était que quoi ? ai-je répliqué, ahurie.

— Ce qui s'est passé là-bas. Ces meuglements idiots.

Il avait l'air bouleversé. Quoique. Le mot est sans doute un peu fort. Disons qu'il paraissait prodigieusement agacé.

— Tu sais, a-t-il poursuivi, quand j'ai proposé de mener cette expérience, je ne m'attendais pas à débarquer dans la classe de *La Petite Maison dans la prairie*. Mais je ne croyais pas non plus que je tomberais dans la cellule d'un quelconque film de taulards.

Entendons-nous bien : je ne suis pas une fan du lycée de Clayton – ni d'aucun bahut d'ailleurs, à part celui qui formait des artistes, dans *Fame*, la série télé où tout le monde dansait sur des taxis -, mais la comparaison de Luke m'a hérissé le poil. Le lycée de Clayton n'est en rien une prison. Pour commencer, il n'y a pas de barreaux aux fenêtres. Et puis les prisonniers ont droit à des réductions de peine pour bon comportement, eux. La seule chose qu'on obtient ici pour ne pas s'être entre-tués, c'est un diplôme qui vous ouvre les portes d'à peu près nulle part, sauf si vous aspirez à devenir gérant d'une chaîne de fast-food dégueu.

Quelle mouche avait piqué Luke ? Pourquoi prenait-il ça autant à cœur ? Certes, je n'ignore pas à quel point mes collègues sont atroces avec Cara, mais qu'est-ce que j'ai à y voir, moi ?

— Euh... ai-je balbutié. Désolée, il faut que j'ail...

— Non ! a objecté Luke, ses yeux bleus luisant comme deux billes d'acier derrière ses lunettes. J'exige de comprendre. J'exige de savoir pourquoi tu n'as pas tenté d'arrêter ces types. La pauvre fille !

Dans les toilettes, les geignements de Cara sont montés d'un cran. Le compte à rebours avant la sonnerie s'amenuisait.

Je ne sais pas ce qui m'a prise. Peut-être était-ce la tension

d'avoir eu une star incognito sur mes talons toute la sainte matinée. Ou celle d'avoir subi pendant une heure les hurlements de M. Hall. En tout cas, il me semble avoir été plutôt pète-sec. Nom d'un chien ! Où croyait-il aller, comme ça ? Il ne m'avait pratiquement pas décoché un mot durant des heures, et voilà qu'il se réveillait et qu'il me prenait le chou pour une ânerie de Kurt Schraeder et de ses potes ?

— Écoute, lui ai-je lancé, si cet endroit te déplaît tant, pourquoi ne retournes-tu pas à Hollywood ? J'en serais ravie parce que, figure-toi, j'ai des choses autrement plus importantes à faire que mater des prima donna dans ton genre !

Sur ce, je l'ai planté là et suis entrée dans les toilettes.

Je reconnais que si mon petit laïus paraissait cool, ce n'était pas franchement mon cas. À dire vrai, mon cœur battait à cent à l'heure, et ma pizza montrait des velléités de révolte. Parce que je ne m'emporte pas après les gens. Jamais. Ajoutez à ça que l'objet de mon mouvement d'humeur était un acteur de cinéma très célèbre envers lequel le proviseur et Lucullus m'avaient demandé d'être sympa... oui, j'avais les foies. Que Luke aille rapporter au petit père Lewis ce que je lui avais balancé. Que, conséquemment, je sois renvoyée. Et que, finalement, je n'obtienne pas ce fameux diplôme et sois contrainte de bosser comme reine du marteau-piqueur, ainsi que je l'avais écrit dans mon SAT.

Hé, c'était juste une blague ! Le marteau-piqueur, ce n'est pas du tout mon truc ! J'excelle dans la résolution des problèmes des autres... et la mise en page. Je suis hyper douée pour repérer les éléments qui s'accordent, la place à assigner aux uns et aux autres. Voilà pourquoi je suis non seulement Chère Amy, mais que je contribue aussi au montage des pièces du club de théâtre. Quand je serai grande, je serai thérapeute. Ou décoratrice. Ou les deux. Pas ouvrière sur un chantier !

Sauf qu'il est plutôt ardu de devenir thérapeute ou décoratrice avec bac moins un.

Mais bon, je n'avais pas vraiment le temps de m'inquiéter au sujet de Luke. Parce que j'avais encore Cara sur les bras.

— Cara, ai-je chantoné en m'appuyant contre la porte de la cabine où elle s'était enfermée à double tour. Sors. C'est moi,

Jen.

— Pourquoi ? a-t-elle sangloté. Pourquoi me font-ils toujours subir ça, Jen ?

— Parce qu'ils sont bêtes. Et maintenant, sors de là.

Elle a obtempéré. Son visage était gonflé de larmes. Si elle n'avait pas passé autant de temps à pleurer, si elle avait renoncé à raidir ses cheveux avec des tonnes de gel pour qu'ils ressemblent à ceux de Courtney Deckard et les avait laissés boucler selon leur inclination naturelle, si elle avait renoncé aux caleçons moulants qui ne sont pas terribles sur une silhouette comme la sienne, je crois qu'elle aurait pu être jolie.

— C'est injuste, a-t-elle reniflé. J'essaye, pourtant... Je leur ai même proposé de venir bringuer à la maison le week-end dernier parce que mes parents étaient absents. Tu crois qu'il y en aurait qui se serait pointé ? Pas un !

Ouvrant un robinet, j'ai humecté une serviette en papier afin de nettoyer la patate collée dans ses cheveux.

— Je te l'ai déjà dit, l'ai-je consolée. Ce sont des imbéciles.

— Non, m'a-t-elle rétorqué. Ils font la loi au lycée. Les imbéciles ne font pas la loi. C'est moi, a-t-elle ajouté en contemplant tristement son reflet dans le miroir accroché au-dessus des lavabos. C'est ma faute. Je suis une vraie nullasse.

— Tu n'es pas une nullasse, Cara. Et ils ne font pas la loi au lycée. Techniquement, c'est le conseil d'administration.

— N'empêche, tout le monde les aime !

— Il y a des choses plus importantes que ça dans la vie.

— Facile à dire pour toi. Tout le monde t'apprécie. *Tout le monde !* Personne n'a jamais meuglé quand tu entrais à la cantine.

Certes. Mais moi, je n'ai jamais essayé d'être une autre pour obliger les gens à m'aimer. Contrairement à Cara. Malheureusement, quand je le lui ai fait remarquer, elle a riposté :

— On croirait lire Chère Amy. « Sois toi-même. » C'est son dada.

— Ça me semble un bon conseil.

— Ben voyons, a marmonné Cara, dégoûtée. Pour ça, il faut d'abord savoir qui on est.

La sonnette a retenti, longuement, bruyamment. L'instant d'après, les toilettes ont été envahies par les filles avides de retoucher leur coiffure avant d'aller en classe. Ça a mis un terme à mon tête-à-tête avec Cara. Pour l'instant, du moins.

— À plus ! lui ai-je lancé.

Elle s'est contentée de renifler et de plonger dans son sac, à la recherche de mouchoirs. Ça ne m'a guère surprise. Cara ne m'a jamais remerciée de venir m'occuper d'elle après une de ses crises de dingue. Une des raisons, à mon avis, pour lesquelles elle n'a pas de vrais amis. Elle n'a aucun savoir-vivre.

Avec tout ça, j'avais un peu oublié Luke Striker. Du moins, jusqu'à ce que je sorte des toilettes et tombe dessus. Il m'attendait.

Mon malaise est revenu. Que fabriquait-il ici ? J'avais vraiment cru que, après mon éclat, il aurait fichu le camp et appelé son chauffeur. Au lieu de quoi, il s'est approché de moi, mains dans les poches, et m'a demandé :

— Qu'est-ce qu'on a, maintenant ?

Tel quel ! Comme si rien ne s'était passé. Comme si je ne lui avais pas dit de repartir à Hollywood ni rien. Qu'est-ce que ça signifiait ? Qu'il ne comptait pas aller trouver Lewis pour lui raconter notre algarade ? Qu'il allait prétendre que je n'avais pas perdu mon sang-froid ? Personne n'agit ainsi. Moi qui sens très bien les gens, j'avais apparemment des difficultés à cerner Luke Striker.

Après ces intenses réflexions, mon estomac s'est quelque peu dénoué, bien que j'aie continué à ne pas être très à l'aise. J'ignorais ce qui avait poussé Luke à changer d'avis sur moi et le lycée de Clayton – ni même s'il avait changé d'avis – mais je savais une chose : je doutais que le lycée ou moi soyons à la hauteur de ses attentes.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Ma copine passe son temps à me faire des suçons. C'est gênant. Je suis content qu'elle m'aime et tout, mais... euh... Qu'est-ce qu'elle a ? Et comment puis-je y mettre un terme ?

Ras-le-bol-des-cols-roulés

Cher Col-roulé,

Ta copine agit ainsi parce qu'elle veut que tout le monde sache que tu es à elle. Dis-lui que si elle n'arrête pas immédiatement, tu te trouveras une fille moins vampirique.

Amy

6

J'aurais dû me douter que tout le bahut allait s'enticher de Luke. Comprenez : même déguisé en Lucas Smith, il continuait d'être extrêmement mignon. Et puis n'importe quel mec qui n'est pas dingue de bagnoles customisées et n'arbore par une coupe artichaut – court dessus et long derrière – a toutes les chances d'être considéré comme un dieu, à Clayton.

Luke n'étant pas concerné par ces restrictions, mesurant, qui plus est, dans les un mètre quatre-vingt-dix, par ailleurs assez sensible pour considérer que la façon dont tout le monde traitait Cara était minable, et ressemblant trait pour trait à... Luke Striker, vous imaginez la suite.

Que, *moi*, je ne sois pas tombée amoureuse relève du miracle. Bref, je n'aurais pas dû en vouloir à Trina. D'avoir succombé. D'ailleurs, je m'y attendais un peu. Trina idolâtre Luke Striker plus que son chat, Mister Momo. Or Mister Momo vit avec elle depuis qu'elle est en CE1. C'est dire ! Et pourtant, je n'ai pas deviné ce qui se passait avant de monter dans la voiture de Steve pour rentrer chez moi.

Ni Trina ni moi n'avons encore notre permis parce que : 1) nos parents ont peur de nous apprendre, et le lycée ne propose pas de cours de conduite ; 2) en admettant que le point 1) n'ait pas lieu d'être, il n'y a nul endroit à Clayton où partir en virée ; 3) et en admettant que le point 2) n'ait pas lieu d'être, nous avons le copain de Trina, Steve, qui possède une voiture et peut nous emmener n'importe où.

Heureusement pour moi, Trina et Steve s'attardent toujours au bahut, pour répéter la pièce que le club de théâtre est en train de monter. En ce moment, c'est ce machin ultra barbant appelé *Les Épitaphes de Spoon River*²¹. Ça parle de morts dans un

²¹ Recueil de poèmes en vers libres d'Edgar Lee Masters, dans lequel,

cimetière – malheureusement pas de zombies ni de trucs aussi sympa – qui se racontent leur vie. Le type qui a écrit ça voulait sûrement que nous apprécions nos chers disparus une dernière fois. J’ai promis à Trina d’assister à la première, mais j’ai bien l’intention de m’asseoir au dernier rang avec le dernier Dean Koontz²² et une lampe de poche.

J’aurais certes pu rentrer en voiture avec Scott, qui ne manque jamais de me le proposer.

Mais, ces derniers temps, le trajet n’a pas été terrible, à cause des humeurs de Geri Lynn. Imaginez un peu. Je suis assise à l’arrière en pleine conversation mondaine avec Scott sur tel ou tel sujet – comme *Les Deux Tours*²³ dont la fin, à mon avis, a des relans à la Jar Jar Binks²⁴, ce que Scott nie farouchement – et soudain, Geri Lynn nous interrompt avec une phrase du style :

Geri Lynn : Scott, as-tu pensé à appeler *Les Lys d’Ellis* pour leur demander s’ils comptaient reconduire cette année leur encart avec offre spéciale sur les bouquets pour le Bastringue ?

Et la discussion tourne des Ents²⁵ et de Jar Jar Binks à :

Scott : Non, Geri, je n’ai pas demandé aux *Lys d’Ellis* s’ils comptaient reconduire cette année leur encart avec offre spéciale sur les bouquets du Bastringue parce que c’est le boulot de Charlène. C’est elle qui est chargée des annonceurs.

Geri Lynn : Tu es le rédacteur en chef, Scott. En tant que tel, ton rôle est de contrôler tout ce qui se passe au journal. Tu ne peux attendre de Charlène, qui n’est qu’en Seconde et n’a donc pas participé au Bastringue l’an dernier, de se rappeler d’appeler *Les Lys d’Ellis* pour leur demander s’ils reconduisent leur encart avec offre spéciale.

Moi : Euh... Geri ? J’ai remarqué que leur encart ne comportait pas d’offre spéciale quand je me suis occupée de la

sous forme d’épitaphes, les défunts d’une petite ville se dévoilent sans pudeur. Tableau acide de l’humanité, le livre fit scandale à sa sortie, en 1915.

²² Auteur de thrillers.

²³ Deuxième volet de la trilogie du *Seigneur des anneaux*, de Tolkien.

²⁴ Personnage de *La Guerre des étoiles*.

²⁵ Un des peuples imaginés par Tolkien dans sa trilogie.

mise en page. Je les ai appelés, ils ont dit que oui, alors je l'ai ajoutée.

Geri Lynn : Eh bien, ça fait plaisir de savoir que *quelqu'un* au moins veille au grain dans l'équipe.

Vous voyez le genre ? C'est extrêmement embarrassant. Je préfère rentrer avec Steve.

Nous sommes sortis de notre réunion à *La Dépêche*, Luke et moi. Car oui, figurez-vous qu'il m'avait *aussi* accompagnée au journal. Je me demande en quoi ça a pu l'intéresser. En dépit de l'échange plutôt vif qu'il a eu avec Geri Lynn sur le droit des stars à leur vie privée. Geri a souligné que les journalistes jouaient un rôle important dans l'accès d'une personne à la célébrité, et que quiconque acceptait d'avoir un métier public devait s'attendre à être traqué par les photographes. Quant à Luke, sans surprise, il avait une opinion radicalement différente. Bref, le voilà qui me balance :

— Alors, c'est comme ça que se passent tes journées ?

— Ouais. J'imagine.

Y réfléchir était bizarre. Genre, sa propre existence envisagée du point de vue d'un autre. Surtout quand l'autre a une vie aussi *différente* de la mienne. Lorsque j'y pense, mon quotidien doit lui sembler vraiment très barbant, comparé au sien qui, j'en suis certaine, fourmille d'invitations à des inaugurations de boîtes, de participations à des talk-shows, de premières de films, de scènes de nu, d'orgies où l'on se peint le corps avec du chocolat, de toutes ces sortes de choses, quoi.

Il n'en a cependant rien dit. De l'ennui de ma vie par rapport à la sienne. Il s'est contenté d'un :

— Bon, salut.

Bon, salut ? Je vous demande pardon ? Qu'est-ce qu'il avait, ce type ? Pourquoi n'arrivais-je pas à le cerner ? C'est ma partie, quand même !

À cet instant, Steve s'est pointé au volant de sa bagnole, et Trina s'est penchée par la fenêtre, tout sucre :

— Vous allez dans notre direction ?

Évidemment ! Pour ce qui me concerne, du moins. Il s'est trouvé que Luke avait d'autres plans.

— Désolé, a-t-il répondu. J'attends quelqu'un.

Tu parles ! Le nouveau ayant un rancart à dix-sept heures devant le lycée de Clayton le jour même de son arrivée ? Ridicule ! Pourtant, ni Trina ni Steve n'ont paru surpris. Ils ont hoché la tête et, après que j'eus grimpé à bord, nous avons filé. Ni l'un ni l'autre non plus ne se sont retournés pour regarder en arrière. Sinon, ils auraient vu une grosse limousine noire venir se ranger le long du trottoir quelques secondes après nous, et Luke saluer l'inconnu qui la conduisait avant de monter dedans.

Une seule idée m'a traversé l'esprit. « Où diable est-il allé pêcher cette limousine ? » Il n'existe pas d'agence de location de limousines à Clayton. Notre ville est trop petite pour ça, dans la mesure où la seule fois où les gens en ont besoin, c'est lors du Bastringue²⁶.

Bref, c'est là que je me suis aperçue que Trina s'était mise à parler de Luke. De Lucas, plutôt. Elle a disséqué ce passionnant sujet durant tout le trajet puis, après dîner, m'a inondée de mails à son propos.

Ce n'était que Lucas par-ci, Lucas par-là. Pensais-je que Lucas avait apprécié son premier jour au lycée ? Savais-je pourquoi ses parents avaient décidé de déménager si tard dans l'année scolaire ? Pourquoi n'était-il pas resté dans son ancienne école ? Il ne lui restait que quelques mois avant le bac. Ses amis de promo allaient-ils lui manquer ? Les bords du lac lui plaisaient-ils ? Avait-il eu une copine, dans son bahut d'avant ? Avait-ce été une histoire sérieuse ? Puis la question qui tue, celle que j'avais redoutée toute la journée : ne trouvais-je pas que Lucas ressemblait étrangement à Luke Striker ?

J'ai tâché de répondre à cette déferlante du mieux possible sans mentir carrément, ce qui n'a pas été simple. Il a bien fallu m'y résoudre parfois. Décidément, coraquer une star de cinéma se révélait tout sauf une partie de plaisir. J'aurais dû exiger de M. Mitchell qu'il me *paie*. Parce que ce n'était qu'une suite de boulots plus ardues les uns que les autres.

²⁶ Il est d'usage, aux États-Unis, que les bals de promotion des lycéens se déroulent avec un certain faste : smoking pour les garçons, robe longue pour les filles, fleurs à la boutonnière et au poignet (d'où l'importance des *Lys d'Ellis*, un peu plus haut dans le texte), et arrivée en grande pompe dans une limousine de location.

Entre autres, et pas le moindre : encaisser le scandale que Luke m'avait servi à propos de Cara. Cette nuit-là, allongée dans mon lit, les yeux rivés sur mon baldaquin – enfant dingue de princesses, j'avais supplié qu'on m'achète un lit à baldaquin pendant des mois et des mois, au point que ma mère, décoratrice d'intérieur, avait fini par réussir à me dégoter le lit le plus princier de tout le sud de l'Indiana (maintenant, je suis obligée de me le coltiner, ça m'apprendra) -, j'y ai repensé.

Il avait parlé sans savoir, naturellement. Après tout, il n'était pas au courant des trésors de sympathie que je déployais avec elle, passant mon temps à lui courir derrière dans les toilettes, à éponger ses flots de larmes, à dispenser des tonnes de conseils (qu'elle ne suivait pas). Il ignorait que j'étais Chère Amy, ignorait le nombre de lettres de Cara auxquelles j'avais répondu. Il ignorait que les choses auraient pu être largement pires pour Cara sans moi dans les parages. Surtout, il ignorait complètement ce que c'était qu'être moi. Honnêtement, c'était épuisant. Entre Cara et Chère Amy, Trina et Steve, l'enlèvement de Betty Ann et la danse des Troubadours...

Que je me lève encore le matin était un vrai miracle.

Je reconnais que je ne m'attendais pas vraiment à voir Luke le jour suivant. Après tous les problèmes qu'il avait dû affronter la veille, de l'absence d'espresso à Cara en passant par le steak au poivre, je m'étais imaginée qu'il en aurait sa claque. Il était peut-être tout dévoué à son art, mais qui aurait supporté des conditions pareilles ? En tout cas, pas un milliardaire.

Bref, lorsqu'il est entré en cours de latin, j'ai failli m'étrangler. Il avait laissé tomber le maillot de foot pour un machin qui paraissait avoir été taillé dans une couverture mexicaine, échancré sur un de ces pendentifs avec coquillage que les surfeurs arborent toujours. Il avait aussi renoncé aux godasses de cross pour une paire de baskets en daim. En plus, il avait réussi à trouver un espresso. Plus exactement, un grand gobelet de cappuccino. Il avait l'air mille fois plus réveillé que la veille.

— Salut, Jen ! m'a-t-il lancé en prenant sa place derrière moi.

J'étais sous le choc. J'étais tellement sûre qu'il ne reviendrait pas. Tellement. Sauf qu'il était là. Il n'avait pas mis les bouts.

Soulagée que la deuxième sonnerie n'ait pas encore retenti et que, par conséquent, la salle soit encore à moitié vide, je me suis retournée vers lui :

— Que fiches-tu ici ? ai-je chuchoté.

— Pardon ? a-t-il répondu, ahuri. Je suis là pour quinze jours. On ne t'a pas prévenue ?

— Euh... si. Mais je... m'étais dit...

— Que j'étais une flèche ?

Il a souri. Du même sourire que celui devant lequel des millions de cœurs de par le monde avaient fondu quand il l'avait adressé à Angélique Tremaine. J'avoue que j'en ai eu des palpitations. Pas assez cependant pour ne pas repartir à l'attaque.

— Luke...

— Lucas, m'a-t-il corrigée.

— D'accord, Lucas. Tu... Tu as détesté ta journée, hier, c'est si évident. Et moi avec, d'ailleurs, me suis-je sentie obligée d'ajouter.

Le sourire s'est effacé.

— Qu'est-ce que tu racontes, Jen ? Je ne te déteste pas.

— Mais l'histoire de Cara...

— Ah, ça ? Ce n'était pas très agréable, a-t-il reconnu avec une grimace. Mais quand tu m'as enguirlandé, ça m'a rendu... curieux.

— Curieux ? De quoi ? Et puis d'abord, je ne t'ai pas enguirlandé, me suis-je empressée de préciser. Je voulais juste...

— Lâcher un peu la vapeur, m'a-t-il interrompue. Je comprends. N'empêche.

Il a ôté le couvercle de son gobelet, et un riche arôme a envahi la pièce.

— Je veux connaître la suite, a-t-il repris.

— La suite de quoi ? ai-je riposté en le dévisageant comme s'il était fou. De quoi parles-tu ?

Je ne l'ai jamais appris, parce c'est le moment qu'a choisi la cloche pour sonner.

Je n'irais pas jusqu'à dire que, à compter de cet instant, Luke et moi nous sommes entendus comme... Lancelot et Guenièvre, par exemple. Il a continué à se balader avec un petit pli

désapprobateur sur le front la plupart du temps. Même lorsqu'il n'avait aucune raison de boudier. Comme quand Courtney Deckard et ses copines nous ont croisés dans le couloir, l'ont déshabillé du regard et lui ont souri. Pourquoi a-t-il froncé les sourcils ? C'est la façon qu'ont les idoles du lycée de communiquer. Tout le monde sait ça. Elles inspectent ses fringues, histoire de vérifier qu'elles sont dans le ton. C'est un signe de reconnaissance, dans la jet-set du bahut.

À d'autres moments, il a paru trouver totalement hilarantes des choses qui ne l'étaient pas du tout. Ainsi, la répétition de la chorale. Visiblement, le harcèlement permanent de M. Hall, m' enjoignant de « cesser un peu de me casser la figure » et de filer plus vite son chapeau à Trina pendant *All That Jazz*, lui a semblé à se taper sur les cuisses. Personnellement, je ne vois pas ce qu'il y a de marrant là-dedans. Ce n'est pas drôle de passer du gradin supérieur à la scène en un clin d'œil, pour permettre aux sopranos d'exécuter leur french cancan ou je ne sais quoi. J'ai fini par me dire que, si je lançais son canotier à Trina de là-haut, elle l'aurait juste à temps pour intégrer les rangs de ceux qui levaient la jambe. Certes, je ne suis pas une championne de lancer, mais Trina est une excellente récupératrice. En tout cas, ça a marché. Du moins, M. Hall a arrêté de me crier dessus pour s'en prendre aux barytons.

Il faut croire que, le premier choc passé (celui déclenché par la prise de conscience de la barbarie qui peut régner dans un lycée contemporain), Luke s'était quelque peu détendu. Même le déjeuner n'a pas semblé le déconcerter. Il faut dire que, cette fois, il avait apporté son manger. Ce qui a bien failli griller sa couverture – du moins, j'en ai eu peur – parce que le manger en question avait visiblement été apporté à Clayton par gros porteur, directement d'Indianapolis. Comprenez-moi : on ne vend pas de sushis chez nous. Nous n'avons déjà pas de limousines, comment voulez-vous qu'on ait des sushis, hein ?

Mais Luke a expliqué, plutôt habilement, qu'il les avait préparés lui-même, avec du thon acheté à la poissonnerie locale. J'ai failli recracher mon Coca devant pareil culot. Il a raconté ça avec tant de naturel cependant que même Scott l'a cru. D'ailleurs, ces deux-là se sont lancés dans une conversation sur

la qualité du thon et de la congélation rapide. Je n'ai rien compris, mais j'étais contente que mes copains fassent un effort pour intégrer le nouveau.

Jusqu'à ce que je me souviene que Luke n'était pas le nouveau. Il était l'ancienne vedette de *Que le ciel nous vienne en aide*, l'ex-fiancé d'Angélique Tremaine, un Tarzan en pagne à couper le souffle et un Lancelot héroïque et tragique. C'était sûrement une preuve de ses talents, si *moi aussi* je commençais à le prendre pour Lucas Smith. Ce deuxième jour, il n'a pas une seconde trahi son personnage de Lucas.

Sauf une fois. Juste après le premier cours, quand il a été mis au courant de l'enlèvement de Betty Ann.

— Pourquoi as-tu choisi latin ? m'a-t-il demandé, alors que nous nous dirigeons vers mon casier. Ce n'est pas une langue morte ? Plus personne ne le parle.

— Ça sert toujours. Pour le bac.

Ma réponse standard, la vérité étant trop compliquée.

— Tu n'as pas besoin de ça, a-t-il riposté avec une assurance alarmante pour qui ne vous connaît que depuis vingt-quatre heures. Tu bosses pour le journal du bahut. Tu es bonne en grammaire. Alors, réponds. Pourquoi ?

Peut-être parce qu'il est plus âgé – juste dix-neuf ans mais quand même plus âgé que la plupart des gars de cet âge, vu qu'il possède déjà sa maison sur les collines d'Hollywood et que chacun de ses cachets vaut dix millions de fois plus que ce que mon père gagne en un an, sans parler de ses tatouages de fiançailles et tout le toutim – j'ai craché le morceau.

— J'ai entendu dire que Mme Mulvaney était une excellente prof, ai-je murmuré (au cas où Courtney Deckard ou l'une de ses copines nous auraient espionnés). Voilà pourquoi je me suis inscrite à son cours.

Il a compris encore mieux que ce à quoi je m'attendais.

— Oh, d'accord ! C'est un peu comme les acteurs. Si tu veux travailler avec un très bon réalisateur, tu acceptes le rôle, quel qu'il soit, ou quel que soit le film. Seulement... excuse-moi, mais Mme Mulvaney ne m'a pas paru géniale. Elle m'a semblé plutôt... absente.

— Ouais, c'est vrai. Mais c'est juste une mauvaise période. À

cause de Betty Ann.

Comme il ne captait pas, je lui ai expliqué. Malheureusement, j'ai eu la langue un peu trop pendue. Quand j'ai mentionné la rumeur selon laquelle Mme Mulvaney ne pouvait pas avoir d'enfants et que Betty Ann était un peu un substitut. En vérité, j'étais inquiète. À propos des intentions de Kurt et de ses potes. J'avais l'impression qu'aucun d'eux n'était assez malin pour se rendre compte de l'importance que Betty Ann revêtait aux yeux de Mme Mulvaney. Pour elle, il est clair que ce n'est pas juste une poupée ou la mascotte du lycée. Elle est... de la famille.

Raconter ça à Luke a été une erreur.

— Ils l'ont enlevée ! a-t-il presque hurlé, au beau milieu du couloir. Pour quelle raison ?

— C'est un canular. La blague des Terminales.

— Très amusant. Quand comptent-ils la lui rendre ?

— Après le bac, j'imagine.

Du moins, je l'espérais.

Hélas, cette réponse n'a pas eu l'air de plaire à Luke.

— Pas avant ? s'est-il écrié, abasourdi. Est-ce que tu connais les responsables ?

— Euh... oui.

— Alors, force-les à la rendre. Oblige-les à se trouver une autre plaisanterie. Celle-là n'est pas drôle.

J'étais évidemment d'accord avec lui. Mais qu'y pouvais-je ? Je n'étais qu'en Première. Je n'avais aucun moyen d'influencer Kurt et sa bande. Sauf que Luke ne voyait pas les choses de cette façon.

— C'est faux, m'a-t-il rétorqué. Et tu le sais, Jen.

Je lui ai signalé que j'étais intervenue, le jour où Kurt avait fourré Betty Ann dans son sac. Et que Kurt m'avait envoyée paître. Luke a secoué la tête. Par la suite, il n'est plus revenu sur le sujet. Cependant, il s'est montré particulièrement gentil avec Mme Mulvaney. Il était gentil avec tout le monde – voilà pourquoi quasiment chaque fille, et pas seulement Trina, est tombée amoureuse de lui avant même que le week-end se profile – mais il l'était encore plus avec elle, lui apportant un cappuccino tous les matins, lui tenant la porte, etc. Il est même

allé jusqu'à apprendre quelques conjugaisons.

D'ailleurs, s'il y a bien une chose qui a semblé remonter le moral à Mme Mulvaney – l'annonce dans *La Dépêche* n'ayant pas suffi à pousser les criminels à se dénoncer, et la demande de rançon de Kurt, libellée : « Filez 20/20 à tous les élèves de Terminale, sinon Betty Ann crèvera », ne relevant guère de l'esprit bon enfant qui devrait présider à tout canular -, c'était Luke. Elle paraissait complètement éprise de lui, au point qu'elle gardait pour lui ses (désormais) rares sourires.

Comme je l'ai dit, Mme Mulvaney est loin d'être la seule à avoir été contaminée. Trina était un peu plus accro chaque jour. Pas gênée, elle lui a même demandé son numéro de portable – carrément devant le pauvre Steve, lequel a eu l'air blessé mais n'a pas moufté – pour se plaindre ensuite amèrement qu'il ne décrochait pas. Elle l'a appelé onze fois de suite ! Elle ne soupçonnait rien. Au contraire, l'impossibilité même de le joindre ajoutait au charme de Luke.

Pareil pour Geri Lynn. À croire qu'elle ne pouvait plus se passer de lui. Notamment au déjeuner et aux réunions de *La Dépêche*. Ce qui était extrêmement étrange, dans la mesure où ces deux-là paraissaient ne rien faire d'autre que s'asticoter. Geri Lynn revenait sans cesse sur le rôle fondamental des journalistes dans l'ascension ou la chute d'une vedette. De son côté, Luke ne cachait pas la déplorable opinion qu'il avait de ces « fouille-merdes prêts à vous poignarder dans le dos pour une poignée de dollars ». Ces incessantes chamailleries leur ont finalement valu les foudres de Scott qui leur a refilé un papier à rédiger pour le journal, Geri Lynn se chargeant de défendre les paparazzis, Luke de les démolir.

Je reconnais avoir été agréablement surprise par la qualité de l'article de Luke. Ça n'a pas contribué à éclaircir l'opinion que j'avais de lui. Parfois, il paraissait se barber au plus haut degré et ne s'intéresser à rien ni personne au lycée. À d'autres moments (l'épisode Cara, par exemple), il devenait étonnamment sérieux et passionné. Par ailleurs, il était loin d'être bête.

Si je n'avais pas de mal à pardonner à Trina son béguin pour Luke, il n'en allait pas de même avec Geri Lynn, qui me faisait

voir rouge. Elle avait beau se disputer avec lui du matin au soir, il n'en reste pas moins qu'elle ne le quittait pas des yeux lorsqu'ils se trouvaient dans la même pièce. Ce n'est pas comme si Geri était sortie avec Steve qui, admettons-le, n'est pas le plus beau mec de la terre. Elle sortait avec *Scott Bennett*, que diable ! Je sais. La plupart aurait tendance à le considérer comme le fort en thème de service, vu qu'il est rédacteur en chef du journal du lycée, qu'il adore lire et cuisiner. C'est qu'ils ne le connaissent pas. Contrairement à moi, ils n'ont jamais discuté avec lui des mérites de la réédition augmentée de telle ou telle nouvelle de Stephen King.

Contrairement à moi, ils n'ont jamais goûté sa soupe de concombre froide.

Contrairement à moi, ils ne l'ont jamais écouté raconter, autour d'un feu de camp, le douloureux divorce de ses parents, sa décision d'aller vivre avec sa mère puis, dix ans plus tard, de revenir à Clayton chez son père.

Contrairement à moi, ils n'ont jamais remarqué que ses yeux, encore plus noisette que les miens, tournent parfois au vert ou à l'ambre, adoptant la couleur de ce truc dans lequel les moustiques de *Jurassic Park* s'enlisent.

Ils n'ont jamais vu les mains fortes et habiles de Scott courir sur le clavier lorsqu'il corrige ma rubrique. Ni agripper une poutre avant qu'une vague de beurre de cacahuète ne les submerge.

Ils n'ont jamais entendu l'histoire du velouté de potimaron.

Une star de cinéma valait-elle qu'on largue un mec pareil ?

Même si la star en question grillait sa couverture et si, soudain, le monde entier apprenait qu'elle n'était pas un nouvel élève, et que *Entertainment Tonight* et le magazine *People* frappaient à votre porte ?

Même si ladite star vous proposait de but en blanc d'être votre cavalier au Bastringue ?

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Je soupçonne mon petit ami de me tromper, ce qu'il nie. Comment savoir s'il ment ou pas ?

Maquée-avec-un-chien

Chère Maquée,

S'il te trompe, il risque de se comporter comme suit :

- ***Il passe de plus en plus de samedis soirs « entre mecs ».***
- ***Il reçoit des coups de fil quand il est avec toi et n'y répond pas après avoir vérifié l'identité de son correspondant.***
- ***Il se met brusquement à se soucier de sa coiffure/garde-robe.***
- ***Il t'accuse, toi, de le tromper (culpabilité).***
- ***Il pose de drôles de questions, apparemment banales, comme : « Tu crois qu'il est possible d'aimer deux personnes en même temps ? »***
- ***Il décroche un nouveau boulot ou est submergé de devoirs.***

- *Il montre un intérêt inattendu pour de la musique ou des groupes qu'il n'aimait pas avant.*
- *Ses mails se raréfient, alors qu'il passe de plus en plus de temps en ligne.*
- *Il a une nouvelle adresse e-mail.*
- *Son insistance à vouloir baisser ta culotte se calme.*

Plus important : si tu as des soupçons, c'est sûrement qu'il te trompe. Fais confiance à ton instinct. À moins que tu ne sois une de ces idiotes toujours persuadées de l'infidélité de leur mec, y compris quand il n'y a aucune raison. Auquel cas, reprends-toi !

Amy

Ça a commencé comme toujours avec ces choses-là, assez innocemment. Nous étions en train de laver des voitures le samedi matin – corvée imposée par l’achat de nos imbéciles de robes pour cette imbécile de compétition chorale la semaine suivante.

Planifier ce genre d’activité au printemps, dans l’Indiana, peut se révéler un tant soit peu aléatoire, parce qu’on ne sait jamais quel temps on aura. Après mai, on est à peu près en droit de s’attendre à du beau. Mais une éventuelle tempête, voire une petite tornade de derrière les fagots, ne sont pas à exclure. Même si ces aléas météorologiques ont tendance à n’apparaître qu’à la fin du mois de juin. Malgré tout, impossible de prévoir si on se réveillera au matin sur une journée de printemps idéale – 20°, brise tiède chargée de chèvrefeuille, ciel bleu dégagé, feuilles vertes frémissant au sommet des arbres – ou sur une mélasse grise et venteuse, 15°, orteils gelés dans les sandalettes pourtant si confortables la veille.

Ce samedi-là s’est cependant révélé estival. À dix heures du matin, on frôlait les 25°. Trina m’a appelée pour m’avertir qu’elle serait en maillot de bain et bermuda et me conseiller de l’imiter.

J’ai accepté. Juste pour qu’elle arrête de me pomper l’air avec Luke. Depuis la veille, elle me harcelait pour savoir s’il viendrait. Je n’en savais rien. Et puis j’avais besoin de vacances. D’accord, il est sympa et tout – et fort agréable à regarder – mais une fille ne peut endurer ça trop longtemps. Quand Steve et Trina m’avaient déposée chez moi le vendredi soir, j’étais sur les nerfs. Entre essayer de 1) préserver l’anonymat de Luke, 2) convaincre ce dernier que tout le monde au lycée n’était pas si méchant que ça, en dépit des incidents Betty Ann et Cara, 3)

passer à temps son chapeau à Trina pendant *All That Jazz* tout en mémorisant la chorégraphie, 4) ne pas saboter mes autres tâches comme rédiger Chère Amy, rester au niveau en maths et éviter le suicide de Cara, j'étais claquée.

D'ailleurs, le même soir, j'avais trouvé le baby-sitting extrêmement reposant. J'avais même pris plaisir à enchaîner environ sept millions de parties de bataille à la suite.

Je me serais volontiers passée du lavage de voitures. D'habitude, le samedi, Trina et moi traînons au centre commercial, où nous tombons sur d'inévitables connaissances, au hasard Geri Lynn et Scott, à la librairie où, tout aussi invariablement, nous entamons de longues discussions sur les nouveautés du rayon SF. Scott et moi, s'entend. Geri Lynn et Trina, elles, feuilletent les magazines.

Par ailleurs, la compagnie de mes camarades Troubadours n'est pas des plus palpitante. Je m'explique. J'adore les altos. Kim la Girafe, Deb la Boulotte, Audrey la Timide, Brenda la Dure et Liz la Blasée sont mes potesses. Le *la-la-la* en *do* mineur nous a rendues complices. Mais les autres cas sociaux, comme Trina les appelle (seulement depuis qu'elle m'a convaincue de me joindre à eux, j'ai noté), peuvent se montrer plutôt barbants. Surtout les sopranos, qui idolâtrant M. Hall et feraient n'importe quoi pour lui... un peu comme les clones de *La Guerre des étoiles II*. Quant aux ténors, il leur arrive aussi d'être un peu agaçants. La plupart sont en Troisième ou Seconde, et vous savez comment sont les garçons à cet âge. Très pipi-caca-prout. Même ceux qui fréquentent la chorale.

Malheureusement, je n'avais pas le choix. Merci, Trina !

Heureusement, le supplice des Troubadours s'achèverait dans quelques semaines, puis viendraient les vacances. Trina pourrait toujours insister l'an prochain : pas question que je réitère l'expérience.

Enfin, même si j'aurais préféré faire n'importe quoi – jouer à la bataille avec des gamins de quatre ans par exemple – plutôt que laver des voitures, le beau temps m'a facilité la tâche. Trina et moi aurions vraiment l'occasion de perfectionner nos bronzages, avec l'aide d'une crème protectrice indice 30 pour ce qui me concerne, car étant la fille-bien-sous-tous-rapports, j'ai

tendance à plus rougir que brunir. Bref, ce ne serait pas une totale perte de temps.

Du moins, c'est ce que j'ai cru au début.

Souhaitant gagner autant d'argent que possible – certaines nanas n'avaient pas cent quatre-vingts dollars à claquer dans une robe, même une avec un éclair de paillettes sur la poitrine, sans doute parce qu'elles ne se tapent pas autant de baby-sittings que moi –, M. Hall avait demandé au restaurant mexicain Chi-Chi, celui qui se trouve juste à droite avant d'entrer dans le centre commercial, la permission de tenir notre séance sur son parking. Ce que Chi-Chi avait accepté, mû par un esprit communautaire, j'imagine.

Lorsque Steve, Trina et moi avons débarqué pour prendre notre poste dans l'équipe de midi à deux, ça ne chômait pas. En sus des voitures appartenant aux amis et parents des Troubadours – et nous sommes trente, ce qui fait pas mal de monde – il y avait celles des clients de Chi-Chi, des employés de Chi-Chi et de tous ceux qui n'avaient rien trouvé de mieux pour s'occuper en ce magnifique samedi que d'aller au centre commercial.

Bref, des tonnes de bagnoles.

Les affaires roulaient. Nous étions sur place depuis à peine deux minutes que M. Hall nous a sauté dessus avec un seau d'eau savonneuse et une éponge pour chacun en braillant :

— Au boulot ! Nous avons réuni deux cents dollars ces deux dernières heures. Il nous en faut deux mille de plus avant la fin de la journée.

Ce n'est pas que je tiens à peindre Clayton sous des couleurs particulièrement négatives ni rien – après tout, mis à part un crime de taré par-ci par-là (on est dans le sud de l'Indiana, ne l'oublions pas), c'est un endroit où il fait plutôt bon vivre – mais puis-je me permettre de préciser que les Troubadours n'auraient sans doute pas récolté autant de fric si Karen Sue Walters et un paquet de sopranos ne s'étaient pas plantées devant Chi-Chi uniquement vêtues de bikinis riquiqui ? Certes, elles brandissaient des panneaux appelant à soutenir la chorale, mais je crains que ce ne soit pas ça qui ait motivé autant de gars en pick-up visiblement en route pour une partie de pêche à

s'arrêter sur le parking. Il faut une sacrée paire de... euh, poumons, pour être soprano. En tout cas, quand on appartient aux Troubadours du lycée de Clayton. D'où, comme vous savez, les soutifs à bonnets renforcés que M. Hall nous oblige à porter pour « harmoniser notre apparence ».

Toujours est-il que Trina, Steve et moi avons pris nos éponges et nos seaux et nous sommes mis au travail. J'ai retrouvé mes copines altos, et alors que nous étions en train de nous marrer en nous envoyant de la mousse au visage entre deux nettoyages de breaks, tout à coup, j'ai remarqué la vieille guimbarde de Scott Bennett. Sur le chemin du centre commercial, lui et Geri Lynn nous avaient aperçus et avaient décidé de se joindre à la fête. Du moins, Scott. Il nous a même refilé dix dollars pour qu'on lave sa voiture. Geri Lynn, elle, ne semblait pas ravie-ravie. Apparemment, ils comptaient aller au magasin d'informatique pour jeter un coup d'œil aux portables. Scott était censé aider Geri à en choisir un pour la fac.

— Le magasin ne va pas s'en aller, Geri, a répliqué Scott quand elle lui a dit qu'elle ne voulait pas s'arrêter.

Sur ce, alors qu'il nous avait payés pour ça, il a pris une éponge et a commencé à nous donner un coup de main. Il s'est même installé juste à côté de moi qui frottais ses enjoliveurs.

Geri, en minijupe jaune et espadrilles, n'était pas vraiment habillée pour laver des voitures. Elle a donc rejoint les sopranos d'un pas vif près de l'entrée de Chi-Chi et a entrepris Karen Sue Walters à propos du Bastringue. Geri et Scott comptaient y aller, bien sûr. Karen Sue, elle, serait accompagnée par un des ténors. Ça doit les rapprocher de sortir toutes les deux avec des mecs plus jeunes qu'elles.

— J'ai terminé *Lucifer's Hammer*²⁷, m'a annoncé Scott tandis que je raclais la boue de ses roues.

J'avais oublié que je le lui avais prêté. Lui comme moi faisons une fixette sur les livres qui évoquent des catastrophes atroces menaçant de détruire la planète.

— Ah ouais ? ai-je répondu. Qu'est-ce que tu en as pensé ?

²⁷ Littéralement *Le Marteau de Lucifer*, du journaliste américain Jerry Pournelle.

— Que c'était un ramassis d'âneries réac.

Il n'en a pas fallu plus pour que je démarre aussi sec. Même Trina a soupiré « Les voilà repartis ! » en levant les yeux au ciel. Il faut dire qu'elle nous a déjà entendus nous disputer à propos d'un bouquin.

Ce qui n'est pas le meilleur moyen de séduire un garçon. De lui balancer qu'il se trompe complètement sur un livre. De toute façon, avec Scott, je n'ai rien à perdre puisque, visiblement, il ne pense pas à moi en ces termes, vu comment il est scotché à Geri Lynn.

Bref, nous avons eu une sacrée bonne engueulade au sujet de *Lucifer's Hammer*, un roman de SF sur une comète géante qui frappe la Terre et en détruit des parties immenses, ce qui oblige les survivants à choisir qui aura accès aux faibles réserves de nourriture restantes. Le livre soulève des questions philosophiques intéressantes, comme qui, d'un médecin ou d'un artiste, d'un avocat ou d'un criminel, joue le rôle le plus important dans la reconstruction d'une société, et qui on doit laisser vivre ou mettre à mort. Pour moi, l'important était que l'œuvre racontait l'histoire d'une survie qui mettait en jeu la qualité individuelle de chacun. Scott prétendait que c'était une analyse politique des aspects socio-économiques des années soixante-dix. Trina et Steve, qui ne l'avaient pas lu, sont restés en dehors de la discussion, se contentant de grommeler lorsque l'un de nous deux recourait à des mots comme « simpliste » ou « spécieux ».

Il n'empêche, se disputer avec Scott à propos de livres est super agréable.

Enfin, ça l'était, jusqu'à ce qu'il lève les yeux sur moi et rigole :

— Tu te mets plus de flotte dessus que sur la bagnole.

Ce qui n'était pas faux. Il semble que laver des voitures requiert les mêmes exigences de coordination psychomotrice que la danse. Et si je ne suis pas mauvaise quand il s'agit de me disputer allègrement avec quelqu'un, je manque cruellement de coordination psychomotrice.

J'ignore ce qui m'a prise. Juré. Tout s'est passé comme si, l'espace de quelques secondes, j'étais possédée par l'âme d'une

étrangère, une fille du genre dragueuse, comme Trina ou Geri Lynn. En tout cas, l'instant d'après, j'ai riposté :

— Ah ouais ? Alors, bienvenu au club !

Et j'ai balancé mon éponge sur Scott, l'atteignant au beau milieu du torse.

Ensuite, il m'a pourchassée à travers tout le parking, menaçant de renverser un plein seau d'eau savonneuse sur ma tête. Tout le monde a cessé de s'activer pour rigoler. Sauf Geri Lynn, qui s'est ramenée à grands pas, l'air pas mal irrité.

— Regarde-toi ! a-t-elle jeté à Scott. Tu es trempé !

— Bon sang, Geri, ce n'est que de l'eau, a-t-il répondu.

— Peut-être, mais impossible d'aller faire des courses avec toi dans cet état ! a-t-elle râlé en tapant du pied. Tu es tout mouillé !

— Ça séchera.

Entre-temps, nous en avons terminé avec sa voiture, et il m'a rendu son seau. J'étais un peu déçue qu'il n'ait pas mis sa menace à exécution. Ne me demandez pas pourquoi.

— Ça va mettre des heures ! a protesté Geri Lynn.

— Relax, Geri, suis-je intervenue. On a seulement rigolé un peu. Personne n'y prêtera attention.

— Moi, si ! Je compte pour du beurre, ou quoi ?

Elle était presque en larmes. C'est là que j'ai compris que le T-shirt mouillé n'était qu'un prétexte. Auquel je ne remédierais pas. L'arbre qui cachait la forêt des angoisses de Geri à l'idée de partir pour la fac en laissant Scott encore un an ici. Les petits cœurs dans son agenda devaient aussi être pour quelque chose dans cette réaction. Enfin, j'en ai eu l'impression.

Du coup, j'ai tourné les talons et suis allée rejoindre Trina, Steve et les altos, ai saisi une éponge et me suis attaquée à la nouvelle voiture dont ils s'occupaient.

— Y a de l'eau dans le gaz, on dirait, a chantonné Trina après un coup d'œil par-dessus son épaule.

Scott et Geri Lynn s'étaient éloignés et avaient une discussion animée, quoique inaudible (hélas !).

— J'ai toujours pensé que leur couple ne tiendrait pas, a lâché Liz la Blasée. Geri est trop exigeante. Et puis, le coup du Coca sans bulles, c'est drôlement suspect.

— Hé, mollo ! ai-je protesté, mue par un sentiment de culpabilité.

Certes, je n'étais pour rien dans leur dispute. Sauf que je n'aurais pas dû balancer cette éponge. Prêter des livres à un garçon déjà pris est une chose (après tout, Scott et moi sommes amis, non ?). Mais l'asperger de flotte en est une autre. Plus suspecte.

— Geri est une fille chouette, ai-je ajouté.

— Elle va surtout être une fille seule si elle ne se surveille pas, a décrété Brenda la Dure. On ne traite pas les garçons comme ça.

— En même temps, a marmotté Trina de façon que je sois la seule à l'entendre, s'ils rompent, il sera libre, et tu pourras enfin l'inviter à sortir, Jen. Comme je te le serine depuis le début de l'année.

— Trina ! me suis-je exclamée, choquée.

Quand même ! Pauvre Geri ! Pauvre Scott !

À cet instant, M. Hall, qui se contentait de ramasser le fric, a déboulé en claquant des mains.

— Au boulot, les enfants, au boulot !

La minute suivante, Luke a surgi de nulle part. Je n'ai même pas vu sa limousine.

— Luke ! n'ai-je pu m'empêcher de crier. Euh... Lucas, me suis-je empressée d'ajouter.

— Salut, m'a-t-il lancé.

Un drôle de sourire en coin, il nous a rejoints d'un pas nonchalant. Contrairement à nous, il ne portait ni maillot de bain ni short, mais un jean et une chemise de flanelle, un peu chaude à mon avis pour une journée pareille – il croyait sans doute que c'était une tenue appropriée pour laver des voitures.

— Désolé d'être en retard.

— Super ! a piaillé Trina en sautant sur lui. T'es là ! Jen n'était pas sûre que tu viendrais.

En vérité, Luke et moi n'avions pas abordé ses projets pour le week-end. J'avais pensé qu'il resterait dans son appartement au bord du lac et ne réapparaîtrait que le lundi, au bahut. Pas une seconde je n'avais imaginé qu'il... qu'il aurait envie de traîner avec une bande de lycéens. J'ai eu un peu honte de ne

pas lui avoir demandé s'il avait envie de venir.

Bien que, visiblement, il soit du genre à se passer d'invitation.

— Changements de plans, a commenté Luke, toujours aussi à l'aise. D'ailleurs, j'ai l'impression que je ne serai pas de trop. La file d'attente s'étire jusqu'à la pizzeria du coin.

Trina et moi lui avons trouvé un seau et une éponge et, bientôt, sous mes yeux éberlués, il s'est mis à frotter avec nous, plaisantant, joyeux, visiblement ravi du bon temps qu'il prenait. Comme nous autres, d'ailleurs.

Enfin, mis à part Scott et Geri, qui continuaient à se disputer à l'autre bout du parking. J'avais beau essayer de ne pas les mater – en même temps que je tentais de me convaincre que je n'y étais pour rien –, je n'ai pas réussi à me retenir quand Geri a brusquement hurlé :

— Très bien ! Puisque tu le prends comme ça, c'est *fini* !

Et elle a foncé à l'intérieur de Chi-Chi. Sûrement pour se réfugier aux toilettes, histoire d'y pleurer un bon coup. Scott l'a appelée, en vain. Geri a disparu en sanglotant presque aussi fort que Cara après une séance particulièrement vache.

J'ai laissé tomber mon éponge. Soudain, j'avais une assez bonne idée de la façon dont mon après-midi allait se terminer. Hélas, avant que j'aie la chance de prononcer la moindre parole de réconfort à un Scott visiblement dérouté, avant même que j'aie le temps de démarrer en direction du restaurant, Luke – qui ne s'était rendu compte de rien – a lancé :

— Quelle chaleur !

Là-dessus, il a ôté sa chemise.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

***Chère Amy,
Je craque complètement pour la copine de mon
meilleur copain. Je fais quoi ?
Anonyme***

***Cher Anonyme,
Rien si tu tiens à préserver ton amitié. Ton unique
espoir, c'est que ton pote et sa copine se séparent.
Alors – et alors seulement – tu pourras te déclarer à
elle. Mais pas avant d'avoir respecté une période de
deuil convenable.***

***Quoi qu'il arrive, ne t'étonne pas que ton ami t'en
veuille. On ne sort pas avec celles qui ont compté pour
ses copains. Même leurs ex.
Amy***

8

Au début je n'ai pas réagi. À la chemise enlevée. La moitié des mecs présents étaient torse nu. Des choses sacrément plus importantes qu'un type se déshabillant m'occupaient l'esprit. Des choses telles le premier couple du lycée de Clayton rompant sous mon nez, qui plus est à cause de moi – d'accord pas entièrement, mais un peu quand même.

La brusque inspiration de Trina m'a cependant stoppée net, au moment où je m'apprêtais à courir après Geri. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Je me suis figée sur place et, lentement, me suis retournée. J'ai regardé Trina, qui béait sur Luke. Et pas seulement sur ses remarquables abdos... ni sur le duvet naissant qui recouvrait sa poitrine avant de descendre le long de ses tablettes de chocolat pour disparaître sous la ceinture de son jean... ni sur ses biceps véritablement impressionnants. Non que tous ces détails n'aient pas mérité qu'on les contemple bouche bée. Au contraire. Mais ce qui paraissait retenir toute l'attention de Trina, c'était le tatouage sur le bras de Luke. Un tatouage qui disait : « Angélique ».

— Oh mon Di...

J'ai plaqué mes doigts sur sa bouche.

— Mmm, mmm, a-t-elle insisté.

En vain, car je la tenais d'une main de fer.

— La ferme ! ai-je sifflé à son oreille. Viens !

Je l'ai entraînée vers Chi-Chi.

— Mmm, a-t-elle tenté de protester.

— Dites donc, les filles, nous a interpellées M. Hall d'une voix mauvaise, ce n'est pas le moment de s'amuser. Il reste des tas de voitures à laver.

— Oui, je sais, on revient tout de suite, ai-je promis. Juste un petit pipi.

Sur ce, j'ai propulsé Trina dans l'entrée du restaurant, puis dans les toilettes, où je l'ai enfin libérée.

— Oh mon Dieu, Jen ! a-t-elle piaillé. C'est Luke Striker ! Le nouveau est *Luke Striker* !

— Chut !

Après avoir passé des heures sous le soleil éclatant du parking, j'ai eu du mal à accommoder mes yeux à la pénombre de la pièce. Sauf que je n'ai pas eu besoin d'y voir clair pour deviner que nous n'étions pas seules, car j'entendais Geri renifler dans la cabine du fond. Enfin, jusqu'à ce que le nom de Luke Striker lui parvienne.

— J'en étais sûre ! a-t-elle braillé en s'éjectant des toilettes comme un taureau du corral. Je savais bien qu'il me disait quelque chose ! Lucas est Luke Striker ?

— Écoutez, les ai-je exhortées en les regardant tour à tour. (L'excitation et le soleil avaient rougi le visage de Trina, les larmes avaient gonflé celui de Geri, mais elles étaient dévorées par la curiosité.) D'accord, oui, Lucas est Luke Striker. Il prépare un rôle. C'est le père Lewis en personne qui m'a demandé de garder son identité secrète. Alors, s'il vous plaît...

Autant essayer de raisonner des gamines de deux ans. Au lieu de m'écouter, elles se sont mises à sautiller sur place en hurlant à pleins poumons : « Luke Striker ! Luke Striker ! Luke Striker ! » Elles allaient rameuter tous les clients du restaurant.

— Hé ! Bouclez-la ! C'est un secret, alors...

— Bon sang, je le savais ! a haleté Trina. J'ai compris l'autre jour. À la cantine. Quand il a dit qu'il était végétarien. Parce que je le suis moi aussi, depuis que j'ai lu dans *Teen People*²⁸ qu'il avait arrêté de manger de la viande sur le tournage de *Que le ciel nous vienne en aide*.

— Et moi, a renchéri Geri, j'ai deviné à la réunion du journal, hier. Tu te rappelles, Jen ? Quand il a commencé à déblatérer sur le droit d'une star à sa vie privée ? Je te jure qu'à ce moment-là j'ai pensé : « Il ressemble tellement au Lancelot de *Lancelot et Guenièvre* que je me demande si ce type n'est pas Luke Striker. »

²⁸ Magazine à destination des adolescents, ciblé sur les célébrités.

— Les filles ! ai-je lancé de ma voix la plus sévère, celle que j'utilise lorsque les gosses que je garde commencent à se bombarder de ketchup.

Ça a marché. Trina et Geri se sont calmées et m'ont accordé un peu d'attention.

— Écoutez-moi, ai-je enchaîné d'un ton plus mesuré, la véritable identité de Luke est censée être un secret. Personne ne doit l'apprendre, pigé ? C'est ce qu'il veut. Il ne pourra pas préparer son rôle si les gens qui l'entourent se comportent comme des hystériques. Ce qui ne manquera pas de se produire dès que la vérité sera éventée.

Trina et Geri ont échangé un regard.

— Je peux comprendre ça, a fini par commenter Trina. Luke a une réelle conscience professionnelle. Étant moi-même artiste, il ne me viendrait pas à l'idée de briser son travail créatif. Je serai muette comme une tombe, promis.

Histoire de ne pas être en reste, Geri nous a gratifiées du signe des scouts.

— Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer, a-t-elle ânonné.

Pour la première fois depuis que Luke s'était dépoitraillé – depuis que Geri avait commencé à enguirlander Scott, plus précisément – je me suis vaguement détendue.

— Bien. On est d'accord. Aucune de vous ne lâche un mot sur Luke...

— Flûte de flûte ! a gémi Trina en se frappant le front. Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter l'invitation de Steve au Bastringue ? Quand je pense que j'aurais pu y aller avec *Luke Striker* !

— Cours toujours, ma vieille, a répliqué Geri. C'est *moi* qu'il va emmener.

Je n'en ai pas cru mes oreilles.

— Est-ce que vous avez écouté un seul mot de ce que j'ai dit ? me suis-je énervée.

— Ouais, t'inquiète, a répondu Trina. Juré, craché et tout le toutim. Ça n'empêche pas de rêver, tout de même ?

— Eh bien moi, je n'ai plus de cavalier, a repris Geri en ouvrant son sac à main pour y prendre son rouge à lèvres. Et j'ai

bien l'intention que mes rêves deviennent réalité. Dès que je sors d'ici, je lui saute dessus.

— Quoi ? me suis-je exclamée, horrifiée. Tu vas demander à Luke de t'emmener au Bastringue ? Mais... tu n'y vas pas avec Scott ?

— Plus maintenant, a rétorqué Geri en se remaquillant avec dextérité.

J'étais dépassée. D'accord, je m'en étais vaguement doutée. De là à l'entendre formulé tout de go...

— Toi et Scott avez rompu ? Pour de vrai ? Juste à l'instant ?

— Exact.

Apparemment satisfaite de ce qu'elle voyait dans le miroir, Geri a laissé tomber son bâton de rouge dans son sac.

— Et inutile d'essayer de me convaincre de le reprendre, Jen, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi. Je sais que tu trouvais que nous formions un couple formidable, mais ça vaut mieux pour tous les deux. Je pars en Californie à la fin de l'été, et lui, il a encore un an à tirer à Clayton. Bref... c'est... plus simple comme ça.

Il y avait une telle détermination dans sa mâchoire tendue, que j'ai compris qu'elle parlait sérieusement. Malgré tout, et en dépit de son avertissement, je me suis sentie *obligée* de protester.

— Ce n'est pas la première fois que vous vous chamaillez. Vous vous êtes toujours réconciliés. Tu devrais peut-être y réfléchir, Geri. Les choses te paraîtront différentes, après.

— Pas cette fois.

Fouillant de nouveau dans son sac, elle en a tiré son agenda. Le fameux agenda. Celui qu'elle m'avait montré, celui qui était rempli de petits cœurs. Elle l'a ouvert, a pris son stylo et a tracé un gros X noir sur la journée de ce samedi. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que, sur le planning de l'année, le nombre de cœurs avait sacrément diminué ces six ou sept dernières semaines. Réduits à zéro. Soit Geri avait renoncé à noter leurs moments les plus intimes, soit elle et Scott n'en avaient plus eu depuis un bon moment. Sa déclaration suivante a levé le doute.

— Non, a-t-elle repris, ça couvait depuis un moment, Jen.

J'ai bien senti que Scott et moi nous éloignons l'un de l'autre. Et puis, nous avons des intérêts différents... et des aspirations différentes aussi. Est-ce que tu te rends compte qu'il n'avait même pas envie d'aller au Bastringue ? Il préférerait se rendre à l'anti-Bastringue de Kwang !

J'étais au courant de l'anti-Bastringue de Kwang. J'avais moi-même l'intention d'y assister.

— Alors, tu vas lui demander ? Sans charre ? est intervenue Trina, agressive.

Pas étonnant de sa part. Trina se fichait comme d'une guigne que Geri – sans parler de Scott – ait le cœur brisé. Tout ce qui l'intéressait, c'était ce qu'elle complotait par rapport à Luke Striker.

— Luke, a-t-elle précisé. Tu vas aller le trouver pour lui demander d'être ton cavalier ?

— Ben tiens ! a riposté Geri en redressant les épaules. Écarte-toi.

— Une petite minute ! a protesté Trina. Inviter Luke Striker au Bastringue était *mon* idée. C'est moi qui y ai pensé la première !

— Sauf que tu es déjà prise, n'est-ce pas, chérie ?

— Plus pour longtemps, a rugi Trina en se jetant sur la porte des toilettes.

— Attends-moi ! a hurlé Geri.

Elle a failli se tuer en se ruant derrière sa rivale.

Hallucinant ! Deux filles que j'avais toujours considérées comme de jeunes femmes matures, deux personnes dont j'avais toujours respecté et envié l'intellect et l'indépendance d'esprit, et voilà qu'elles se crêpaient le chignon. Pour un *garçon*, qui plus est !

— Eh, les filles ! ai-je crié en me précipitant à mon tour dehors. Les filles ! Vous avez juré de...

Je n'ai jamais eu l'occasion de rappeler à Trina et à Geri qu'elles ne devaient pas dévoiler l'identité de Luke. Parce que, lorsque je suis arrivée sur le parking, elles se tenaient à l'extérieur d'une foule immense qui s'était attroupée autour de Luke et de la voiture qu'il nettoyait. Sauf que, maintenant, il était sur le toit de la caisse, aboyant comme un dingue dans son

portable tout en essayant d'éviter les mains tendues d'environ soixante-quinze Troubadours, serveuses de Chi-Chi, femmes d'intérieur que le hasard avait poussées dans les parages, et même quelques pêcheurs du samedi qui, tous, hurlaient à l'unisson : « Luke ! Luke ! Luke ! »

— Nom d'un chien, les filles ! ai-je crié à Trina et à Geri en regardant Luke se débattre. Qu'est-ce que vous fichez ?

— C'est pas nous ! s'est défendue Geri en haussant les épaules. Quand on est arrivées, c'était déjà l'émeute.

— Il faut croire que je ne suis pas la seule de Clayton à être au courant du tatouage, a ajouté Trina, morose.

— Comment vais-je lui demander de m'emmener au Bastringue, maintenant ? s'est énervée Geri Lynn. Je n'arrive pas à l'approcher.

Comme si c'était le plus important ! Le pauvre Luke risquait d'être mis en pièces, et tout ce à quoi ses obsédées de fans pensaient, c'était la façon dont l'inviter au bal de promo ? Insensé. J'ai levé les yeux sur Luke. Il ne semblait pas effrayé, ni rien, alors que, à sa place, j'aurais été morte de trouille. Il avait raccroché son téléphone et tentait de raisonner la horde de femmes hystériques qui se pressait autour de lui.

— Écoutez, disait-il, je veux bien vous signer des autographes. À toutes. Seulement, l'une après l'autre. D'accord ?

Autant prêcher dans le désert. Les filles lançaient des stylos et des menus de Chi-Chi. Les sopranos étaient les pires. Karen Sue Walters exigeait que Luke signe sa poitrine. Sans doute parce qu'elle n'avait pas trouvé de papier. Malheureusement, les altos ne valaient pas mieux. J'ai même vu Liz la Blasée – plus du tout blasée, pour le coup – grimper sur le capot de la voiture et emprisonner les jambes de Luke dans ses bras. Il a failli tomber, ce dont Liz a paru s'inquiéter autant que de sa première culotte.

— Luke ! Oh, Luke, je t'aime ! hurlait-elle en sanglotant dans son pantalon.

Minable. J'avoue que, sur le moment, j'ai eu honte d'être une fille.

Même si les garçons n'étaient pas en reste. Certains se comportaient comme des idiots. J'en ai entendu un confier à son copain :

— Je me vais te lui arracher un autographe. Après, je le vendrai sur e-Bay !

Et M. Hall, me direz-vous ? M. Hall, un enseignant dont on aurait pu attendre un minimum de raison ? Il était le pire de tous !

— M. Striker ! beuglait-il à l'intention de Luke. M. Striker ! Vous accepteriez de lire mon scénario ? Une comédie dramatique sur un jeune homme vieillissant qui chante dans une des principales productions musicales de Broadway. Vous seriez parfait dans le rôle principal.

Seules une ou deux personnes étaient restées en retrait. Parmi elles, Scott. Appuyé contre sa voiture, il contemplait le spectacle, pilier de santé mentale dans cet océan de folie collective. Je me suis précipitée vers lui. J'avais complètement oublié sa rupture avec Geri Lynn. Je ne pensais qu'à un truc : que si personne ne mettait un terme à ça, Luke allait être déchiré en deux, exactement comme Mel Gibson dans *Braveheart*²⁹. Par ses adorateurs, pas par les Anglais, bien sûr.

— Tu crois qu'on devrait appeler la police ? ai-je demandé à Scott. Ça m'embête de dénoncer mes amies aux flics, mais...

Sauf que je n'envisageais pas d'autre alternative, sinon voler en personne au secours de Luke, ce qui me paraissait irréaliste. Comprenez : la voiture sur laquelle il était perché était cernée par au moins dix rangées d'idolâtres. Je n'arriverais pas à traverser ce mur...

— T'inquiète, m'a répondu Scott. Ils arrivent.

— Tu... tu les as prévenus ?

Il a brandi son portable en m'adressant un clin d'œil. Au même instant, au loin, a retenti une sirène.

— Oh, merci ! me suis-je exclamée, immensément soulagée.

— J'imagine qu'il n'est pas réellement inscrit au lycée, a dit Scott en rangeant son téléphone.

— Quoi ? ai-je marmonné, distraite par la serveuse de Chi-Chi qui plongeait pour récupérer l'autographe que Luke venait

²⁹ Allusion au film avec l'acteur Mel Gibson (1995), racontant l'histoire de William Wallace, qui, à la fin du XIII^e siècle, a fomenté une révolte de paysans écossais contre l'opresseur anglais.

de lui signer. Oh, non, il répète juste pour un rôle.

— Lewis et les autres sont au courant ?

— Oui. L'idée vient d'eux.

— Ils refuseront sûrement de commenter l'affaire, a-t-il grogné en secouant la tête. Dommage ! ça aurait fait un bon papier.

Qu'il puisse penser à *La Dépêche* en un moment pareil m'a donné l'impression qu'il ne s'inquiétait pas trop pour Luke.

Ou que sa rupture avec Geri ne l'avait pas tellement bouleversé.

— Scott, je...

— Je suis désolée pour Geri Lynn. Voilà ce que je m'apprêtais à dire. Sauf que, à cet instant, trois événements se sont produits. Premièrement, une voiture de patrouille a déboulé sur le parking, toutes sirènes hurlantes. Deuxièmement, une longue limousine noire – la même sans doute que celle qui prenait Luke chaque jour au lycée – a surgi de derrière le restaurant, à croire qu'elle était restée en embuscade tout le long. Troisièmement, Geri Lynn s'est précipitée vers nous, les yeux brillants.

— Non, mais vous y croyez, vous ! s'est-elle écriée. Je me ficherais des baffes de ne pas avoir pris mon appareil photo. Pour une fois qu'il se passe quelque chose dans ce trou à rats, nous n'avons même pas de quoi immortaliser le moment !

Impossible de deviner si elle avait eu le temps ou non de mentionner le Bastringue à Luke. À mon avis, non, vu la foule qui l'entourait. En voyant la voiture de police, pas mal de gens avaient reculé. Ils ont été suivis par d'autres, encore plus nombreux, quand le flic (un sacré costaud) s'est tranquillement frayé un chemin dans la cohue. Luke, lui, était toujours sur son perchoir.

— Si seulement Kwang était là ! a regretté Geri Lynn. Il a un mobile avec appareil numérique.

Le flic était parvenu à la bagnole. Il a dit quelque chose à Luke, qui lui a souri avec reconnaissance avant de descendre du toit sur lequel il s'était réfugié tandis que le costaud retenait les idolâtres les plus acharnés, ceux qui ne comprenaient pas que ça suffisait, maintenant. Désolée de préciser que, pour la majorité,

c'étaient les sopranos, parmi lesquelles Trina.

La limousine s'est approchée, et Luke s'y est prestement glissé.

— Bon, la fête est finie, vous autres ! a déclaré le policier. Que tout le monde avance, ça crée des bouchons.

Parce que, naturellement, les conducteurs qui avaient emprunté la route du centre commercial s'étaient arrêtés pour observer les curieux événements se déroulant sur le parking de Chi-Chi.

Trina nous a rejoints à toutes jambes. Elle avait l'air à la fois essoufflé et mécontent.

— Vous avez vu ça ? a-t-elle râlé. Il est monté dans cette limousine sans nous dire un mot ! Je n'ai même pas réussi à obtenir un autographe. Après l'avoir soutenu pendant toutes ces années...

— Tu parles d'un soutien ! ai-je objecté. Vous avez failli le réduire en charpie.

— Pas moi ! s'est défendue Trina. Ça, c'était Karen Sue Walters. Quelle garce ! Elle essayait de lui faire signer ses nichons ! Heureusement pour elle que sa mère n'est pas là !

Derrière nous, Scott et Geri semblaient repartis dans une conversation sérieuse. Prenant Trina par le bras, je l'ai entraînée à l'écart, histoire de leur laisser un peu d'intimité. Enfin, façon de parler.

— Écoute, m'a dit Trina, si j'écrivais une lettre à Luke, tu accepterais de la lui transmettre ? Vous devez être drôlement proches, vu qu'il t'a confié son secret.

La limousine s'éloignait. Heureusement, car pas mal de filles s'étaient ruées dessus, se collant contre les vitres teintées pour essayer d'apercevoir une dernière fois leur héros.

— Je le connais à peine, Trina, ai-je soupiré. Il était là juste pour observer le...

C'est alors que Luke a surgi du toit ouvrant de la voiture. La foule d'admiratrices a hurlé sa joie tout en sautant vers lui, comme pour tâcher de lui arracher des touffes de cheveux. Ce qui est un excellent moyen de séduire un garçon, comme on sait. J'ai cru qu'il allait lancer quelques mots d'adieu à la population de Clayton, Indiana. Genre : « Salut, bande de

nazes ! Merci pour tout, tas d'abrutis ! »

Mais non. Il a regardé autour de lui, l'air d'avoir oublié quelque chose. Puis il m'a aperçue et a crié :

— Jen !

Toutes les têtes se sont tournées vers moi.

— Jen ! a répété Luke en me faisant signe. Rapplique !

J'ai senti que je devenais aussi rouge que l'enseigne de Chi-Chi.

Il souhaitait que je le rejoigne. Luke Striker désirait m'enlever dans sa limousine pour m'emmener en direction des crépuscules lointains – enfin, pas vraiment, vu qu'il était dans les trois heures de l'après-midi.

— Oh, mon Dieu, a murmuré Trina, à côté de moi. À part ça, tu le connais à peine. C'est sûrement pour ça qu'il t'appelle comme un perdu. C'est toi qu'il veut, Jen. *Toi !*

— Non, ai-je protesté en secouant la tête. Ce n'est pas ce que tu crois...

Et ça ne l'était pas. Les mots de Luke, son ton accusateur, ses yeux bleu glacial ce jour-là devant les toilettes resteraient gravés à jamais dans ma mémoire. Non, ça n'était pas ça du tout.

— *Jenny !*

À son tour, Luke commençait à céder à l'hystérie.

— Il te demande, a insisté Trina. Pourquoi n'y vas-tu pas ?

Comment ça ? Comment pouvais-je le rejoindre, avec toutes ces filles agglutinées autour de la limousine qui me regardaient avec des envies de meurtre dans les yeux ? Sans parler des nouvelles voitures de patrouille – visiblement, le costaud avait appelé des renforts – qui arrivaient à toute berzingue ?

— Bon Dieu de bois ! s'est écriée Trina. Fonce !

Sur ce, elle m'a vigoureusement poussée dans le dos. Je me serais sûrement cassé la figure si ce charmant policier ne m'avait attrapée par le bras et remise sur mes pieds en me demandant :

— C'est vous, Jenny ?

J'ai brièvement acquiescé. La seconde d'après, le flic me faisait franchir la meute hurlante, ouvrait la portière arrière, me propulsait à l'intérieur de la bagnole, avant de claquer la porte derrière moi. Luke a dégringolé sur le siège et appuyé sur le

bouton commandant la fermeture du toit.

— Vas-y ! a-t-il hurlé au chauffeur. Vite ! Roule !
On a donc roulé.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

J'aime un garçon – disons... Chuck. Bref, Chuck prétend m'aimer lui aussi, mais il y a un problème. Il ne me téléphone jamais. Moi, je lui passe environ cinq coups de fil par jour, sans compter autant de SMS, une dizaine d'e-mails et parfois quelques lettres. Lui ne m'appelle pas, ne m'envoie ni message, ni e-mail, ni mot. JAMAIS. En plus, sa mère commence à en avoir marre de m'avoir au téléphone. Comment suis-je censée rester en contact s'il ne réagit pas de son côté ? Je t'en prie, aide-moi.

Raide-de-Chuck

Chère Raide,

Si Chuck ne te téléphone pas, ne t'envoie pas de message, ne t'écrit pas d'e-mail ni de mot doux, c'est que tu ne lui en laisses pas l'occasion. D'après ce que tu racontes, il semble bien que tu harcèles ce pauvre garçon. Tu te rappelles la vieille comptine sur Little Bo-Peep³⁰ ? Eh bien, figure-toi que les comptines

³⁰ Chanson enfantine : une bergère a perdu ses moutons et les cherche en vain ; si elle leur fichait la paix, ils reviendraient tout seuls.

contiennent souvent une part de vérité. Fiche donc la paix à Chuck, et il reviendra. Calme-toi, et ton mec te téléphonera. Dans le cas contraire, réfléchis : Chuck essaie peut-être de te dire quelque chose.

Amy

Une fois que le charmant policier m'a poussée dans la limousine avec Luke Striker, je n'ai plus su quoi faire. Encore moins quoi penser. S'agissait-il d'un... rendez-vous galant ? Luke éprouvait-il par hasard à mon égard des sentiments amoureux ? J'admets que ça paraissait extrêmement improbable mais, vous savez, on a vu des choses plus étranges.

Pourtant, d'après tout ce que j'avais pu lire, Luke souffrait encore de la trahison d'Angélique Tremaine. Était-il concevable qu'il change de régime, qu'il passe d'une vedette de cinéma totalement fracassante à... eh bien, à Jenny Greenley ? Et ne se rendait-il donc pas compte que, de mon côté, je ne l'aimais pas ? Enfin, pas comme ça ?

Apparemment non. Parce qu'il s'est penché vers le chauffeur et lui a dit :

— Allons chez moi, Pete. Et sème-moi ce convoi si tu peux.

Me retournant, j'ai constaté que les plus intrépides des badauds qui avaient ralenti devant ChiChi pour admirer toute cette agitation nous avaient pris en chasse. On dit comme ça, je crois. Dans les films, en tout cas. Ça avait beau être plutôt enivrant – surtout quand Pete s'est mis à griller les feux –, ça n'a pas suffi à chasser de mon esprit le problème que j'avais sur les bras. Problème qu'on pourrait résumer ainsi : le fiancé de l'Amérique, Luke Striker, m'emmenait – moi, Jenny Greenley – dans sa résidence au bord du lac.

— Hum, ai-je grogné (j'avais l'impression qu'un commentaire s'imposait). Ça n'était pas l'idée du siècle d'enlever ta chemise.

D'accord, d'accord, plutôt nul. Mais qu'est-ce que vous auriez dit, à ma place ?

Il s'est contenté de secouer la tête. Il ne me regardait même

pas, absorbé par le paysage qui défilait de l'autre côté de la vitre. Nous n'étions plus très loin de notre destination, à environ quinze kilomètres de la ville. Nous avons réussi à semer nos traqueurs. Pete conduisait bien. Je me suis demandé comment la police s'en sortait, là-bas, avec la foule rassemblée sur le parking de Chi-Chi. Si les choses avaient tourné à l'émeute. Auquel cas, Scott était probablement dans son élément. Il adore l'anarchie. Quant à Geri, elle était sûrement furieuse de ne pas avoir les bonnes chaussures pour l'occasion. Ni son appareil photo.

— Je vais me faire enlever ce truc, a lâché Luke avec amertume.

J'ai mis un moment à comprendre qu'il parlait de son tatouage.

— Ça a dû être très dur, ai-je marmonné, rencognée sur ma partie de banquette.

C'était la première fois que je montais dans une limousine. Me permettez-vous un commentaire ? Je sais, ça va vous sembler carrément idiot. Mais une limousine, c'est drôlement grand. Un espace immense séparait le siège avant de la banquette arrière avec, au milieu, une console renfermant un bar et une télévision. Plutôt cool. Pour ceux qui sont du genre à regarder la télé en voiture, du moins.

— Quand elle a...

— Je ne veux pas en parler, m'a interrompue Luke, concentré sur sa fenêtre.

On apercevait le lac entre les arbres, maintenant. Le lac de Clayton est artificiel, il n'en reste pas moins joli. J'ai déjà canoté dessus. Mais je ne me suis jamais baignée. J'ai peur de tomber sur un cadavre. N'empêche, c'est joli.

Je pouvais comprendre que Luke n'ait pas envie de discuter d'Angélique. Bon sang ! Si j'étais sortie avec quelqu'un qui, tout à coup, s'était marié avec une autre, j'aurais préféré moi aussi éviter pareille conversation. Bref, j'ai changé de sujet.

— Désolée pour mes amies, là-bas. Je ne sais pas ce qui leur a pris. Je ne les ai jamais vues se comporter ainsi.

Luke m'a dévisagée comme s'il venait de découvrir que j'étais à son côté. Puis il a eu une réaction vraiment bizarre. Il a souri.

— Oh, ça ! a-t-il répondu, l'air blasé. Ne t'inquiète pas. Ça arrive tout le temps. Les gens deviennent étranges quand ils voient une célébrité. C'est... je ne sais pas. Ils doivent oublier que nous sommes des humains comme eux.

J'en doutais. Était-ce la raison pour laquelle tout le monde avait voulu s'emparer de lui ? Pour s'assurer qu'il était humain ? Ou juste parce que, lundi au bahut, ils pourraient raconter aux autres qu'ils avaient touché Luke Striker ?

— Mais pas toi, a repris Luke (j'ai sursauté). Tu n'es pas comme eux. Certaines personnes sont... différentes. Ah, on arrive, super, a-t-il ajouté tandis que la voiture s'arrêtait.

Nous sommes sortis au pied d'une maison moderne couverte de bardeaux à la Cape Cod, histoire de la rendre plus Nouvelle-Angleterre. J'étais déjà venue ici des tonnes de fois, parce que c'est mon père qui avait dessiné les résidences du lac et ma mère qui les avait décorées. Tous deux avaient d'ailleurs été fortement inspirés par l'aspect nautique du coin. Il y avait des chevrons blancs, des dessins de coquillages et de mouettes absolument partout, bien qu'aucune mouette n'ait jamais mis les pattes dans les parages. Le lac de Clayton est grand, certes, mais la région est plutôt continentale.

— Une limonade ? m'a proposé Luke en se dirigeant vers un énorme réfrigérateur.

— Euh...

L'air conditionné fonctionnait à fond. On caillait. Et je ne portais que mon maillot mouillé et un short. J'étais obligée de garder les bras croisés pour cacher mes... formes, si vous voyez ce que je veux dire.

Étrangement, je ne pouvais penser qu'à ce que Luke venait de dire.

Sur ma différence.

Mais bon, j'ai répondu d'accord pour la boisson.

— Tiens !

Il m'a tendu une canette, et j'ai dû décroiser un bras pour la prendre. Je ne prétends pas que Luke a remarqué quoi que ce soit au niveau de mes... yeux, mais il a lancé :

— On sera mieux dehors.

À mon grand soulagement, il a ouvert la vaste baie vitrée, et

nous avons regagné la chaleur qui baignait la terrasse surplombant le lac.

La vue était fantastique. Mon père avait fait du bon boulot en plaçant le balcon ici. Le lac d'un bleu cristallin, entouré d'arbres aux frondaisons épaisses, s'offrait à nous sur toute sa longueur. Quelques voiliers fendaient la surface de l'eau. Le soleil chauffait comme si on avait été en plein été, et pas au printemps. Les oiseaux gazouillaient à qui mieux mieux. La tableau était à la fois tranquille, apaisant et beau.

Malheureusement, dans moins d'une heure, il serait envahi par les paparazzis. En tout cas, sitôt que la rumeur se serait répandue sur l'endroit où Luke Striker pansait les blessures infligées par Angélique Tremaine.

Luke s'est installé sur la rambarde du balcon et a décapsulé une bouteille de bière (je ne l'avais pas vu la sortir du frigo). Je ne me suis pas sentie insultée, bien qu'il ne m'en ait pas offert – il est si évident que je ne suis pas ce genre de fille ! – mais je me suis posé des questions sur la façon dont il l'avait obtenue. Il n'a pas vingt et un ans, et ils contrôlent les identités comme des malades, dans l'Indiana³¹. Puis ça m'est revenu. Il est une star. Il doit sûrement avoir toute la bière qu'il veut. Quand il veut.

— C'est chouette, ici, hein ? m'a-t-il lancé après avoir longuement bu.

J'ai siroté mon soda, frais et pétillant, exactement comme je l'aime.

— Ouais, ai-je acquiescé.

Différente, avait-il dit. Qu'il m'ait invitée à l'accompagner me rendait un peu fofolle. Très clairement, ce n'était pas ça, qu'il attendait de moi. Ça, il l'aurait obtenu de Trina – désolée ! – ou de n'importe laquelle des filles massées sur le parking de Chi-Chi. Pourquoi m'avait-il priée de venir, *moi*, puisqu'il n'était pas question de sexe ?

— Je ne suis jamais allé au lycée, a-t-il lâché tout à coup (et à l'adresse du lac, dans la mesure où il me tournait le dos). J'ai eu

³¹ Aux États-Unis, la majorité légale est à dix-huit ans, mais les mineurs de moins de vingt et un ans n'ont pas le droit d'acheter de l'alcool. Tout tenancier de bar ou de magasin est susceptible de contrôler l'âge de ses clients.

des précepteurs. C'était notre cas à tous, à tous les mêmes qui jouaient dans *Que le ciel*. Du coup, à part dans les films et les feuilletons, je n'ai jamais vu à quoi ça ressemblait. Je pensais que tout ce cinéma à la John Hughes³² était du flan. Exagéré. Je n'avais aucune idée de... de ce à quoi un lycée ressemblait.

Il a bu une gorgée de bière avant de me regarder.

— En tout cas, pas à ça, a-t-il enchaîné. Le lycée, dans la vraie vie, n'a rien à voir avec ce que montrent ces films. Dans la réalité, c'est dix millions de fois pire.

Je l'ai dévisagé sans moufter. Que pouvais-je répondre ? « Hein ? » Ça aurait été pour le moins impoli.

— Ces gens, dans ton bahut, a-t-il repris en sautant de la rambarde pour arpenter la terrasse, sont parmi les plus mal élevés, les plus insolents et les plus égoïstes que j'ai jamais rencontrés. Ils ont... Tu sais ce que qu'est l'empathie ?

— La compassion envers les autres ?

— Exactement. Sur le tournage de *Que le ciel*, il y avait un consultant. Un vrai pasteur. Il donnait un coup de main pour les scripts. Enfin, bref, il était obsédé par l'empathie. Par la nécessité d'en éprouver pour son prochain. C'est la première chose que j'ai remarquée à Clayton. Pas un de ces élèves n'a l'air capable d'avoir de l'empathie envers les émotions d'autrui. Ils torturent sans merci les faibles et idolâtrèrent les forts.

À ce stade, je me suis sentie obligée d'intervenir.

— Ce n'est pas vrai, ai-je objecté, vu que, personnellement, je n'ai jamais au grand jamais révééré Kurt Schraeder. Pas tous...

— En effet, s'est-il empressé d'acquiescer. La majorité des gens se contentent de rester assis en regardant leurs amis se faire vilipender. À mon avis, ils sont encore pires que les bourreaux... Et je crois que le pasteur serait d'accord. Parce qu'ils pourraient l'empêcher s'ils avaient moins peur d'être les suivants sur la liste.

J'étais ébahie. Je conviens aisément que le bahut de Clayton n'est pas une utopie, mais nous ne sommes quand même pas

³² Réalisateur américain qui a tourné nombre de films à la fois drôles, émouvants et intelligents à destination des adolescents, parmi lesquels *The Breakfast Club* et *La Folle Journée de Ferris Bueller*.

aussi mauvais.

— Faux ! ai-je rétorqué. Tu as toi-même constaté que j'étais allée trouver Cara...

— Oh oui ! m'a-t-il interrompue. Tu l'as suivie, tu as séché ses larmes. Mais avant, tu n'as pas levé le petit doigt.

— Et qu'est-ce que j'étais supposée faire, hein ?

Le nœud qui avait disparu de mon ventre quelques jours plus tôt est revenu en force. J'étais estomaquée. Il m'avait invitée chez lui pour me critiquer ? On rêvait ! Je ne m'étais pas particulièrement attendue à des aveux enflammés, une dévotion éternelle ou de tendres baisers, mais là, il dépassait les bornes.

— Tu veux que je me batte contre tout le bahut ? ai-je continué. *Personne* n'aime Cara, Luke...

— Et ce n'est pas moi qui le leur reprocherai. Je vous ai entendues, dans les toilettes. Tu lui as donné un bon conseil. Sans doute le meilleur qu'on lui donnera jamais, et elle l'a complètement écarté. Mais t'est-il venu à l'esprit, Jen, que si personne ne tolère Cara, tout le monde t'adore, toi ?

J'ai nié farouchement.

— Ce n'est pas...

— À d'autres ! C'est vrai, et tu le sais. Cite-moi une seule personne qui ne t'aime pas. Une seule.

Je n'ai pas eu beaucoup de mal. Je soupçonne fortement M. Hall de me détester. Tout ça, parce que je ne connais pas encore ma chorégraphie pour la compétition. Et Kurt ? Il ne m'apprécie pas des masses non plus, celui-là. Ou plutôt, il ne pense sans doute jamais à moi. Et dans le cas contraire, ça ne signifie pas que c'est en des termes flatteurs.

— N'importe quoi ! a riposté Luke quand je lui ai soumis ces deux noms.

— Très bien, ai-je admis de mauvaise grâce. Admettons que tout le monde m'aime. C'est faux, mais admettons. Qu'est-ce que ça change ?

— Ce que ça *change* ? s'est exclamé Luke en cessant de tourner en rond pour me toiser, incrédule. Tu ne le vois donc pas, Jen ? Tu es dans une position de force incroyable. Tu parviendrais à opérer des bouleversements sociaux dans cet endroit si tu le voulais, et tu ne t'en rends même pas compte.

Opérer des bouleversements sociaux ? Mais de quoi parlait-il ?

Soudain, j'ai pigé. Ce qu'il voulait. Pourquoi il m'avait demandé de l'accompagner. C'était tellement évident que le premier crétin venu aurait saisi. Mais pas moi. Ça non. Sûrement pas moi. Il était en campagne. Vous savez, comme ces célébrités qui utilisent leur notoriété pour les bonnes causes. Ed Bigley Jr et les voitures électriques, Pamela Anderson et la défense des animaux, Kim Basinger et les beagles. Luke Striker menait une campagne pour promouvoir l'empathie au lycée de Clayton, et il désirait que j'y participe.

Je me suis affalée sur un des bancs qui bordaient la terrasse.

— Nom d'une pipe ! ai-je soupiré, épuisée.

— Pas de nom d'une pipe qui tienne, Jen ! Tu sais que j'ai raison. Je t'ai observée. Je n'ai fait que ça durant ces quatre derniers jours, et il faut le reconnaître, tu es la seule personne de ce bahut pourri à se soucier de ceux qui le fréquentent. Sincèrement. Et pas dans ton intérêt. Je suis même prêt à parier que la dernière personne à laquelle tu penses, c'est toi. Le fait que tu t'inquiètes des autres est génial, Jen. C'est louable. Je ne prétends pas que tu n'as pas essayé de changer les choses. Mais, en tant que spectateur extérieur, je te dis aussi que tu es capable de plus.

C'était trop. Pitié !

— Comment ça, plus ? ai-je gémi. J'en fais déjà tant... Je suis crevée, le soir. Tu crois que c'est fastoche, d'être moi ? Je te garantis que non. Au contraire. C'est super dur.

— Dans quel sens ?

Il est venu se poser à côté de moi.

— Je... je suis la mayonnaise, ai-je chuchoté.

Je n'arrivais pas à croire que je confiais ça à Luke Striker – lui, parmi tant d'autres, lui l'énigme craquante, la seule personne que je n'avais pas été capable de discerner. Voilà qu'il était désormais au courant de mon secret le plus honteux. Quelle injustice !

Comme il avait l'air un peu perdu, j'ai repris d'une voix plus normale :

— Je suis ce qui permet au sandwich de ne pas partir dans

tous les sens. C'est mon boulot. Mon rôle. J'arrondis les angles.

— Oui ! s'est-il exclamé en comprenant enfin. C'est exactement ça.

Il a soudain paru très excité. Il n'y avait pourtant pas de quoi s'affoler. Mais bon, il s'en fiche, lui, ce n'est pas son problème. C'est le mien.

— Écoute, ai-je ajouté, je ne suis *que* ça. Ce dont tu parles... Ce que tu me demandes... je ne peux pas. Vraiment pas.

Malheureusement pour moi, il n'allait pas céder comme ça. On aurait dit le chat de Trina, Mister Momo, quand il a attrapé un écureuil. Impossible de lui faire lâcher prise. Pas avant qu'il ait écartelé la pauvre bestiole, du moins.

— Et toi, qu'est-ce que tu veux, Jen ? Tu veux n'être *que* ça ?

Ce que je voulais ? Moi ? Il avait perdu la tête ou quoi ? Je me suis dit que oui. J'avais été enlevée – et j'étais présentement retenue en otage – par un fou. Sinon, comment expliquer que je n'étais pas parvenue à lire en lui ? Parce qu'il était maboul, tiens !

Attendez un peu que le magazine *People* l'apprenne !

— Sérieusement, Jen ? a insisté le fou. Qu'est-ce que tu veux ?

Je voulais des tonnes de trucs. Que Mme Mulvaney récupère Betty Ann. Que les gens arrêtent de meugler quand Cara Schlosburg débarquait. Quitter le chœur ou, au minimum, que M. Hall cesse de me crier dessus à propos de son imbécile de chorégraphie et de son imbécile de chapeau.

— La vérité, a repris Luke devant mon silence, c'est que je ne crois pas un instant que tu es la mayonnaise, Jen. Il suffit de se rappeler la façon dont tu m'as envoyé balader ce jour-là, devant les toilettes des filles...

(J'ai tressailli à la mention de ce mauvais moment. Mais Luke était impitoyable.)

— ... j'ai compris alors qu'il y avait autre chose en toi que la charmante petite Jenny Greenley, la copine de tout le monde. Tu vaux bien plus que la mayo, Jen. Bien plus.

Il avait retiré ses lunettes – il n'en avait plus besoin, maintenant que toute la ville était au courant -, et j'ai vu que ses yeux étaient aussi profonds et bleu sombre que le lac sous nos

pieds.

— La vérité, a-t-il conclu, c'est que, à mon avis, tu es une sauce exceptionnelle.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Je viens d'être invité à une fête où je sais qu'on servira de l'alcool. Je ne bois pas. Juste parce que je n'aime pas ça. Comme je n'aime pas la compagnie des gens saouls. Mais je ne veux pas que mes potes me prennent pour une lavette. Que faire ?

Dan-le-sobre

Cher Dan,

Trouve-toi d'autres projets, puis dis à tes amis que tu es pris. Arrête aussi de te soucier autant de leur opinion. S'ils ne respectent pas tes désirs, c'est qu'ils ne sont pas de vrais copains, non ?

Amy

Je sais ce que vous pensez. Vous pensez : « Luke Striker t'a traitée de sauce exceptionnelle. Et alors ? Il est dingue, ne l'oublie pas. Ce n'est pas comme s'il voulait t'embrasser. »

Il est vrai que Luke Striker ne veut pas m'embrasser. Ou alors, il le cache bien. Et d'ailleurs, au cas où, serais-je seulement très alléchée ? Non. Parce que, contrairement à des tas de filles de mon âge – dans ma ville, du moins –, je ne suis pas amoureuse de Luke Striker.

Je ne tenais donc pas à ce qu'il m'embrasse.

En revanche, je commençais à me dire qu'il n'était peut-être pas si fou.

Il ne m'a pas raccompagnée à la maison. J'imagine qu'il était claqué après cette leçon de morale – il fallait que j'utilise tout mon potentiel, les gens supérieurs étaient amenés à endosser des responsabilités supérieures et où en serions-nous aujourd'hui, je vous le demande, si Churchill avait laissé tomber tout le monde pendant la Deuxième Guerre mondiale ?

L'apparition d'une longue limousine noire dans la rue où j'habite n'a provoqué aucune réaction *par trop* sensationnelle. Certes, tous les voisins se sont arrêtés au beau milieu de ce qu'ils étaient en train de faire – tondre la pelouse, jardiner, décharger leurs courses – pour mater la voiture qui se garait devant la maison, ébahis de me voir en jaillir. Certes, mes frères ont déboulé de chez nous, complètement surexcités, pour me demander d'où j'arrivais. Certes, ma mère, qui venait de rentrer d'une inauguration, est restée plantée au milieu du jardin, la bouche vaguement ouverte et les yeux fixés sur la limousine qui s'éloignait lentement après m'avoir déposée.

C'est Trina qui m'est tombée dessus la première. Elle devait avoir guetté mon retour depuis la fenêtre de sa chambre, car elle

a surgi à toutes jambes de la maison voisine, ses longs cheveux noirs ondulant derrière elle comme une cape.

— Mondieumondieumondieu ! a-t-elle psalmodié en attrapant mes mains et en me faisant tourner sur la pelouse. Je n'arrive pas à croire que tu as passé un après-midi tout entier avec *Luke Striker* !

Dès lors, on ne m'a plus lâchée. Les remous qui s'étaient produits au centre commercial n'avaient pas atteint le collège, car mes frères n'en savaient rien. Une fois que je leur ai expliqué comment j'avais rencontré Luke Striker, et excepté quelques récriminations de Rick qui s'est plaint que je ne lui aie pas rapporté le numéro de l'agent de Luke, leur intérêt a paru s'émousser. Après tout, ce sont des garçons.

Quant à ma mère, après m'avoir écoutée – j'ai omis le chapitre où Luke ne m'avait emmenée chez lui que pour un sermon en bonne et due forme ; j'avais un peu l'impression d'avoir passé l'après-midi avec le conseiller d'orientation, pour peu qu'il soit possible d'avoir un conseiller d'orientation aux yeux bleus comme le lac de Clayton et au sourire carrément hallucinant -, elle a lâché un petit « Comme c'est amusant ! » avant de foncer à l'intérieur pour – probablement – se jeter sur le téléphone et raconter l'histoire à toutes ses amies. « Tu ne devineras jamais ce qui est arrivé à Jenny aujourd'hui ! »

Après que ma mère et mes frères ont débarrassé le plancher, Trina m'a traînée sur la véranda, m'a obligée à m'asseoir sur la balancelle installée par mon père et garnie par ma mère de coussins brodés – très original ! – de petits cœurs.

— Et maintenant, a-t-elle exigé, reprends tout à zéro. De quoi *exactement* Luke et toi avez vous discuté ?

Il n'était pas question de lui dire la vérité. Elle n'aurait pas compris. D'accord, Trina pige des choses telles que la chorégraphie de M. Hall – ces trucs-là ne lui posent aucun problème. Et, visiblement, elle pige aussi le coup de la mayonnaise – elle est la première à m'avoir traitée de mayo. Mais pour ce qui est de... comment l'exprimer... une star de cinéma me reprochant un comportement qui aurait fait honte à Churchill... bref, ce n'est pas un domaine auquel une fille comme Trina s'intéresse. Si Luke avait essayé de me rouler un

patin, je ne dis pas : j'aurais pu raconter ça à Trina. Mais qu'il m'ait servi une mercuriale sur mes responsabilités en tant qu'être humain d'opérer des bouleversements sociaux au lycée de Clayton ? C'était trop.

— De choses et d'autres, lui ai-je donc répondu tandis que nous nous balancions d'avant en arrière. Je crois qu'il souffre vraiment. À cause d'Angélique.

Tu parles ! Je n'en savais rien du tout. À part une allusion au tatouage dont il comptait se débarrasser, il n'avait pas abordé la question. Mais ça semblait un bon sujet de conversation. Donc, j'ai continué.

— À mon avis, il est venu ici pour essayer de se sortir de cette histoire. La façon dont les gens se sont conduits sur le parking a été lamentable.

— Et comment ! a acquiescé Trina, yeux écarquillés. Ça m'a soufflée. Tu as vu la façon dont Liz la Blasée s'agrippait à ses jambes ? Qui aurait pensé qu'elle était une traînée pareille ?

Je me suis bien gardée de rappeler à Trina qu'elle s'était à peine mieux comportée.

— Il a parlé de moi ? a-t-elle demandé ensuite.

— Euh. Pas vraiment.

— Et Geri ? Il a parlé d'elle ? Parce qu'elle a réussi à lui glisser son numéro. Elle est persuadée qu'il va l'appeler.

— Euh, non plus. Est-ce qu'elle et Scott sont toujours fâchés ? Quand je suis partie, ils avaient l'air de... discuter.

— Oh, je t'en prie, ces deux-là, c'est terminé ! Je suis surprise que ça leur ait pris autant de temps, d'ailleurs. Geri est tellement dirigiste ! Je crois que Scott n'est resté avec elle que pour éviter de la blesser. Vu qu'elle va partir à la fac dans quelques mois, tu vois ? Pour ça, c'est un mec bien.

— En effet.

— En tout cas, moi je romps définitivement avec Steve ce soir. Après le cinéma. J'ai bien songé casser avant, mais j'ai vraiment envie de voir ce film et je suis fauchée. Tu trouves que je suis une garce ? Ce n'est quand même pas ma faute s'il insiste toujours pour payer !

Je me sentais mal pour le pauvre Steve, dont le seul crime était d'aimer une fille qui ne l'aimait pas. Mais je n'ai rien dit,

parce que ça n'aurait servi qu'à mettre Trina en pétard. Puis je me suis souvenue de ma conversation avec Luke. De la façon dont je passais mon temps à arrondir les angles au lieu de laisser les choses arriver. Ne pas dire à Trina qu'elle se servait de Steve pour aller gratuitement au cinoche ne relevait-il pas exactement de ça ? C'était injuste... immonde. Et voilà que, de nouveau, je restais assise sans intervenir. Parce que j'étais la brave petite Jenny Greenley, la bonne copine de tout le monde. Bien sûr, je savais comment ça se terminerait. Trina larguerait Steve, et je consacrerai la totalité du trajet pour la compétition de chorale à le réconforter. Eh bien non. Pas cette fois.

Je ne m'explique pas ce qui m'a prise. Peut-être que ce que m'avait dit Luke – que j'étais une sauce exceptionnelle – m'était monté à la tête. À moins que j'aie décidé d'avoir des tripes, histoire de changer un peu. Quelle que soit la raison, j'ai décidé de l'essayer. La théorie de Luke sur ma capacité à opérer des bouleversements sociaux. Là, maintenant. Si Luke se révélait avoir tort, eh bien, je ne risquais pas grand-chose. S'il avait raison... S'il avait raison, ça allait swinguer à Clayton. Et il était grand temps.

— Pourquoi veux-tu rompre avec Steve ? ai-je demandé à Trina.

— Hein ? a-t-elle répliqué, stupéfaite. Pour aller au Bastringue avec Luke, bêtasse !

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il acceptera d'être ton cavalier ?

— Pourquoi ? s'est-elle aussitôt inquiétée. Tu penses que Geri m'a devancée ? Qu'il a dit oui ?

Je me suis levée de la balancelle et j'ai commencé à arpenter la véranda, comme Luke sur sa terrasse.

— D'où tiens-tu que Luke va se rendre au bal de promo avec une fille de cette ville après ce que nous lui avons infligé cet après-midi ? Qui te dit qu'il ne va pas rentrer tout droit à L.A. ?

— Tu vas bien, Jen ? a lancé Trina, ébahie.

— Tu sais quoi ? Non, je ne vais pas bien. Parce que j'en ai ras le bol d'être la brave petite Jenny Greenley, la bonne copine de tout le monde. J'ai envie d'être sympa avec les gens, c'est vrai.

Mais j'avais aussi envie que les gens soient sympa en retour. Pas seulement avec moi. Les uns envers les autres. Pour rompre un peu cette routine infernale.

— Je ne vais pas bien, ai-je continué. La façon dont tu traites Steve, c'est nul.

— Steve ? a-t-elle rigolé. Je croyais que nous parlions de Luke. Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ?

J'ai ressenti la même impression que celle que j'avais éprouvée avec Luke devant les toilettes des filles – l'estomac noué, mais plongeant quand même. Parce que je devais. Je ne pouvais pas agir autrement.

— Je vais te dire ce qui m'arrive, Trina ! Je t'observe traiter Steve comme de la crotte depuis trop longtemps. Il a un cœur, tu sais. C'est un être humain. Il s'avère qu'il est amoureux de toi, et je trouve révoltant que tu en profites pour aller au ciné et pour bâfrer des cornets de pop-corn géants sans payer.

— Révoltant ? Je te demande pardon ? Qu'est-ce que tu as, bon sang ? Il ne s'agit que de Steve !

— Mais Steve est sensible, comme tout le monde. Si tu ne l'aimes pas, et c'est le cas sinon tu ne le jetterais pas une semaine avant le Bastringue sous prétexte de sortir avec un autre mec, dis-le-lui. C'est injuste de lui donner des espoirs. Tu te sers de lui, et c'est honteux.

Trina a éclaté de rire. Je vous jure. Ma première tentative pour opérer des bouleversements sociaux, et on se fichait de moi ! Sans compter que ça n'avait pas été simple. Mon cœur battait la chamade, mes paumes étaient désagréablement moites, et j'avais très, très mal au ventre. Et pourtant, il avait fallu que je parle. Après tout ce que Luke m'avait balancé, avais-je le choix ?

— C'est quoi, ce drame ? a répliqué Trina. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup, de vouloir t'occuper de Steve McKnight ? C'est un grand garçon, Jen. Il est capable de se débrouiller seul.

— Pas en ce qui te concerne. Parce que tu es son point faible et que tu en tires avantage. Et ça va cesser à partir d'aujourd'hui, parce que soit tu décides qu'il est le bon, soit tu lui dis la vérité. Sinon, c'est... c'est moi qui m'en chargerai.

— Ça va pas la tête ? a braillé Trina en sautant sur ses pieds,

envoyant valser la balancelle. T'es jalouse ou quoi ? Bon Dieu, ma mère m'avait prévenue que ça arriverait. Que tu finirais par m'envier parce que j'avais des mecs et pas toi. Elle passait son temps à me conseiller de ne pas te provoquer, ce à quoi je répliquais que tu n'étais pas comme ça, que tu étais heureuse pour moi, que tu te fichais que j'aie un petit copain et pas toi. Mais j'imagine qu'elle avait raison, hein, Jen ? Parce que c'est bien ça dont il s'agit ? Le fait que j'aie un cavalier pour le Bastringue, ce qui n'est pas ton cas.

— T'inquiète pas pour moi, j'ai ce qu'il me faut.

— Ah ouais, a-t-elle ricané. Et qui donc ?

— Luke Striker.

Elle a reculé, comme si je lui avais envoyé mon poing dans la figure.

— Quoi ? a-t-elle rugi.

Le pire, c'est que c'était vrai. Je ne mentais même pas. J'avais effectivement un cavalier pour le bal, et il s'agissait de Luke Striker.

Et on n'aurait pu être plus ébahie que moi de la façon dont c'était arrivé. Le plus bizarrement du monde. Nous étions assis sur la terrasse, épuisés par notre longue conversation. Luke était rentré se chercher une deuxième bière et m'avait rapporté une limonade. Nous goûtions le plaisir de partager un silence amical lorsque, au bout de quelques minutes, le téléphone avait sonné. La seconde d'après, quelqu'un avait frappé à la porte.

— Eh bien, avait dit Luke en avalant une gorgée, il faut croire que la danse a commencé.

— Houlà, avais-je répondu, un peu choquée de la rapidité avec laquelle ils l'avaient déniché. Ça fiche la trouille.

— Pas vraiment. J'y suis habitué. C'est pour toi que je m'inquiète.

— Moi ? Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Quand l'histoire s'étalera à la une, ils vont te harceler. Les journalistes camperont dans ton jardin.

— Bah, je survivrai.

Il m'avait longuement dévisagée avant de conclure :

— Il me semble que oui, en effet. Je suis désolé. Je t'ai invitée ici, juste pour te passer un savon.

— C'est pas grave. Je crois que je te comprends. Je vais essayer d'y travailler. Je ne te promets rien, mais... je ferai des efforts.

— Merci.

Dans l'appartement, nouvelles sonneries de téléphone. Les coups à la porte s'étaient faits plus pressants.

— Malgré tout, avait poursuivi Luke, je me sens morveux. Laisse-moi réparer ça. J'ai trouvé ! Autorise-moi à être ton cavalier pour le Bastringue.

J'avais failli recracher ma boisson et l'inonder au passage. Par bonheur, j'avais réussi à avaler ; par malheur de travers. Je m'étais retrouvée avec de la limonade me coulant du nez et des larmes plein les joues tant ça piquait. Finalement, Geri Lynn n'avait peut-être pas tort de boire son Coca sans bulles. Comme ça, s'il lui sortait par le nez, ce serait moins affreux.

— Eh, tout va bien ? s'était inquiété Luke en me tapotant le dos. Tiens, une serviette.

Après m'être essuyée, je m'étais mise à rire.

— Oh, nom d'un chien ! m'étais-je exclamée. Navrée ! C'est juste que j'ai cru que tu... que tu m'invitais au Bastringue.

— C'est exactement ce que j'ai fait.

Mon cœur avait eu un soubresaut. Genre : « Oh, là, là ! Ce bus va m'écrabouiller. » Parce que, franchement, la dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'aller au bal du lycée avec l'idole des jeunes. J'avais assez de problèmes sans devoir aussi me battre contre une bande de filles pour partager un verre de punch avec mon cavalier.

— Avant de refuser, écoute-moi, avait lancé Luke comme s'il avait lu dans mes pensées. Pour commencer, ça sera différent d'aujourd'hui. Je reconnais que c'était plutôt pénible, là-bas. Mais tout se passera bien. D'accord, il y aura sûrement quelques photographes. Seulement, ils sauront que je suis avec toi et ils... ne se jetteront pas sur moi, vois-tu. Enfin, pas autant.

Je l'avais regardé avec des yeux ronds, me demandant si la bière lui était montée au cerveau. Ou si une caméra n'était pas cachée quelque part, pour une de ces émissions racoleuses dont l'animateur allait soudain surgir pour m'annoncer qu'il s'agissait d'une bonne farce.

— La vérité, avait-il continué, c'est que, comme je te l'ai dit, je ne suis jamais allé au lycée. Et donc jamais à un bal de promo. J'ai envie de voir à quoi ça ressemble. Le scénario de mon prochain film prévoit une scène de bal. Mais ce n'est pas la seule raison. Je veux m'y rendre pour moi aussi. Pour ne pas avoir tout raté.

— De quoi ? m'étais-je écrié en secouant la tête. Enfin, Luke, tu as visité l'Afrique, l'Europe des milliers de fois. Tu étais assis à côté de Clint Eastwood à la dernière cérémonie des Oscars. Ne nie pas, je t'ai vu. Comment peux-tu dire que tu as tout raté ?

— C'est simple. Je manque tout ce que les gens normaux font, Jen. Je ne peux même pas acheter du lait sans qu'on me demande mon autographe. Est-ce si mal de vouloir expérimenter ce que chaque ado américain moyen a vécu, sauf moi ?

Chaque ado américain moyen n'est pas allé au Bastringue. Moi, par exemple. Mais bon, pas question de lui casser la baraque. Enfin, pas comme ça. Ce n'était cependant pas ce qui m'inquiétait le plus.

— Pourquoi *moi* ? lui avais-je demandé. Tu pourrais être le cavalier d'un tas de filles. Trina est beaucoup plus jolie que moi, et elle a envie que tu...

— Oui, sauf que ce n'est pas mon amie, n'est-ce pas ?

Mal à l'aise, je m'étais agitée sur mon banc.

— Euh, non.

— Et Trina ne m'apprécie pas comme un ami, pas comme toi, non ?

J'avais compris. Pourquoi Luke voulait être mon cavalier. Ce qu'il me demandait.

Alors, mon cœur s'était gonflé de compassion. Je sais, c'était ridicule de ma part d'avoir pitié d'un milliardaire, d'une star que les femmes de la planète entière adoraient et qui possédait une Ferrari. Mais il y avait une chose que l'argent et la beauté n'achèteraient jamais à Luke Striker. L'amitié. La vraie, celle de qui ne se servirait pas de lui pour devenir riche ou célèbre, de qui l'aimerait pour ce qu'il était, pas pour les personnages qu'il avait incarnés à l'écran. Tout ce qu'il désirait, c'était qu'on le traite comme une personne normale.

Et, quand on y réfléchit, quoi de plus normal que le Bastringue ?

Il avait insisté pour que je cesse d'être la brave petite Jenny Greenley, la bonne copine de tout le monde. Il avait évoqué mon potentiel exceptionnel. Il semblait cependant que j'allais devoir jouer une dernière fois le rôle de Jen Greenley la sympa. Pour lui. Même s'il ne se rendait pas compte que telle serait ma motivation.

— D'accord, avais-je fini par murmurer. Pas de problème. D'accord pour le bal, Luke.

Il avait paru content, vachement content, même. À l'idée de se rendre au Bastringue. Avec *moi*.

Pauvre garçon.

— Super ! s'était-il écrié en sautant sur ses pieds. Écoute, je vais sans doute rentrer à L.A., vu que... (Il avait désigné l'intérieur de l'appartement, où le téléphone sonnait non-stop et où la porte menaçait de s'effondrer.) Mais je passerai te prendre le week-end prochain. Pour t'emmener au bal. Enfin, c'est plutôt toi qui m'y conduiras, comme c'est ton lycée et tout...

— Il me tarde d'y être, avais-je souri, amusée par son enthousiasme.

Ça m'avait rappelé l'épisode de *Que le ciel nous vienne en aide* dans lequel Jake, son personnage, avait appris une leçon mémorable sur la nécessité d'aider les sans-abri en passant sa soirée de Noël à la soupe populaire avant de rentrer à la maison et d'y découvrir le VTT qu'un membre fortuné de la paroisse de son père lui avait acheté pour le récompenser.

Parce que, naturellement, si vous aidez les sans-abri, quelqu'un vous offrira un VTT. Ben tiens !

C'était à ce moment-là que les journalistes – parce que c'étaient eux qui, quel hasard !, frappaient à la porte. Un petit curieux avait dû écouter la fréquence de la police, découvrir l'émeute sur le parking de Chi-Chi et prévenir les tabloïds – avaient déboulé de derrière la résidence, hélant Luke et nous mitraillant à tout-va.

En riant, Luke et moi nous étions accroupis avant de réintégrer l'appartement, puis Luke m'avait réexpédiée chez moi avec l'assurance qu'il reviendrait le samedi soir suivant pour le

bal.

Une promesse à laquelle Trina, debout sur ma véranda une heure plus tard, ne croyait visiblement pas.

— Impossible, a-t-elle craché. Impensable. Il est absolument irréaliste que tu y ailles avec Luke Striker. Des clous !

— À ta guise, ne me crois pas. Mais, pour ce qui concerne Steve, que comptes-tu faire, Trina ? Parce que j'en ai ma claque de passer derrière toi chaque fois que tu le largues.

Elle, dont le visage était parfaitement normal la seconde précédente – enfin, pétrifié par la rage, mais autrement normal – a éclaté en sanglots. Sans blague.

— Comment as-tu osé ? a-t-elle gémi. Comment as-tu osé accepter d'aller au Bastringue avec lui, alors que tu sais ce que je ressens pour lui ?

— Trina, tu le connais à peine. Tu ne l'aimes pas du tout. Tu aimes Lancelot. Ou Tarzan. Ou, pire encore, le gosse qu'il jouait dans *Que le ciel*.

Portant les mains à son visage et braillant aussi fort qu'une Cara Schlosburg, Trina s'est enfuie. Elle a couru jusque chez elle, a brutalement ouvert la porte de sa maison et a disparu à l'intérieur en hurlant de façon à moitié hystérique :

— Maman !

Quelques instants plus tard, ma propre mère est sortie sur la véranda, l'air inquiet.

— Qu'est-ce que c'est que ces cris ? Trina ?

— Oui, ai-je avoué, malheureuse comme les pierres.

— Que diable lui as-tu dit ?

— La vérité.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Il y a une fille, au lycée, qui passe son temps à rivaliser avec moi. Par exemple, quand on nous rend nos copies, elle veut toujours savoir quelle note j'ai eue et si elle a fait mieux, comme si c'était vital. Elle m'interroge sur mes sujets de recherche et, quand j'ai le malheur de le lui dire, elle choisit exactement les mêmes ! Après, elle tient à vérifier laquelle de nous deux s'en est le mieux sortie. C'est exaspérant. Que faire ?

Je-fais-mon-boulot-sans-embêter-personne

Chère Boulot,

Fastoche ! Arrête de lui annoncer quelles notes tu as obtenues. Arrête aussi de lui révéler sur quels sujets tu travailles. Elle ne peut jouer à ce petit jeu que tant qu'elle a un partenaire, tu ne crois pas ?

Amy

Le mec à cheveux blancs, vous voyez ? Celui qui a peint les boîtes de soupe Campbell ? Ouais, celui-là. Il a dit que tout le monde connaîtrait son quart d'heure de célébrité³³.

Eh bien, il se gourait. Parce que, la semaine suivante, j'ai eu droit à largement plus que ça. Rien que le premier jour, les journaux télévisés ont consacré plus de quinze minutes à l'histoire. Sans parler de la une des tabloïds :

MAXI-STAR ET MINI-VILLE

LE BEL INCOGNITO !

LUKE SE DÉLOCALISE

L'IDOLE DES ÉCOLES

L'ÉTALON ÉTUDIANT !

Etc. Tout à coup, Clayton, Indiana, qu'on ne trouve même pas sur la plupart des cartes, s'est retrouvé sous les feux de la rampe. Les journalistes se sont abattus sur notre bled comme la misère sur le pauvre monde. On avait l'impression de ne pas pouvoir faire un pas sans tomber sur telle ou telle animatrice de talk-show.

Je reconnais que, au début, ça a été plutôt marrant et sympa. Apparemment, tout le monde voulait m'interviewer en exclusivité, moi la fille qui avait montré à Luke Striker ce qu'était la réalité de la vie ado. Puis la nouvelle concernant

³³ Il s'agit du peintre américain et fondateur du pop'art Andy Warhol (1928-1987).

notre volonté de nous rendre ensemble, Luke et moi, au Bastringue s'étant répandue, ce qui s'est produit assez vite – Trina a raconté à la télé que : « Ouais, Jen est ma meilleure copine. Il sera son cavalier au bal du lycée » -, les demandes d'entretien ont plu comme des hallebardes, au point que mon père a fini par débrancher le téléphone.

Décemment, je ne pouvais accepter. Luke est mon ami. On ne parle pas de ses amis à la télé.

Certes, lorsqu'on me fourrait un micro sous le nez à la descente du bus, le matin au lycée, en braillant : « Jenny Greenley, a-t-il été difficile de garder secrète la véritable identité de Luke Striker ? », je répondais (je suis une fille bien élevée). Genre : « Non. » Ou : « Jenny Greenley, dites-nous ce que vous porterez au bal ? – Une robe, je pense. » (Robe que ma mère avait choisie pour moi parce que je n'osais plus aller au centre commercial, de peur d'être assaillie par des adolescentes idolâtres. Il s'est avéré qu'aller au Bastringue avec Luke Striker m'avait rendue célèbre, moi aussi.) Et lorsque l'envoyé de *Teen People* m'a coincée pour me lancer : « Quelle est la vraie nature de vos relations avec Luke Striker ? Êtes-vous amoureux ? », je me suis contentée d'un : « Devinez quoi ? Nous sommes juste de bons amis. » Parce que c'était la vérité.

Enfin bref. Il n'était pas question que je me livre sans retenue au monde entier, en dépit des pressions des uns et des autres.

Le plus drôle, ça a été les élèves. Eux ne se sont pas sentis contraints à la même discrétion. Il fallait voir Karen Sue Walters en rajouter sur Luke qui lui avait donné des tuyaux sur son solo dans *Day by Day*. Ben voyons, Karen Sue ! Il se trouve que j'étais au courant : Luke lui avait adressé en tout et pour tout deux mots, et ces deux mots avaient été : « Chouette chanson. » Mais elle y est allée de bon cœur, comme si Luke avait été son prof de chant personnel, profitant de l'occasion pour lancer sa notoriété.

Même M. Hall a cédé aux sirènes de la gloire. Il alpaguait le moindre journaliste qui traînait dans le coin et finissait toutes ses interviews par la même phrase : « Les Troubadours se produiront vendredi soir lors de la compétition nationale de

chorale. Passez donc nous voir ! » Mais oui, bien sûr, M. Hall. Je suis certaine que l'Amérique ne manquerait pour rien au monde les Troubadours en train de massacrer *As Long As He Needs Me* (« Je me coucherai volontiers »).

Il n'empêche, l'agitation médiatique m'a vite lassée. Le troisième jour, j'en avais ma claque. Comme j'avais ma claque de Trina, qui était fumasse après moi. Elle répétait à la planète entière par caméras interposées que j'étais sa meilleure amie mais me battait froid dès qu'elle me croisait. À croire qu'elle ne parvenait pas à me pardonner de l'avoir ramassée sur sa façon de traiter Steve et d'avoir accepté d'aller au Bastringue avec Luke.

Elle me reprochait aussi une troisième chose, bien que je n'en sois pas responsable. Je n'avais même rien à voir là-dedans. C'est que Steve – ce brave vieux Steve sur lequel on pouvait toujours compter – en avait eu assez d'écouter sa bonne amie pleurer sur Luke Striker et l'avait... larguée. Exactement ! Du vent, la Trina ! En plus, il m'avait confié à déjeuner – il mangeait à la même table que nous, maintenant, tandis que Trina restait dans la salle de musique – qu'il ne le regrettait pas. Il avait bien l'intention de se rendre à l'anti-Bastringue de Kwang et il était heureux comme un roi d'avoir recouvré la liberté.

Geri Lynn, elle, ne paraissait pas aussi fière d'avoir viré son âme sœur. Ce n'était pas tant qu'elle était malheureuse d'avoir rompu avec Scott ; c'était plutôt qu'elle n'était pas très contente que Scott ne soit pas plus ébranlé que ça. Chaque fois que je la rencontrais, elle me bombardait de questions indiscrètes à son sujet. Pensais-je qu'il avait déjà quelqu'un en vue ? Parce qu'elle, elle en avait sacrément l'impression, et d'ailleurs ça expliquait pourquoi il n'avait pas cillé quand elle l'avait jeté. Ça signifiait sûrement qu'il était attiré par une autre. Il ne m'avait rien dit ? Elle s'en fichait, bien sûr, mais...

Pour être honnête, sans ma conversation avec Luke, j'aurais sans doute dorloté Geri. J'aurais été tout sucre tout miel. « Oh non, Geri Lynn, il ne m'a parlé de rien. Mais je suis sûre qu'il souffre de votre séparation. S'il te manque autant, pourquoi ne l'appelles-tu pas pour lui demander de passer te voir ? Vous

formiez un tel couple, tous les deux. Vous devriez vraiment vous réconcilier. »

Des clous ! Ça s'est d'ailleurs terminé comme suit :

— Tu veux que je te dise, Geri ? Tu l'as largué. C'est fini. Alors, un bon conseil : passe à autre chose.

Geri a ouvert de grands yeux, et j'ai bien cru qu'elle allait pleurer. Du coup, j'ai dû m'excuser (mais je ne lui ai pas conseillé de se remettre avec lui). J'y ai quand même gagné quelque chose : après cela, elle ne m'a plus adressé la parole.

En fait, c'est surtout l'affaire Cara qui a amené les gens à s'interroger sur mon compte. Au début, il n'y avait eu que Trina. Elle se plaignait à qui voulait l'entendre que, depuis que Luke Striker m'avait invitée au Bastringue, j'avais « changé ». Après ce que je lui ai balancé, Geri s'y est mise à son tour : « Qu'est-ce qu'elle a, Jen ? Elle ne tourne pas rond ? Elle se comporte de façon *tellement* bizarre... » Et ce n'est pas parce que personne n'est venu me le dire en face que je n'en ai pas pris conscience. Les voix se taisaient quand j'entrais dans les toilettes, signe certain que j'étais le sujet de la conversation en cours. À la cantine, les gens de ma table louvoyaient loin de ce qui occupait tous les esprits : Luke Striker.

Le seul qui a continué à me traiter normalement – en dehors de M. Hall qui s'entêtait à me hurler dessus à cause de mes mouvements de bras -, c'est Scott. Il est resté ce bon vieux Scott, prenant la relève quand ma mise en page du journal ne lui plaisait pas, m'aidant à choisir les lettres adressées à Chère Amy qu'on imprimerait, se moquant du dernier livre que je lui avais prêté, m'offrant à la cantine des morceaux de ses tortellinis aux quatre fromages faits maison. Scott était toujours... Scott.

Même mes parents se sont mis à me traiter différemment. J'ignore si c'est parce que j'avais été invitée au bal du lycée – une première – ou à cause de l'identité de mon cavalier. En tout cas, ils ont soudain commencé à me parler comme si j'étais plus proche de leur âge que de celui de Cal ou Rick. Par exemple, mon père m'a prié de lui signaler quand je serais prête à aller à la préfecture pour y chercher mon permis de débutante, un sujet qu'il avait jusqu'alors soigneusement évité, par peur, j'en suis sûre, de devoir monter dans une voiture avec moi au volant.

Quant à ma mère, elle m'a désarçonnée le matin où, par-dessus ses corn flakes, elle m'a dit, plus comme à une amie que comme à sa fille :

— J'aimerais que tu invites Cara Schlosburg au ciné ou ailleurs, Jenny. Sa mère m'a confié hier à la gym que sa fille était très déprimée. Elle aurait même demandé à ses parents de la transférer à la rentrée prochaine au lycée militaire pour jeunes filles de Culver.

Le lycée militaire ! *Cara* ? J'étais scotchée. Je comprenais que Cara désire fréquenter un bahut où on ne meuglerait pas en la voyant. De là à s'engager. Le lycée de Clayton n'est pas sympa, mais c'est quand même mieux que l'armée. Quoique. Dans le cas contraire, j'étais au moins certaine d'une chose : ça allait changer d'ici peu.

Sachant que je n'avais pas de temps à perdre, je n'ai pas hésité. Le jour même, je suis allée trouver Cara à la cantine.

— T'es occupée, après les cours ? me suis-je enquis.

Elle grignotait une feuille de laitue, prétendant qu'elle ne mangerait rien d'autre au déjeuner. Tu parles ! Son casier était plein de petits gâteaux qu'elle engouffrerait dès qu'elle se croirait seule. Je l'avais déjà surprise en flagrant délit.

— Moi ? a-t-elle geint en levant les yeux avant de regarder derrière elle, des fois que je me sois adressée à quelqu'un d'autre. Euh... rien. Pourquoi ?

— Parce qu'il faut que je te parle de quelque chose. Je peux passer chez toi ?

Elle a paru aussi choquée que je l'avais été lorsque ma mère avait lâché sa bombe à propos de Culver. Une vague de culpabilité m'a submergée quand j'ai compris que j'étais sans doute la seule personne à lui avoir jamais posé la question.

— Toi chez moi ? a-t-elle murmuré, l'air de soupçonner un coup fourré. Pour quoi faire ?

— Je te l'ai dit, il faut qu'on discute. Tu prends quel bus ?

— Le 35. Il part du lycée à quinze heures dix mais...

— J'y serai.

Et j'ai tourné les talons pour rejoindre ma table.

— Une minute !

Le visage de Cara virait lentement au rouge. Sûrement parce

qu'elle s'était rendu compte du nombre de gens qui avaient espionné notre conversation. C'est que je vais au Bastringue avec Luke Striker. Ça attire pas mal l'attention de mes pairs.

— Tu es sûre que... tu ne te trompes pas de personne ? a-t-elle continué.

— Non.

Et j'ai filé.

J'ai dû sécher ma réunion à *La Dépêche* pour coller Cara dans mon emploi du temps mais, pour une fois, le journal s'en remettrait. Cara avait plus besoin de mes services.

Une fois chez elle, je me suis aperçue que ma tâche serait plus simple que prévue. Parce qu'il est apparu que Cara vivait dans une maison parfaitement normale. Pas une caravane, avec des parents distillant illégalement de l'alcool, contrairement à ce qu'affirmait la rumeur, mais une jolie maison gris-bleu à parements blancs et géraniums en pots le long de l'allée.

Mme Schlosburg nous a accueillies sur le seuil avec une assiette de cookies au chocolat encore chauds (Cara avait visiblement appelé pour annoncer qu'elle amenait une invitée). C'était une belle femme habillée dans un style décontracté élégant – ni fausses dents, ni souillon déménageant du jour au lendemain, ce qui infirmait les racontars du lycée – qui s'est effacée poliment devant moi. J'aurais dû m'en douter, dans la mesure où elle fréquente les mêmes cours d'aquagym que ma mère. Elle n'a pas arrêté de me demander si je désirais quelque chose – n'importe quoi – et de me répéter que j'étais la bienvenue si je souhaitais rester dîner.

Cet enthousiasme n'avait rien pour m'étonner. Étant une fille-bien-sous-tous-rapports, j'ai beaucoup de succès auprès de la gent parentale. C'est écoeurant, mais c'est comme ça. Sauf que Mme Schlosburg ignorait qu'elle ne s'adressait pas à la fille-bien-sous-tous-rapports. Oh que non.

La première chose que j'ai faite quand Cara m'a introduite dans sa chambre – qui débordait tout autant de froufrous que la mienne –, ça a été d'ouvrir en grand son placard et d'en sortir les caleçons moulants qui s'y trouvaient.

— Qu'est-ce que tu fiches ? m'a demandé Cara, curieuse.

— Je t'ai conseillé une fois d'être toi-même. Et tu m'as

répondu que tu ne savais pas qui tu étais. Eh bien, je vais te le montrer, moi. Va te laver les cheveux.

Elle m'a regardée avec de grands yeux.

— Mais...

— File sous la douche !

— Mais...

— File !

Elle a obéi, ce qui m'a un peu surprise. J'en rends grâce à Luke. Pour un gars que j'étais incapable de cerner – ma vie en eût dépendu – il m'avait drôlement bien cernée, *moi*. J'étais une chef née. Je devais avoir ça dans le sang.

Je triais encore ses affaires en grignotant les biscuits de Mme Schlosburg quand Cara a émergé de la salle de bains enroulée dans une serviette, ses boucles humides encadrant son visage. Elle a contemplé la montagne de fringues que j'avais empilées sur le lit.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Tu peux porter ceux-là au lycée, ai-je décrété en indiquant les vêtements que j'avais laissés dans le placard.

La plupart consistaient en ce que ma mère aurait qualifié de « grands classiques » : des chemises, une jupe en jean, quelques pulls, des pantalons de toile décontractés – de couleurs sombres uniquement – et des jeans noirs, une paire de baskets, des sabots, de jolies sandalettes à talon, quelques jupes évasées.

— Et ceux-là, ai-je continué en désignant les deux mètres de caleçons, minijupes, débardeurs, pantalons larges et pantalons taille basse – que ma mère aurait qualifiés de « branchés » – je te conseille franchement de les donner à un organisme de charité. Je sais que Courtney et sa clique portent ce genre de fringues. Mais ce n'est pas parce qu'un vêtement est à la mode qu'il te va. Mieux vaut avoir l'air bien que dans le vent.

— Ce n'est pas la même chose ? s'est récriée Cara, stupéfaite. Autant dire que ce n'était pas gagné.

Je me suis ensuite attaquée aux tifs de Cara. J'avais passé suffisamment de temps en compagnie de Trina, qui se teint les cheveux comme on change de chemise, pour savoir l'effet qu'un peu de mousse coiffante et quelques mèches bien placées étaient capables de produire. Devant l'indécision de Cara, j'ai opté pour

l'auburn. Surtout pas rouge. Rien de trop voyant. Juste un auburn soutenu, intéressant, genre la Mary Jane de *Spiderman*.

Je n'étais pas venue armée de mes seuls produits de beauté, naturellement. Me contenter de transformer Cara était impossible. J'avais aussi apporté quelques-uns de mes livres et DVD préférés, parmi lesquels la dernière saison de *Buffy contre les vampires*. Pour moi, un des problèmes majeurs de Cara avait toujours été son manque de conversation. Ce n'était pas vraiment sa faute, dans la mesure où les personnes avec qui elle aimait traîner – non qu'elles lui parlent beaucoup, mais bon – étaient des filles comme Courtney Deckard qui s'intéressent plus aux choses (la crème solaire, par exemple) qu'aux idées. Rasoir.

Je m'étais dit que, tout en améliorant le look de Cara, il ne serait pas mal d'améliorer aussi son esprit. Un chouïa. Histoire de lui offrir des sujets de discussion. En dehors de son régime alimentaire, s'entend.

Des tonnes de mousse, une giclée de laque (pour le volume), un adoucissement général de son eye-liner et un habile camouflage de ses rondeurs plus tard, Cara était métamorphosée. En moins de deux heures, elle était passée de « Pourquoi moi ? » à « Regardez-moi ! ». Le temps de terminer le travail, M. Schlosburg était rentré du boulot. Je les ai donc fait asseoir, lui et sa femme, dans le salon pour leur dévoiler la nouvelle et largement plus présentable – à mes yeux – Cara. L'expression ahurie de leurs visages m'a suffi : j'avais réussi. Mme Schlosburg a même pris des photos.

J'ai accepté leur invitation à dîner en ville, à l'Auberge de Clayton, le restaurant le plus chic de tout l'Indiana – et l'endroit où se tiendrait le bal de promo. Ça serait une bonne occasion de donner à Cara sa leçon suivante. À savoir qu'il était plus sain de manger une côtelette et des pommes au four pendant le repas que de grignoter une salade symbolique sans vinaigrette pour mieux se gaver de gâteaux le soir même. Désormais, ai-je ordonné à Cara, elle s'octroierait trois repas complets – et équilibrés – par jour. Plus d'assiettes vides et désolantes à la cantine, s'il te plaît. D'ailleurs, elle s'installerait dorénavant à ma table – déclaration qui l'a ébahie.

Lorsque M. et Mme Schlosburg m'ont ramenée chez moi, ils ne tarissaient plus d'éloges sur mon compte. Ils m'ont remerciée cinquante mille fois d'avoir pris leur fille sous mon aile. J'en ai été un peu gênée, pour être honnête. Pas parce qu'ils étaient émus. Parce que j'avais réagi un peu tardivement, laissant Cara se dépatouiller seule trop longtemps.

Mais bon, me suis-je rassurée en me couchant, ça allait changer. Cara n'était pas la seule à subir une métamorphose. Ciao, brave petite Jenny Greenley, bonne copine de tout le monde. Salut, Jen, opératrice de bouleversements sociaux.

Et ceux qui ne s'en étaient pas encore rendu compte le lendemain à midi ont compris leur douleur avant que le déjeuner s'achève. Quand Cara et moi avons débarqué à la cafète.

J'ai eu la satisfaction de constater que Cara avait renoncé au brushing de sorcière. Ses cheveux fraîchement teints sautillaient en vagues bouclées autour de son visage, l'encadrant joliment. Le peu de maquillage qu'elle s'était appliqué mettait en valeur ses traits au lieu de les dissimuler. Et j'avais bien l'impression qu'elle marchait d'un pas plus vif.

Devant l'entrée de la cantine, où nous étions convenues de nous retrouver, elle a tiré sur son corsage à manches fendues et s'est assurée que l'ourlet de sa jupe était bien droit. Une jupe qui lui tombait aux genoux : oubliées les minis – une fille devrait toujours conserver une part de mystère. J'ai ajusté une de ses boucles auburn pour qu'elle repose avec naturel sur une de ses épaules.

— Prête ? ai-je demandé.

Cara a hoché la tête nerveusement.

— Je peux d'abord te poser une question, Jen ? a-t-elle dit ensuite.

— Je t'écoute.

— Pourquoi... pourquoi fais-tu ça pour moi ?

Son regard était assuré.

J'ai réfléchi une minute. Impossible de mentionner Culver – je ne voulais pas qu'elle apprenne que sa mère parlait d'elle à la mienne. Impossible aussi, bien sûr, de rapporter ce que Luke m'avait dit des gens comme moi dont le devoir était d'aider les

gens comme elle. C'est là que je me suis aperçue que ni l'une ni l'autre de ces raisons n'était à l'origine de mon geste. J'avais tendu la main à Cara parce que...

— Parce que je t'aime bien, Cara.

Je m'en étais rendu compte un peu tard sans doute, mais c'était la vérité. Je le lui ai donc dit, avec un haussement d'épaules désinvolte. Malheureusement, j'aurais mieux fait de me taire, parce que ses yeux se sont remplis de larmes, menaçant de ruiner son maquillage.

— Nom d'une pipe ! me suis-je écriée. Arrête ça tout de suite !

— C'est plus fort que moi, a reniflé Cara. C'est la chose la plus gentille que j'aie jamais entendue...

Ouvrant à toute vitesse la porte de la cafète, j'ai tendu un doigt impérieux.

— Entre ! ai-je ordonné.

Le vacarme nous a frappées avec presque autant de force que l'odeur du plat du jour – chili de dinde. J'ai senti Cara hésiter, comme électriée par le tumulte. Une retraite étant exclue, j'ai tendu le bras derrière moi, j'ai saisi une main moite et j'ai tiré.

Nous étions dans la place ! Nous avons remonté le podium.

— Pas d'hésitation, avais-je conseillé à Cara la veille au soir. Si tu laisses paraître une seule seconde d'indécision, ils attaqueront. Rappelle-toi : je serai à tes côtés. Regarde au loin. Tiens-toi droite. Ne traîne pas les pieds. Et pour l'amour de Dieu, évite de croiser leurs yeux.

Tâchant de la jouer décontracté, j'ai ignoré Cara. Je n'ai donc pas pu vérifier si elle suivait ou non mes instructions. Mais j'ai eu conscience que le niveau sonore de la salle baissait peu à peu. Les gens s'interrompaient dans leur conversation. Bientôt, on n'a même plus entendu un raclement de fourchette. Pour la première fois dans l'histoire du lycée de Clayton, le silence a régné sur la cantine. Rompu seulement par le bruit de mes pas et le cliquetis des sandales à talons de Cara.

Du coup, je me suis permis un coup d'œil dans sa direction. Ses joues étaient presque aussi roses que son corsage. Mais, à mon grand soulagement, elle ne tremblait pas. Elle avançait résolument. Et elle évitait les regards des autres.

J'ai pris deux plateaux, en ai tendu un à Cara. Nous avons longé le comptoir. Je me suis décidée pour un bol de chili, une salade composée assaisonnée, une tranche de pain, une pomme et un soda light. Cara m'a imitée. Les dames de service nous ont dévisagées, pas à cause de ce que nous avons choisi. Parce que, comme moi, elles n'avaient jamais entendu pareil silence. Sauf que, contrairement à moi, elles en ignoraient la raison.

Nous avons atteint la caisse, payé, repris nos plateaux et nous sommes dirigées vers nos places.

Si quelque chose devait arriver, je savais que ce serait à cet instant. La transformation de Cara d'une je-veux-en-être en une je-ne-suis-que-moi avait beau être remarquable, ni une teinture, ni un maquillage, ni un corsage décent ne tiendraient le choc face à un bourreau bien décidé à maintenir Cara sous son joug. Les élèves avaient eu le temps de reprendre leurs esprits. Les vacheries, si vacheries il devait y avoir, allaient démarrer maintenant.

Un mètre. Trois. Six. *Oui !* Nous avons victorieusement déposé nos plateaux sur la table et allions nous asseoir quand c'est arrivé.

— Meuh !

Cara s'est figée. Le meuglement avait jailli de derrière. La veille, j'avais martelé à Cara que si jamais quelqu'un beuglait, elle avait interdiction de réagir, de fondre en larmes, de se sauver. Elle avait pour ordre de continuer comme si de rien n'était. Elle ne devait même pas tourner la tête.

Mais Cara tiendrait-elle le coup ? Mes instructions auraient-elles été entendues ? J'ai observé avec appréhension ses doigts qui serraient le dossier de sa chaise, les jointures blanchies. Puis Cara a tiré la chaise vers elle, s'est posée dessus et a calmement entamé son chili. Le soulagement a couru dans mes veines comme de l'eau glacée un jour torride. J'ai failli avoir le vertige. Bravo ! La malédiction avait été rompue. Plus personne ne mugirait après Cara.

Au même instant : « Meuh ! »

Scott Bennett, le seul de notre table à avoir continué à manger durant tout ce temps, s'est interrompu, fourchette à mi-hauteur entre son assiette et sa bouche. Il a jeté un coup d'œil

vers l'origine du meuglement, à savoir la tablée de Kurt Schraeder. Je l'ai imité. Kurt m'a toisée, un petit sourire sournois aux lèvres.

— T'as un problème, Kurt ?

Dans le silence, ma voix, acide, a traversé la cafète sans mal.

— Ouais, a-t-il commencé à claironner.

Mais il s'est tu quand Courtney lui a donné un coup de coude dans les côtes. J'ai regardé Courtney. Courtney m'a regardée.

Je vais être franche. J'ignore si ça a été parce que, à la fin de la semaine, j'irai au Bastringue au bras de Luke Striker, ce que Courtney savait, ou si ça a été un effet de la théorie de Luke sur la sauce exceptionnelle, mais, tout de suite après, Courtney a saisi sa canette de Coca light et murmuré quelque chose à sa voisine. Cette dernière lui a répondu. Puis toute leur table s'est remise à manger et à discuter, comme s'il ne s'était rien passé. Très vite, l'ensemble de la cafète a fait pareil.

Y compris Cara Schlosburg, qui a poliment demandé à Kwang s'il avait, par hasard, déjà vu *Buffy* et, si oui, s'il pensait ou non que la série craignait depuis que le personnage d'Angel l'avait quittée.

Je me suis détendue. On n'a plus entendu un seul meuglement. Cara la Grosse Vache était morte, vive Cara Schlosburg ! Hourra ! ai-je pensé en commençant mon déjeuner, soudain affamée. Hourra !

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Mon père est fan de sport. Il ne s'est jamais intéressé à moi tant que je suivais des cours de danse ou de dessin. Maintenant que je suis dans l'équipe de foot, il est on ne peut plus fier de moi.

Seulement voilà : je déteste ça. Je ne me suis inscrit que pour lui faire plaisir. Je croyais même qu'on ne me prendrait pas. Je m'y suis tenu, en pensant que je finirais par aimer ça. Des clous ! Je hais les entraînements, je hais les matchs. Je veux m'en aller. Malheureusement, mon père affirme qu'on ne quitte pas une équipe déjà constituée, sinon ça revient à trahir ses coéquipiers. Je me dis, tant pis pour eux. Je veux reprendre des cours de ballet. Que me conseilles-tu, Amy ?

Gavé-de-foot

Cher Gavé,

La vie est courte. En plus, tu détestes tellement le foot que tu y joueras toujours mal. L'équipe ne s'en porterait que mieux si elle te laissait partir, et il y a sûrement un vrai mordu désireux de te remplacer. Dis

à ton père que tu comprends : il essaye de t'inculquer de bonnes valeurs. Dis-lui aussi que si tu ne goûtes pas à de nouvelles disciplines, tu ne sauras jamais dans quel domaine tu excelles. Et que la seule façon de trouver du temps pour ces nouvelles expériences, c'est de renoncer aux anciennes dont tu sais qu'elles ne te correspondent pas.

Prépare-toi au petit laïus tu-me-déçois-beaucoup. Mais ne t'inquiète pas, il s'en remettra. Le jour où il te verra effectuer des grands jetés à ton premier récital.

Amy

D'accord, j'avoue. Après l'histoire de Cara, j'ai commencé à me dire que Luke avait sans doute eu raison à mon sujet.

Parce que ça avait marché. Parfaitement marché.

Certes, peut-être à cause des images qui me montraient déclarant que Luke et moi n'étions que des amis, qu'on voyait en boucle tous les soirs dans *Access Hollywood*³⁴.

Quoi qu'il en soit, j'avais réussi. Les gens ne meuglaient plus devant Cara.

Bien sûr, des tas de gens ne cessaient de demander : « Qu'est-ce qu'elle a, Jen ? Pourquoi est-elle aussi sympa avec Cara ? » Y compris mon ex-meilleure amie, Trina, avais-je appris par le téléphone arabe. Comme ils ne se le permettaient pas devant Cara, ça m'était égal.

Surtout lorsque ma mère m'a appris qu'après ce premier jour – celui où elle avait affronté le podium sans s'attirer de meuglements -, Cara avait informé Mme Schlosburg qu'elle s'était inscrite pour devenir membre du bureau des élèves l'an prochain. Apparemment, elle ne partirait pas pour Culver de sitôt.

Domage que j'aie continué à être la personne la moins appréciée de ma meilleure copine, alors que je parvenais si bien à influencer la vie de Cara de manière positive. Trina s'entêtait à ne pas m'adresser la parole, ce qui, je le reconnais, laissait des traces. Elle me manquait. Sans elle pour échanger des e-mails, les devoirs de latin étaient beaucoup moins drôles. Je ne regrettais pas ce que je lui avais dit, et je persistais à penser qu'avoir accepté l'invitation de Luke Striker au Bastringue ne constituait pas l'impardonnable trahison qu'elle estimait être de son côté. Mais j'aurais aimé mieux appréhender la situation.

³⁴ Émission de variétés très populaire aux États-Unis.

Parce que ma brouille avec Trina avait des répercussions extrêmement négatives sur ma vie. Surtout pendant les répétitions des Troubadours.

La compétition approchait à grands pas. Nos tenues à cent quatre-vingts dollars pièce étaient arrivées dans leur splendeur rouge à paillettes. C'étaient les fringues les plus hideuses que j'avais jamais vues, le genre de robe qui aurait fini sur le tas destiné aux œuvres de charité si j'en avais déniché une dans le placard de Cara. D'ailleurs, les œuvres de charité l'auraient sûrement refusée.

M. Hall, lui, les adorait. Il a même eu les larmes aux yeux lors de notre première répétition en tenue, le mardi. Il a dit que nous ressemblions enfin à une chorale ! Je ne sais pas à quoi nous avons ressemblé avant à ses yeux, mais visiblement pas à une chorale.

Les robes avaient été livrées juste à temps. Le vendredi, à l'aube – la veille du bal de promo –, les Troubadours ainsi que M. Hall et les membres de l'orchestre choisis pour nous accompagner monteraient dans un car loué pour l'occasion. Nous nous rendrions jusqu'au lycée de la ville où se tenait le tournoi et où nous affronterions une dizaine d'autres chorales. Chacun des compétiteurs aurait quinze minutes pour éblouir un jury parfaitement prestigieux – dont une ancienne Miss Kentucky – avec leurs harmonies, intonations, sens du rythme, interprétation, qualités vocales, prestance, apparence, dynamisme, chorégraphie – bref, leurs talents scéniques.

Je sais. Comment pouvait-on tomber aussi bas ? Bon sang, une ancienne Miss *Kentucky* ! Ils auraient au moins pu nous obtenir Andrew Lloyd Webber³⁵ !

Le minable de tout ça n'empêchait pas les gens de flipper. Du moins M. Hall et les sopranos. Disons-le sans fard : nous, les altos, paraissions autrement plus intéressées par le nombre de minuscules bouts de papier que nous réussissions à coller dans la tignasse de Karen Sue Walters installée sur le gradin d'en dessous. Karen Sue nous a accusées de la bombarder de boulettes mouillées. Incroyable, non ? Et, si vous voulez mon

³⁵ Créateur de comédies musicales.

avis, M. Hall a donné des proportions démesurées à cette petite blague. Ce n'étaient en aucun cas des boulettes pleines de salive, juste le devoir de maths de Liz la Blasée.

Enfin, bref, cette ultime semaine, M. Hall nous a fait répéter jusqu'à ce que *All That Jazz* me carillonne dans les oreilles du matin au soir. Alors que nos harmonies, intonations, diction ou qualités vocales étaient excellentes. Sauf que M. Hall prétendait que certaines d'entre nous avaient des tas de problèmes avec leur sens du rythme. Et que certaines d'entre nous – bon, OK, au moins *l'une* d'entre nous – rencontraient des problèmes majeurs dans la chorégraphie. Ma seule excuse, c'est que lorsque j'avais auditionné, personne ne m'avait prévenue qu'il y aurait de la danse. Juré ! Je m'étais attendue au chant. Mais la danse ? Je n'étais pas au courant.

D'ordinaire, j'aurais demandé à Trina de passer chez moi après les cours pour m'aider à répéter cette maudite chorégraphie. Et elle aurait été trop heureuse de me rendre ce service. Hélas, nous ne nous adressions plus la parole. Plus exactement, je continuais à lui parler. Malheureusement, elle ne me répondait pas.

Ça m'a vite énervée. Dès le mardi, je trouvais que ça avait trop duré.

Le mercredi, j'en avais ras la casquette.

Comme j'en avais ras la casquette de me faire houspiller par M. Hall parce que je bousillais sa chère chorégraphie. Ce qui, si on y réfléchit bien, était la faute de Trina, qui plus est. Après tout, c'était elle qui m'avait dit que l'option serait un atout dans mon dossier. Sauf que à quoi bon un chouette dossier si j'étais *morte* ? Parce que c'était ce qui allait arriver, j'en avais peur, si je ne parvenais pas à convaincre M. Hall de me lâcher avec cette imbécile de chorégraphie. J'allais y rester, pour sûr.

Je m'en sortais à peu près pendant *As Long As He Needs Me* (« Je me coucherai volontiers »). Et comme, pour *Day by Day*, nous n'avions qu'à nous tenir debout dans nos crétines de robes et à fixer les projecteurs – « Vous contemplez un splendide coucher de soleil, nous avait dit M. Hall. Vous regardez un arc-en-ciel, éblouies par l'amour divin ! » -, je me débrouillais aussi. Mais *All That Jazz* ! Oh, comme je redoutais *All That Jazz* ! Je

parvenais à garder le rythme pendant « J'ai acheté de l'aspirine à la pharmacie du coin », je tenais le coup au moment de « Démarre la voiture, je connais un endroit chouette », mais au moment où je devais donner à Trina son canotier de malheur, je fichais tout en l'air.

Ne tournons pas autour du pot : ça aussi, c'était la faute de Trina. La semaine précédente, avant notre brouille, elle s'était arrangée pour rattraper à temps le chapeau quand je le lui lançais. Et là, pour une mystérieuse raison, alors que j'expédiais le machin exactement dans la même direction, elle ne cessait de le rater. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'elle le faisait exprès, mais...

Oh, et puis zut ! Oui, elle le faisait exprès.

Les deux premières fois que c'est arrivé, M. Hall n'a rien remarqué, parce que le canotier est tombé par terre, et que Trina a juste eu à le ramasser et à s'en coiffer. Mais pendant la répétition de mercredi – une répétition particulièrement houleuse parce qu'un des ténors avait oublié la ceinture de son smoking, et j'ai bien cru que M. Hall allait claquer d'un anévrisme tant il était furax -, le chapeau s'est envolé pour atterrir... dans le tuba de Jake Mancini. Tu parles d'une veine ! Trina aurait très bien pu l'attraper. Elle n'avait qu'à tendre le bras. Sauf qu'elle n'a pas bougé. Et qu'il a fini dans le tuba.

Ce qui était plutôt marrant, si vous voulez mon avis. Y avait quoi... une chance sur mille pour que ça arrive ! Si ça s'était produit pendant la compétition, je suis prête à parier que Miss Kentucky aurait cru que c'était préparé et nous aurait attribué des points supplémentaires pour habileté et créativité. En tout cas, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Enfin, à mes yeux. Jake a retiré le chapeau de son biniou, l'a tendu galamment à Trina, qui s'en est coiffée et a rejoint la cohorte des danseuses sans manquer un seul pas.

Brenda la Dure (elle me l'a avoué plus tard), qui avait tout vu, a tellement rigolé qu'elle a failli mouiller sa culotte enveloppante (gracieusement fournie avec la robe dont la jupe à volants avait tendance à se soulever bien haut quand on tournait). Mais M. Hall, qui lui aussi avait tout vu, n'a pas semblé trouver ça hilarant du tout. Il a brusquement tourné la

tête dans ma direction et m'a lancé un regard exorbité de rage à l'état pur. Son visage est devenu aussi écarlate que... ma tenue.

Nous avons continué jusqu'à la fin tonitruante de *All That Jazz* et nous étions toutes debout, mains tendues, tâchant d'exsuder autant de prestance et de sens du rythme que nous en possédions quand M. Hall a jeté sa baguette par terre en sifflant :

— Asseyez-vous !

Nous nous sommes affalées sur les gradins. M. Hall m'a désignée du doigt.

— Vous ! a-t-il grondé (une vraie bête). Debout !

Je me suis levée. Mon cœur battait à tout rompre. Mais seulement à cause de toute cette chorégraphie que nous venions d'exécuter. Je n'avais pas peur. Après tout, ça n'était qu'un accident. Je ne l'avais pas fait volontairement. M. Hall s'en doutait sûrement.

Il s'est avéré néanmoins qu'il ne s'en doutait pas du tout. Il était encore rougeaud, et de larges auréoles de transpiration ornaient ses aisselles. Ce qui n'avait cependant pas l'air de le gêner. Son attention était entièrement concentrée sur ma petite personne.

— Mademoiselle Greenley ! Avez-vous vraiment l'intention de saper notre représentation de vendredi ?

J'ai jeté un coup d'œil à Brenda la Dure, histoire de m'assurer qu'elle avait entendu la même chose que moi. Normalement, je me serais adressée à Trina, mais elle fixait obstinément le mur.

— Euh... non ? ai-je bafouillé, dans la mesure où Brenda la Dure s'était contentée de hausser vaguement les épaules, façon de m'indiquer que, pour autant qu'elle sache, cette question n'appelait pas de réponse particulière.

— En ce cas, a tonné M. Hall suffisamment fort pour que le pauvre gars en charge des cymbales manque de les lâcher sous le coup de l'émotion, pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous avez lancé le chapeau de Catrina Larssen dans la fosse d'orchestre pendant le dernier numéro ?

Cette fois, c'est Steve que j'ai appelé à la rescousse. Sa pomme d'Adam jouait du piston, mais il n'a pas ouvert la

bouche. Ne voyant rien venir du côté des barytons, je me suis finalement lancée :

— Euh... c'était un accident.

— Un *accident* ! a brailé M. Hall. Un *accident* ? Et savez-vous ce que ce petit accident nous aurait coûté s'il s'était produit pendant le tournoi ? En avez-vous *conscience* ?

— Non.

Ce qui était la pure vérité.

— Dix points ! a rugi M. Hall. Dix points, mademoiselle Greenley, peuvent faire la différence entre la première place et pas de place du tout. C'est ce que vous cherchez, mademoiselle Greenley ? Que ce chœur ne se classe pas à la compétition ?

Je me suis tournée vers Trina. Si nous nous étions parlé, elle serait intervenue pour dire à M. Hall que c'était sa faute, pas la mienne. Sauf que si Trina et moi n'avions pas été fâchées, elle n'aurait pas laissé le chapeau filer dans le tuba. Vous voyez à quel point elle était responsable de tout ça. En même temps, je ne pouvais pas jeter à la figure de M. Hall que ce n'était pas ma faute mais celle de Trina. Ça ne se fait pas, un point c'est tout. Du coup, j'ai répondu :

— Je suis désolée, monsieur Hall. Ça ne se reproduira pas.

Même si je savais que si. Parce que Trina n'avait pas l'intention de rattraper ce fichu galurin.

— Être désolée ne suffit pas, a hurlé M. Hall. Être désolée n'arrange rien ! Vous n'avez rien appris depuis la rentrée, mademoiselle Greenley. À croire que cette chorale n'est qu'une façon de rigoler pour vous. Eh bien, sachez que les Troubadours de Clayton sont tout sauf une bonne blague. Nous remportons toutes les compétitions depuis cinq ans, et il n'est pas question qu'il en aille autrement cette année, en dépit des efforts que vous déployez pour saboter notre travail. J'ignore si votre petite romance avec Luke Striker vous est montée à la tête, mademoiselle, mais laissez-moi vous assurer d'une chose : c'est *lui*, la star, pas vous. Alors, soit vous marchez avec moi, soit vous fichez le camp d'ici. À vous de décider.

Sur ce, il a ramassé sa baguette et en a tapoté son pupitre.

— Très bien, vous autres, reprenons ! Et espérons que, *cette fois*, Mlle Greenley se montrera un peu plus courtoise.

La semaine précédente, j'aurais sûrement laissé filer. Pour Trina. Parce que c'était vraiment son truc, cette chorale. Moi, je l'accompagnais, c'est tout. C'était elle qui avait un solo. Elle qui m'avait persuadée de m'inscrire dans cette imbécillité de premier ordre. Aurions-nous été la semaine précédente, je me serais excusée encore et encore, j'aurais juré de m'entraîner vraiment dur. Histoire d'arranger les choses et de mettre tout le monde à l'aise.

Mais une semaine avait passé. Et je me fichais comme d'une guigne d'arranger les choses et de mettre tout le monde à l'aise. Je voulais seulement que règne la justice.

Bref, j'ai quitté les gradins, j'ai gagné l'endroit où j'avais laissé mes affaires – en tas contre le mur à côté de mes livres – et je les ai ramassées.

— Excusez-moi, mademoiselle Greenley, a lancé M. Hall. Où croyez-vous aller comme ça ?

Tout en grimpant les marches vers la porte, j'ai regardé par-dessus mon épaule.

— Vous m'avez donné le choix entre marcher avec vous ou partir, ai-je riposté. Je pars.

Mon cœur cognait dans ma poitrine. Jamais encore je n'avais envoyé bouler un prof. Pas une fois dans ma vie. Mais je me fichais de ce qui pouvait m'arriver, dorénavant. Je me répétais que je m'en moquais éperdument.

— Inutile de prendre vos grands airs ! a ricané M. Hall. Voilà un comportement que j'attendais de la part de Mlle Larssen, pas de vous, mademoiselle Greenley. Et maintenant, a-t-il ajouté en tendant sa baguette vers l'espace vide dans les gradins, réintégrez votre place. On reprend depuis le début, vous autres.

— Vous m'avez pourtant dit que j'avais le choix, ai-je insisté sans bouger.

— Nous sommes *en cours*, mademoiselle Greenley. Vous n'avez tout simplement pas le droit de partir comme ça.

Ce qui était exact. Nous n'étions pas autorisés à sortir au beau milieu d'un cours. Pas sans mot du prof. Sinon, c'était la colle assurée, voire la suspension. Peut-être même l'exclusion. Qu'est-ce que j'en savais, hein ? Je n'avais encore jamais claqué la porte d'une classe. J'avais toujours été une élève sérieuse. La

filles-bien-sous-tous-rapports. La fille qui ne laissait pas les choses en plan et les gens dans le pétrin. M. Hall le savait. Voilà sans doute pourquoi il avait précisé que je n'en avais tout simplement pas le droit.

Et qui peut tout aussi bien expliquer pourquoi j'ai rétorqué :

— On parie ?

Et je suis partie.

— Mademoiselle Greenley ! a brailé M. Hall. Mademoiselle Greenley ! Revenez ici tout de suite !

Trop tard. J'étais déjà sortie et filais droit aux toilettes. Je m'y suis changée – mes mains tremblaient – et j'ai remis mes vêtements normaux.

Et devinez quoi ? Pas un choriste n'est venu voir si j'allais bien. Personne n'a demandé à M. Hall la permission de m'accompagner pour me remonter le moral. Contrairement à ce que j'avais toujours fait pour Cara, nul ne s'est inquiété de savoir si j'avais besoin d'une épaule sur laquelle pleurer.

Pas un de ces maudits chanteurs.

Pas même Trina qui était pourtant responsable de tout, pour commencer.

Vous voulez une explication ? La voici : le seul être humain au lycée de Clayton qui avait assez de cœur pour s'assurer qu'un collègue allait bien, c'était moi.

C'est probablement la raison pour laquelle j'ai ramassé ma robe – ma robe à cent quatre-vingts dollars, ma robe cent pour cent polyester, ma robe de Troubadours avec paillettes sur la poitrine -, l'ai roulée en boule et l'ai fourrée dans la poubelle.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Bien que j'aie eu seize ans la semaine dernière, mes parents refusent que je fréquente des garçons, même en groupe. Il n'y a pas longtemps, l'un d'eux m'a invitée à aller au cinéma avec ses parents, et les miens ont quand même dit non.

Du coup, mes amies me rejettent, parce qu'elles savent que je n'ai pas l'autorisation de faire quoi que ce soit pour peu que des garçons soient impliqués. Ma solitude me tue. Comment y remédier ?

Esseulée-dans-l'Indiana

Chère Esseulée,

Dis à tes parents que tu les aimes et que tu as conscience qu'ils veulent surtout te protéger, mais qu'ils vont trop loin. En t'interdisant d'avoir une vie sociale normale, ils te privent d'apprentissages essentiels, comme prendre des décisions seule ou nouer des relations saines, ce qui nuira non seulement à ta capacité à trouver un époux plus tard mais aussi à l'épanouissement de ta carrière et à ton comportement général en société.

S'ils refusent de t'écouter, demande à un prof ou un

***adulte en qui tu as confiance d'intercéder en ta faveur.
Bonne chance, et rappelle-toi que tant qu'Amy
existera, tu ne seras pas seule.***

Amy

J'ai cru que je mettrais des jours et des jours pour réussir à prendre mon coup d'éclat à la rigolade. Voire des semaines. Ça n'était quand même pas rien : j'avais défié un prof, abandonné un tas de gens qui comptaient sur moi et sans doute définitivement brisé les liens qui m'unissaient à ma meilleure amie.

Mais l'humour de la situation m'est apparu au bout de trois heures seulement. À peu près le temps qu'il a fallu à la rédaction de *La Dépêche* pour me le montrer. Surtout Scott Bennett.

— Tu n'as pas osé ! s'est-il exclamé quand j'en suis arrivée au passage où je jetais ma robe aux ordures.

— Ben tiens ! ai-je rétorqué.

J'admets que la réaction de l'équipe face à l'affaire m'a redonné confiance en moi et en ma décision. J'avais passé mon après-midi à guetter la convocation de Lucullus, qui n'allait pas manquer d'avertir mes parents, à moins qu'elle ne me vire sur-le-champ. Mais rien n'était venu du bureau de la PA. Ni de celui du petit père Lewis, ni même de Mme Kellog. Apparemment, M. Hall ne m'avait pas dénoncée. Ou plutôt, si. Sauf que l'administration s'en battait l'œil. Après tout, il s'agissait de *moi*. Quels ennuis *Jen Greenley* risquait-elle de s'attirer à errer dans les couloirs au lieu de rester sur son gradin comme une brave petite fille ?

Malgré tout, la réaction rassurante de Scott, Geri, Kwang et des autres a été la bienvenue. Les Troubadours leur étaient parfaitement étrangers, sinon que Kwang serait du voyage à la compétition pour couvrir l'événement. Comme le lycée de Clayton perdait toutes les rencontres sportives, les gens plaçaient tous leurs espoirs dans les Troubadours pour rattraper les piètres performances des Coqs.

— Je vais m’asseoir à côté de qui, maintenant ? a râlé Kwang, vu que, sans moi, il n’aurait personne avec qui blaguer dans le car.

— Il reste Trina, ai-je souligné. Et Steve.

— Des théâtreux ! s’est-il récrié, dégoûté.

— Je n’en reviens pas ! a dit Scott en parlant de ma robe.

Ça avait l’air de l’obséder. Que je l’aie jetée. J’admets que ça devait sembler plutôt bizarre. Quand on pense à ce qu’elle m’avait coûté. En même temps, c’était justement ça qui expliquait mon geste. J’avais payé cette imbécile de tenue avec mon propre argent. Celui que j’avais gagné avec mes babysittings. Que j’aurais pu dépenser en... je ne sais pas. En tout cas, en quelque chose qui m’aurait vraiment plu.

— Qu’est-ce que tu voulais que j’en fasse ? Ce n’est pas comme si j’avais eu l’occasion de la remettre.

— Ouais, Scott, a renchéri Geri Lynn. Tu crois qu’il existe beaucoup d’endroits où une fille peut se balader avec une robe au corsage pailleté ?

Geri et Scott avaient établi un nouveau mode de relations, dénué de romantisme, qui leur permettait de recommencer à se charrier mutuellement. Je n’aurais su dire si c’était mieux ou pire. Mais j’étais soulagée qu’ils aient cessé de se chamailler. D’ailleurs, ces derniers temps, Geri paraissait plutôt de bonne humeur.

— À moins que tu penses qu’elle doive la porter au Bastringue, a ajouté Kwang. Pour Luke Striker.

Ce qui a déclenché les rires de tout le monde, moi comprise.

Geri a alors suggéré que nous retournions aux toilettes pour y récupérer ma robe, afin d’organiser une vraie cérémonie funéraire, enterrement ou incinération. Scott a eu une meilleure idée : tester les produits chimiques de la chambre noire dessus. Vu qu’elle était tissée dans des fibres totalement synthétiques, on verrait bien si elle explosait.

Me retrouver aussi près de la salle de musique aussi peu de temps après mon éclat me mettait mal à l’aise. Je ne tenais pas à tomber sur M. Hall, Trina ou qui que ce soit d’autre. Aussi ai-je décliné l’invitation de participer à une mission de reconnaissance pour rapporter ma tenue de gala. C’est Geri qui

s'y est collée, avec deux Secondes. Elles sont revenues les mains vides – les hommes de service avaient déjà vidé les poubelles.

Ce qui a dégénéré en blagues multiples à l'idée que l'un d'eux avait peut-être décidé de la conserver et l'hilarité qui ne manquerait pas de nous secouer s'il nous arrivait de le surprendre revêtu de la fameuse robe. Sous son bleu de travail. Je sais, c'était bête. J'ai quand même failli mouiller mon pantalon tant je riais.

Ce qui explique pourquoi, à la fin de la réunion, je n'ai pas entendu Scott m'appeler. Je me marrais trop.

— Je te ramène chez toi, Jen, a-t-il annoncé.

Il a lancé ça de façon tellement décontractée que, je le jure, je n'ai pas immédiatement pris la mesure de l'énormité de la situation. C'est que, vous voyez, il dit ça presque tous les jours. Et moi, me souvenant que Trina ne me parlait plus et que je pouvais faire une croix sur la voiture de Steve depuis qu'ils avaient rompu, j'ai juste répondu :

— Oh, super, merci.

Attrapant mon sac à dos, j'ai suivi Scott dans les longs couloirs vides jusqu'au parking en bavardant gentiment. Scott avait appris qu'Avril Lavigne était infichue de tenir sur un skate, sa vie en eût-elle dépendu. Pour lui, ça confirmait l'imposture. J'ai défendu Avril : elle n'avait jamais prétendu faire du skate, elle aimait juste la compagnie des mecs qui y étaient accros. De là, nous avons évidemment glissé vers une discussion sur les mérites du skate et sur la question de savoir si, au cas où nous reconstruirions une civilisation, comme dans *Lucifer's Hammer*, nous en tolérerions les adeptes dans notre nouvelle société utopique. Scott : pas question, ça ne servait à rien. Moi : pourquoi pas, parce que les champions de skate sont souvent bons en physique – bien obligé, puisqu'ils passent la plupart de leur temps à bâtir ces *half-pipes*, etc.

C'était tellement... naturel. Arpenter les couloirs en bavardant avec Scott. Comme si nous l'avions fait toute notre vie. Ce qui n'était pas le cas. Il y avait toujours eu une tierce personne. Simplement, sur le moment, je ne m'apercevais même pas qu'elle n'était plus là.

Quand nous sommes sortis, le printemps continuait à

illuminer l'après-midi. Le ciel ressemblait à un énorme saladier bleu renversé. On avait du mal à imaginer que des planètes, des étoiles et je ne sais quoi encore y tournoyaient dans tous les sens. D'ailleurs, nos ancêtres n'avaient-ils pas cru que le firmament était une immense passoire posée sur la terre et les étoiles les lumières du paradis filtrées par les petits trous de cette protection céleste ? Ils craignaient que le ciel ne se fende et ne laisse passer cette lumière violente, dont ils pensaient qu'elle les tueraient...

J'ai raconté ça à Scott jusqu'à ce que nous arrivions à sa voiture et qu'il m'ouvre la portière. Ce n'est que quand mes yeux sont tombés sur le siège passager – le siège vide, à l'avant – que l'absence de Geri Lynn m'a frappée. Geri Lynn n'était pas là, parce qu'elle et Scott avaient rompu. Scott et moi étions seuls, tous les deux.

Pour la première fois.

J'ignore pourquoi je me suis sentie si... étrange. Après tout, Scott et moi discussions du matin au soir, à table, à *La Dépêche*. Mais nous étions toujours entourés de gens. Même s'ils ne prenaient pas part à nos conversations, ils étaient là.

Être seule avec lui...

Bref, c'était vraiment surprenant.

Le siège avant, par exemple. Je ne m'y étais jamais assise. Pas une fois. J'avais systématiquement été à l'arrière, derrière Geri Lynn. De là, tout ce que je distinguais alors, c'était l'aura blonde des cheveux de Geri. Mais une fois installée à l'avant, j'ai découvert tout ce que je n'avais encore jamais vu. Ainsi, la collection de CD de Scott, qui comprenait des tas de chanteurs que, moi aussi, j'écoutais... Il y avait également les dés en peluche pendus au rétroviseur et marqués : SOUVENIRS DE RUBY FALLS³⁶. Et la main de Scott sur le levier de vitesse, à quelques centimètres de ma cuisse. La grande main forte de Scott, celle qui m'avait soulevée haut, très haut, jusqu'à cette crépine de poutre...

Je crois que j'aurais réussi à gérer la situation si – vlan ! – le

³⁶ Les plus vastes chutes d'eau intérieures du monde (elles s'écoulent dans une grotte), haut lieu du tourisme dans le Tennessee.

souvenir de toutes les fois où Trina m'avait répété que je devrais inviter Scott à sortir avec moi n'avait tout à coup resurgi. « Vous êtes destinés l'un à l'autre, a soudain chantonné, encore et encore, la voix de Trina dans ma tête. Pourquoi tu ne le branches pas ? » « La ferme, Trina ! ai-je rétorqué aussi sec. La ferme ! » (par-devers moi, s'entend). C'était quand même formidable, cette façon qu'avait mon ex-meilleure amie de me gêner une chose aussi innocente qu'un trajet en voiture. Sans même être là, qui plus est !

Je ne sais pas si Scott a remarqué mon brusque silence, même si je ne vois pas comment il aurait pu lui échapper. D'habitude, nous bavassons comme des pies. Pourtant, après que la voix de Trina a résonné à mes oreilles, m'incitant à faire le premier pas, j'ai été incapable de trouver un sujet de conversation. Seuls les multiples cœurs dessinés dans l'agenda de Geri Lynn me trottaient dans le ciboulot. Allez comprendre !

Mon mutisme n'a pas semblé désarçonner Scott. Il en a d'ailleurs profité pour lancer, au moment où nous tournions dans ma rue :

— Je peux te poser une question, Jen ?

Rien de plus anodin, non ? Une question. C'était tout ? Rien qu'une petite question. Alors, pourquoi mon cœur s'est-il mis à battre si fort ? Pourquoi mes paumes se sont-elles couvertes de sueur ? Pourquoi ai-je eu du mal à respirer ?

— Je t'en prie, suis-je parvenue à marmonner.

Malheureusement, je n'ai jamais su ce qu'il avait à me demander, parce que nous sommes arrivés devant chez moi... et sept journalistes se sont précipités sur la voiture en brandissant leur micro.

— Jen, Jen, criait l'un d'eux. Quelle sera la couleur de votre robe de bal ? Juste une petite indication !

— Mademoiselle Greenley ! Vos cheveux ? En chignon ou dénoués ? Les ados veulent savoir !

— Accompagnerez-vous Luke à Toronto sur le tournage de son prochain film, Jen ?

— Bon sang ! a soufflé Scott. Ils continuent à te harceler ?

— Plutôt, oui. Qu'est-ce que tu voulais savoir ? ai-je ajouté après avoir respiré un bon coup.

— Oh, rien.

Puis il a souri et, prétendant tenir un micro sous mon nez, il s'est moqué :

— Quel effet ça fait d'être enviée par des millions de filles du pays, mademoiselle Greenley ?

— Pas de commentaire ! ai-je répondu en souriant moi aussi, soulagée.

Il blaguait. Il blaguait quand il était avec moi. Donc, ça allait... quoi que soit ça.

Sautant de la voiture, j'ai foncé dans le tas de journalistes.

— À demain ! ai-je crié à Scott.

— À demain !

Eh bien, malgré tout, même séparés l'un de l'autre, les choses sont restées étranges. Car j'ai vu que, avant de démarrer, Scott attendait que je franchisse la haie de reporters – « Jenny ! Jenny ! Qu'est-ce que ça provoque en vous d'aller au bal de promotion avec l'homme qui a été élu par le public star la plus sexy de l'année ? » – et que je referme la porte avant de démarrer. Il voulait s'assurer que j'étais bien rentrée, alors qu'on était en plein jour, et tout.

Qu'est-ce que ça signifiait ? Sérieusement ?

C'est là que ça m'a frappée : maintenant que Scott et Geri avaient rompu, j'aurais pu allumer mon ordinateur et écrire à Trina. Genre : « Ohmondieu ! Scott vient de me déposer, et il a attendu que je sois en sécurité à la maison pour s'en aller. C'est un signe, tu crois ? » Après tout, il était libre, désormais. Sauf que je ne pouvais pas écrire à Trina. Nous étions fâchées. Et puis, ça aurait été trop bizarre. Parce que je ne pense pas à Scott dans ces termes-là.

Vraiment ?

Fallait-il que j'essaye ?

Heureusement, je n'ai pas eu le loisir d'y réfléchir plus longtemps, parce que le téléphone a sonné.

J'ai d'abord cru que c'était elle. Trina. Appelant pour me dire combien elle était désolée de ce qui s'était passé à la chorale ce jour-là et pour me prier de lui pardonner.

Ce n'était pas elle. C'était Karen Sue Walters.

Je ne voyais pas du tout ce qu'elle me voulait – elle ne

m'avait jamais téléphoné.

Ce qu'elle voulait, s'est-il avéré, c'était s'assurer que j'allais bien. Elle a plaisanté sur le mauvais caractère de M. Hall.

— Nous autres, gens de théâtre, nous avons du mal à nous contrôler, a-t-elle plaisanté.

Puis elle m'a confié qu'elle espérait me voir demain à la répétition.

— C'est peu probable, ai-je répondu lentement en m'interrogeant sur ce qui se tramait.

Avouez que c'était ahurissant que Karen Sue se soucie de moi *maintenant*, des heures après ma crise. Elle ne m'avait pas paru particulièrement inquiète plus tôt dans la journée, quand c'était arrivé.

— Je ne suis pas taillée pour ça, la chanson, monter sur scène, ai-je poursuivi. Tu l'as dit toi-même. Les gens de théâtre... je n'en fais pas partie, c'est tout.

La voix de Karen Sue s'est altérée. Elle m'a demandé si je me rendais compte que je laissais tomber tout le monde. Pas seulement elle et le chœur. Le lycée au grand complet. Le lycée qui attendait que les Troubadours remportent la compétition. Alors, j'ai compris ses vraies motivations. Elle se fichait complètement de mon moral – elle n'avait pas couru après moi lorsque j'étais partie en claquant la porte. Non. Ce qui lui importait, c'est qu'ils n'avaient trouvé personne d'autre pour tendre son chapeau à Trina. Du coup, j'ai craché à Karen Sue que l'unique espoir de me voir à la répétition serait que quelqu'un y traîne mon cadavre et le balance sur les gradins. Et j'ai raccroché avant que l'envie de m'excuser me saisisse.

Karen Sue n'a pas été la seule des Troubadours à appeler ce soir-là. Je n'ai jamais parlé à autant de sopranos à la suite. Pas Trina, bien sûr. Pas la seule qui aurait dû se manifester, celle par la faute de qui tout était arrivé. Mais les autres, un vrai défilé !

Je leur ai transmis le même message qu'à Karen Sue : non, je ne réintégrerais pas la chorale.

Lorsque le téléphone a sonné à onze heures du soir, mon père – qui, comme ma mère, ignorait de quoi il retournait, ce qui m'arrangeait bien – a grommelé :

— Quand je pense que je trouvais ça pénible du temps où toi et Trina vous parliez encore !

Sauf que, cette fois, ce n'était pas une énième Troubadour me suppliant de revenir. C'était Luke Striker.

— Jen ? Salut ! J'espère que je ne te réveille pas. Il n'est que neuf heures, à L.A. Tes parents sont furax ?

Évidemment qu'ils l'étaient. Mais pas après lui. Je l'ai rassuré. Puis je me suis interrogée sur ce qui me valait ce coup de fil. Souhaitait-il annuler ? Le bal, s'entend.

Ça paraît dingue, je sais. Toute autre Américaine aurait redouté ça, Luke Striker se décommandant. Moi ? Je tâchais d'ignorer les battements de mon cœur. Parce que si Luke se défilait, je serais libre... libre de me rendre à l'anti-Bastringue de Kwang. Libre de traîner mes guêtres là-bas. Je me suis bien gardée de me demander pourquoi cette perspective me paraissait aussi chouette. Je me suis bien gardée de me demander avec *qui* j'avais envie de traîner mes guêtres à la fête de Kwang. Je ne me suis pas demandé non plus si ça avait un rapport avec la question qu'une certaine personne avait désiré me poser un peu plus tôt dans la soirée.

— Je t'en prie, annule ! Faites qu'il annule, mon Dieu. Allez, Luke, un beau geste !

Pas de chance. Il ne m'appelait pas du tout pour ça.

— J'ai appris ce qui s'était passé aujourd'hui, m'a-t-il annoncé. À la chorale.

J'ai failli lâcher le combiné.

— Quoi ? Comment ça ? Qui t'en a parlé ? C'est Mme Kellog ? Elle n'est même pas au courant. Enfin j'espère. C'est pas elle, hein ?

— Non, a-t-il rigolé. Disons juste que j'ai mes sources.

Des sources ? Quelles sources ? Qu'est-ce qu'il racontait ?

— Oh, bon sang ! ai-je murmuré en sentant un froid glacial m'envahir. C'était aux nouvelles ? Que je quitte la chorale ?

Qui avait vendu la mèche ? Qui avait osé ? Et à quelle sauce mes parents allaient-ils me manger quand ils le découvriraient ?

— Du calme ! (Il hurlait de rire, maintenant.) Ce n'était pas au journal télévisé. Dommage, d'ailleurs. Je regrette aussi de ne pas avoir assisté à ce vol de chapeau dans un tuba.

— Ce n'est pas drôle, ai-je riposté, bien que, quelques heures auparavant, j'aie trouvé ça hilarant. Enfin, pas tellement. Tout le monde m'en veut, Luke. C'est la première fois qu'autant de gens sont en colère après moi.

— Bien. Ça veut dire que ça marche.

— Qu'est-ce qui marche ?

— Ce dont nous avons discuté. On ne peut pas provoquer de bouleversements sociaux sans casser quelques œufs, Jen.

— Oh. Je ne qualifierais pas mon départ de la chorale de bouleversement social.

— Pourtant, c'en est un. Peut-être pas aussi important que ce que tu as fait pour Cara, mais...

— Une minute ! Comment sais-tu, pour Cara ?

— Je te l'ai dit, j'ai mes sources.

Nom d'un chien ! Avec qui Luke était-il en contact ? Depuis qu'il avait été découvert, il était retourné dare-dare dans sa villa sur les hauteurs de Hollywood, et les journalistes affirmaient qu'il y vivait « en reclus », refusant de parler à la presse de la trahison d'Angélique et de la décision qui avait suivi – qualifiée de loufoque par quelques-uns – d'intégrer le lycée d'une petite ville rurale du Midwest. Apparemment, tout le monde essayait de comprendre Luke Striker et son comportement jugé pour le moins « bizarre ».

Personnellement, je ne trouvais pas si étrange le désir de solitude de Luke, ni même sa fréquentation du lycée. Après tout, il aurait pu grimper aux arbres et prétendre être Peter Pan, comme d'autres vedettes.

— Écoute, Jen, a-t-il repris de cette voix douce et grave qui l'avait rendu si convaincant dans le rôle de Lancelot (on comprenait pourquoi Guenièvre craquait pour lui et non pour l'autre, celui qui jouait le roi Arthur). Je t'appelais juste pour te dire à quel point j'étais fier de toi. Tu te débrouilles comme un chef. Où en es-tu avec Betty Ann ?

Flûte ! Je l'avais complètement oubliée, celle-là !

— Euh... j'y travaille, ai-je menti.

— Super. Bon, à samedi, d'accord ? Et Jen ?

— Ouais ?

— Je savais que tu y arriverais.

Je l'ai remercié avant de raccrocher. Je ne partageais pas franchement son enthousiasme. Comprenez-moi. À quoi étais-je parvenue, finalement ? Je m'étais disputé avec ma meilleure amie. J'avais déserté la chorale juste avant une représentation d'une importance vitale – comme esprit d'équipe, je me posais là, tiens ! J'allais devoir sécher la répétition du lendemain, ce qui avait toutes les chances de se terminer en flagrant délit et – logiquement – en exclusion temporaire. Et voilà qu'il allait aussi falloir me colleter avec le mec le plus populaire du lycée, histoire de récupérer la poupée de ma prof préférée.

Pas de doute, c'était vraiment super.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Il y a un garçon que j'aime plus que comme un ami, mais il a l'air de penser que nous sommes juste de bons copains. Il me demande des conseils sur les filles et il est sorti avec toutes mes amies, sauf moi. Ça me tue ! Faut-il que je me déclare ? Et si jamais ça rendait les choses compliquées entre nous, et qu'il ne voulait même plus être mon pote ? Je ne le supporterai pas. À l'aide ! Que dois-je faire ?

Lasse-d'attendre-à-la-maison-pendant-qu'il-sort-avec-d'autres

Chère Lasse,

J'ai un scoop. Toi et ce garçon n'êtes plus amis. Parce qu'on est ami ou amoureux, pas les deux. Tu as le choix : soit tu décides que votre couple n'a pas d'avenir, soit tu lui demandes carrément pourquoi il est sorti avec toutes celles que tu connais et pas toi. S'il marmonne des excuses incohérentes, tu sauras qu'il n'est pas attiré par toi ; s'il te dit qu'il ignorait que tu étais intéressée, il t'invitera peut-être. D'une façon ou d'une autre, tu auras la réponse à tes

questions.
Amy

J'ai déclenché l'opération Retour de Betty Ann dès le lendemain matin. Il était temps, d'ailleurs : Kurt et ses amis avaient envoyé un deuxième avertissement à Mme Mulvaney. Encore plus nul que le premier. Celui-là disait : « Si vous ne donnez pas 20/20 à *tous* vos élèves, j'arrache la tête de Betty Ann. »

En nous lisant à voix haute la note qu'elle avait trouvée pliée sur le bureau même où est d'habitude assise Betty Ann, Mme Mulvaney est devenue atrocement pâle. Sans commentaire, elle l'a froissée et jetée. Mais j'ai compris qu'ils avaient poussé le bouchon trop loin. De blague marrante, l'enlèvement de Betty Ann s'était transformé en un acte de pure cruauté. Je n'allais pas tolérer ça plus longtemps.

C'est à onze heures, au moment où j'aurais dû répéter avec le chœur, que j'ai activé mon plan. À la sonnerie, au lieu d'aller en cours de chant, j'ai filé au bureau de la conseillère d'éducation. J'ai mis le cap sur Mme Templeton, la secrétaire de Mme Kellog.

— Bonjour, Jenny ! m'a-t-elle lancé. Tu as rendez-vous avec Mme Kellog ? C'est bizarre, je n'ai pas vu ton nom sur son agenda.

— Je n'ai pas rendez-vous. C'est vous qu'il me faut.

Elle a paru agréablement surprise.

— *Moi ?* Je ne vois pas ce que je peux faire pour toi, Jenny.

— C'est un peu délicat, ai-je annoncé en baissant la voix comme si je craignais que des oreilles indiscrètes nous entendent. J'apprécierais beaucoup que cela reste entre nous. Serait-il possible... Puis-je vous confier un secret, Mme Templeton ?

Elle s'est penchée en avant – elle adore les ragots et n'a sans

doute jamais été capable de tenir sa langue, ce qui explique pourquoi Mme Kellog m'avait enjointe de ne pas lui révéler que j'étais Chère Amy.

— Mais bien sûr !

Je lui ai tout raconté.

Pas la vérité, naturellement. C'est-à-dire que je séchais la chorale parce que j'en avais claqué la porte avec la ferme intention de ne pas y remettre les pieds. Ni que je suis Chère Amy. Ni que j'avais le mauvais pressentiment d'être attirée par Scott Bennett. Non, j'ai inventé que, à cause du stress que me procurait la perspective de me rendre au Bastringue au bras de Luke Striker avec *Entertainment Tonight* à nos basques, j'avais oublié la combinaison de mon casier. Comme ça, paf !

— C'est tout ? s'est exclamée Mme Templeton, visiblement déçue. Eh bien, nous allons y remédier en un clin d'œil, ne t'inquiète pas.

Et, comme je l'avais prévu, elle a sorti l'énorme classeur dans lequel sont enregistrées les combinaisons des casiers de tout le bahut.

— Rappelle-moi ton numéro de casier, s'il te plaît ?

— 345, ai-je affirmé avec aplomb, en lui refilant allègrement celui de Kurt Schraeder.

Ce que Mme Templeton ne pouvait savoir.

— En ce cas, ta combinaison doit être 21, 35, 28, non ?

Je me suis dépêchée de le noter.

— C'est ça, ai-je acquiescé en prenant un air surpris. Mais oui, bien sûr ! Comment ai-je pu l'oublier ?

— Bah, m'a réconfortée Mme Templeton, tu as vécu de drôles de moments, ces derniers temps. Avec ce Luke Striker... Moi, si je l'avais fréquenté autant que toi, j'aurais tout oublié... surtout que j'ai un mari !

— Joli ! me suis-je esclaffée, histoire de montrer que je goûtais cette petite plaisanterie. Eh bien, je file chercher mes livres, maintenant. Sinon, je vais être en retard.

— Va vite. Tiens, voici un mot d'excuse. Comme ça, tu n'auras pas d'ennuis.

Aussi simple que ça.

Je me suis précipitée dans le couloir vide, accompagnée par

le marmottement des profs au fur et à mesure que je passais devant les portes. « Alyx mit du sel dans le bol de Michel³⁷... » ; « Si x au carré équivaut à 366, alors... » ; « Et le Congrès a décidé que la loi du... » J'ai fini par atteindre le casier 345. J'ai donné une pichenette au verrou avant de me mettre au boulot. 21 sur la gauche, à droite toute pour le 35, coup d'œil dans les environs pour m'assurer que personne (surtout pas Kurt Schraeder) ne se pointait, un peu à gauche pour le 28... La porte s'est ouverte d'un coup.

Rien.

Oh, des tas de magazines cochons, des cahiers, des autocollants disant « Allez les Coqs » et « J'emmerde Blink 182 », une enveloppe, une boîte de préservatifs (bravo, Kurt !). Sans compter une très forte et guère appétissante odeur.

Pas plus de Betty Ann que de beurre en broche.

Abattue – mais pas vaincue –, j'ai refermé le casier et me suis éclipsée vers la bibliothèque où je me suis cachée en attendant la sonnerie annonçant l'heure du déjeuner. Je n'ai même pas eu besoin de montrer mon mot d'excuse à la bibliothécaire qui ne m'a pas demandé ce que je fabriquais ici au lieu d'être en classe. C'est que, comme vous le savez, je suis cette brave petite Jenny Greenley. Je commence d'ailleurs à croire qu'il y a des avantages à être une fille-bien-sous-tous-rapports.

Lorsque la cloche a enfin retenti, j'ai été une des premières à la cantine. Et quand Kurt et sa bande se sont amenés de leur démarche nonchalante, j'ai foncé.

— Où vas-tu, Jen ? m'a lancé Cara tandis que je quittais précipitamment notre table.

— J'en ai pour une minute.

J'ai remonté le podium jusqu'au self, où Kurt hésitait entre saucisses au poivron et hamburger de dinde.

— Où est Betty Ann ? ai-je aboyé.

Il m'a toisée, interloqué.

— Quoi ? Oh, c'est toi. Mais qu'est-ce que t'as, avec cette idiote de poupée ?

— Où est-elle, Kurt ?

³⁷ En français dans le texte.

— Relax, Max. Elle est en lieu sûr.

— Où ?

— Qu'est-ce qui te prend ? a-t-il ricané bêtement après avoir consulté ses potes du regard. Pourquoi tu m'embêtes tout le temps ? D'abord Cara la Grosse Vache, et maintenant ça. Bon Dieu, on essaie seulement de se marrer un peu !

— Dis-moi juste si la poupée va bien.

— Super bien. Elle est quelque part dans ma chambre. Et maintenant, mêle-toi de tes oignons et fous-moi la paix. Allez, dégage.

J'ai dégagé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'a demandé Geri Lynn au moment où je reprenais ma place.

— Rien.

Je me suis concentrée sur ma salade au thon sous le regard insistant de Scott. Quand j'ai levé les yeux vers lui, il a cependant détourné les siens.

Brusquement, je n'avais plus faim.

J'étais donc tranquillement assise à m'interroger sur ce soudain manque d'appétit – j'avais eu l'estomac dans les talons la seconde précédente -, bercée par le débat animé opposant Cara et Kwang sur les mérites comparés des interprétations de Rose McGowan et Shannen Doherty dans *Charmed*, lorsqu'on m'a tapé sur l'épaule. Je me suis retournée. C'était Karen Sue Walters, la moitié des sopranos – pas Trina, ai-je aussitôt constaté – derrière elle. Que diable fichaient-elles en dehors de la salle de musique ?

— On voulait seulement te remercier d'avoir laissé tomber la chorale, a piaillé Karen Sue d'une voix haut perchée et ironique. Nous penserons bien à toi demain, quand nous remporterons la compétition.

J'ai jeté un coup d'œil à Steve pour voir s'il était au courant de cette petite embuscade. Non. Il avait l'air aussi ébahi que moi. Je m'apprêtais à lancer « De rien ! » à Karen Sue, seule réponse envisageable à cette déclaration de guerre, sauf que je n'en ai pas eu le temps. Parce que Cara Schlosburg s'est brusquement levée. Faut-il préciser qu'aussi mamelue soit Karen Sue, elle n'arrivait pas à la cheville de Cara dans ce

domaine-là ?

— Et si vous lui lâchiez les baskets, hein ? a-t-elle suggéré à la petite délégation. Vous ne croyez pas que Jen vit des moments suffisamment difficiles sans en rajouter ?

Karen Sue a été tellement surprise que, l'espace de quelques secondes, elle n'a rien fait d'autre que dévisager Cara avec une stupeur confinant à l'idiotie. Mais elle s'est vite reprise et a ricané méchamment :

— T'as raison, tiens ! Comme si l'avis de Cara la Grosse Vache m'intéressait !

Le silence qui a suivi cette grossièreté n'aurait pas été plus total si elle avait annoncé à la cantonade qu'elle avait gagné au Loto. Tout le monde a cessé de manger pour se tourner vers notre table, seule oasis de paix au milieu d'un océan d'agitation et d'intimidation depuis des années. Qu'espéraient-ils ? De ma part, s'entend. Que je me jette sur Karen Sue, toutes griffes dehors ? Un crêpage de chignon pour leur plus grand plaisir ? Dans ce cas, ils allaient être déçus. Je n'ai pas pu étouffer un petit soupir. Luke avait-il le moins du monde soupçonné à quel point la tâche qu'il m'avait assignée était difficile ? Opérer des bouleversements sociaux était un projet sans fin. J'allais balancer à Karen Sue le fond de ma pensée à son sujet quand, une fois encore, on m'a coupé l'herbe sous le pied. Scott Bennett, ce coup-ci.

— Vous savez quoi ? a-t-il dit en posant sa serviette, l'air de porter toute la souffrance du monde sur ses épaules. Je commence à en avoir vraiment assez. Nous sommes là à manger tranquillement et vous vous permettez de venir gâcher notre plaisir.

— On est en démocratie, a insisté Karen Sue d'une voix perçante.

Kwang – cent vingt-cinq kilos au bas mot – s'est levé à son tour.

— Vous avez entendu ? a-t-il grondé. Allez, ouste !

Les sopranos, les yeux écarquillés, se sont enfuies dans toutes les directions comme des lapins. Dans la salle, tout le monde a repris ses activités.

Tout le monde sauf moi. Ce que mes amis – mes *vrais* amis

– venaient de faire pour moi me suffoquait.

– Vous avez été formidables, les gars, ai-je murmuré, les larmes aux yeux.

– Eh ! s'est écrié Kwang, horrifié, tu ne vas pas pleurer, quand même !

– Bien sûr que non, l'a rassuré Geri Lynn en me passant un mouchoir. Je t'interdis de pleurer, Jen, sinon je vais m'y mettre aussi. Et aujourd'hui, je n'ai pas mon mascara waterproof.

J'ai éclaté de rire. Les larmes me brouillaient la vue, mais j'ai ri.

– Pourquoi t'es-tu inscrite à cette idiote de chorale ? m'a demandé Scott le même jour, tandis qu'il me ramenait à la maison après la réunion de *La Dépêche*.

Qu'il m'ait proposé de me conduire ne m'avait pas tellement surprise. Effrayée, oui. Surprise, non. J'avais la trouille, mais pas pour les raisons auxquelles vous pourriez penser. Ce n'était pas comme si Scott allait me servir une déclaration d'amour en bonne et due forme dans sa bagnole. Car si ce qui s'était produit pendant le déjeuner avait été génial d'un côté, ça ne l'était pas tant que ça de l'autre. En l'occurrence, que Scott m'ait soutenue ainsi. Parce que ça signifiait qu'il me considérait vraiment comme son amie. Et alors ? me demanderez-vous. Réfléchissez cinq minutes. Par exemple, j'estime que Luke est mon ami. En aucun cas, je n'envisagerais de sortir avec lui. Donc, Scott me considérant comme son amie, ce n'était pas génial. Parce que je commençais à avoir l'impression – vu ma perte d'appétit et mes paumes moites la dernière fois que j'étais montée dans sa voiture – qu'il était fort possible que je l'apprécie un peu plus que comme ami.

C'était la faute de Trina, comme pour les Troubadours. Parce que si elle ne m'avait pas fourré ça dans la tête depuis des mois, l'idée ne m'aurait sûrement jamais effleurée que, maintenant que Scott et Geri Lynn avaient rompu et qu'il était libre, je pouvais... qu'il pouvait... que nous pouvions...

Bon sang ! Laissez tomber. Parce que ça ne se produirait pas. À quoi bon s'inquiéter, hein ? J'avais beau commencer à penser à lui autrement que comme à un simple ami, lui continuait visiblement à me considérer comme la brave petite Jenny

Greenley, Chère Amy, la bonne copine de tout le monde. Et tant mieux ! Très bien, même. Comme ça, j'avais le droit d'accepter qu'il me ramène chez moi sans avoir d'états d'âme.

Alors, pourquoi avais-je peur ?

Aucune idée. Mais ça ne m'a pas empêchée de mener à bien la phase deux de mon plan.

— Écoute, ai-je dit à Scott en voyant le panneau de Sycamore Hills, la rue où habitait Kurt Schraeder – du moins d'après l'annuaire, qui ne mentionnait qu'un Schraeder à Clayton, Kurt Schraeder Senior –, ça te dérange si on fait un petit détour ?

— Pas du tout. On va où ?

— Tourne là.

Il s'est exécuté, et nous avons descendu une jolie rue – pas très éloignée de celle où habitait Cara, d'ailleurs – bordée de grandes maisons aux airs quelque peu nouveau riche.

— Tu veux bien m'expliquer ce qu'on fabrique ici ? m'a demandé Scott par-dessus les notes suaves que dispensait la stéréo.

— Nous sommes en mission de sauvetage, ai-je déclaré, mystérieuse.

— Pardon ? Tu veux sauver qui ? Un dentiste ?

Une référence à l'architecture m'as-tu-vu du coin, dont je suis fière d'annoncer que mon père n'y était pour rien.

— Non. Betty Ann Mulvaney.

— Houlà ! a sifflé Scott, apparemment impressionné. Et comment comptes-tu t'y prendre ? Tu casses la porte et tu l'emportes ? Ne vaudrait-il pas mieux attendre la nuit ? Eh, j'y pense ! Il me semble que Kwang a une paire de lunettes à infrarouge.

— Très drôle. C'est inutile. Tout comme l'obscurité, d'ailleurs.

La maison de Kurt – 1 532, Sycamore Hills – a surgi sur notre droite. C'était une espèce de gros gâteau à la crème. La voiture de sport de Kurt, ai-je constaté avec plaisir, n'était pas dans l'allée. Nous nous sommes garés. Scott a coupé le contact et s'est tourné vers moi, sourcil levé.

— Regarde et prends-en de la graine, mon petit gars, ai-je murmuré en détachant ma ceinture de sécurité.

Il m'a suivie sur le perron. J'ai sonné. Je ne vais pas vous raconter des histoires. Le « Regarde et prends-en de la graine » ? De l'intox. Finalement, je dois être plus douée pour le théâtre que je ne le pensais. En vérité, j'étais sur des charbons ardents. J'avais mal au ventre. Mon cœur battait à cent mille à l'heure. Mes mains étaient humides, pas à cause de Scott, cette fois, mais parce que je ne savais fichtrement pas si mon plan allait fonctionner. J'étais cependant au moins certaine d'une chose : qui ne tente rien n'a rien.

Comme je l'espérais, c'est la petite sœur de Kurt qui a ouvert la porte. J'ai vu qu'elle s'appelait Vicky grâce au collier qu'elle portait autour du cou. J'ai posé mes mains sur mes genoux – geste bien pratique qui m'a permis d'essuyer mes paumes moites contre mon jean – pour me mettre au niveau de ses yeux.

— Salut ! ai-je lancé. Tu me reconnais ?

Vicky a retiré de sa bouche le bout de natte qu'elle suçotait et, une expression ahurie sur le visage, a lancé :

— Ben dis donc ! T'es Jenny Greenley. Celle qui va aller au Bastringue avec *Luke Striker* ! Je t'ai vue aux nouvelles !

— C'est cela même, ai-je admis avec modestie. Ton frère Kurt est à la maison ?

— Non, a répondu Vicky en secouant la tête, les yeux grands comme des soucoupes. Il est parti au lac. Avec Courtney.

— Oh non ! me suis-je écriée en essayant d'avoir l'air déçue (décidément, j'étais de plus en plus douée pour le théâtre). A-t-il au moins laissé quelque chose pour moi ? Une poupée ?

Vicky a écarquillé encore plus les yeux.

— Tu veux dire Betty Ann ?

— Oui, ai-je reconnu, l'estomac plus détendu. Betty Ann. C'est mon tour de la garder. Kurt doit avoir oublié. Tu veux bien me rendre un service ? Tu pourrais aller dans sa chambre et me la rapporter ?

La natte a réintégré la bouche de Vicky.

— J'ai pas le droit d'entrer dans la chambre de Kurt, a-t-elle annoncé en suçant férocement ses tifs. Il a juré que si je recommençais, il le dirait à maman.

— Oh, mais cette fois, il ne t'en voudra pas. Au contraire

même, il t'en sera très reconnaissant. Parce que, vois-tu, si je ne récupère pas Betty Ann sur-le-champ, quelqu'un va aller trouver le proviseur du lycée pour lui raconter que c'est Kurt qui a pris Betty Ann, et alors Kurt risque d'avoir de sacrés ennuis.

— Quelqu'un oserait faire ça ? s'est exclamée Vicky, perdant sa natte par la même occasion.

— Oh que oui ! ai-je confirmé en donnant un coup de coude à Scott qui se bidonnait. Et comment ! Alors, tu vois, tu aiderais vraiment Kurt en allant me chercher la poupée.

— D'accord. Je reviens tout de suite.

Elle a filé. J'ai jeté un coup d'œil à Scott, qui me regardait, incrédule et admiratif.

— Bon sang ! a-t-il marmonné. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Pardon ?

— Tu n'étais pas comme ça, avant. Tu étais... voyons... Plus intéressée à arrondir les angles qu'à flanquer la pagaille.

J'ai été sciée. Qu'il l'ait remarqué. Enfin, qu'il ait été attentif à ce point. À moi.

— Je ne sais pas, ai-je répondu en détournant le visage pour qu'il ne voie pas que je rougissais. Il faut croire que j'ai décidé de prendre position.

Des bruits de pas ont retenti, et Vicky a surgi, Betty Ann dans les bras. Celle-ci n'avait pas l'air en très grande forme. Ses cheveux de laine étaient quelque peu ébouriffés, et de la sauce barbecue tachait sa salopette. Mais au moins, elle était en un seul morceau. On ne lui avait pas arraché la tête. C'était bien Betty Ann Mulvaney.

— Tiens ! m'a dit Vicky en me la tendant. Elle était sous le lit de Kurt.

— Merci, Vicky, c'est toi la meilleure.

— Et écoute, est intervenu Scott, quand Kurt reviendra, tu lui raconteras ce qui s'est passé. Tu lui diras que Scott Bennett est passé et a promis que quelqu'un irait le dénoncer au proviseur si tu ne donnais pas la poupée.

— Non ! ai-je protesté en jetant un regard non-mais-ça-va-pas-la-tête à Scott. Dis-lui que c'était Jenny Greenley.

— Si, a insisté Scott en me retournant exactement le même regard. Scott Bennett.

— Je lui dirai que vous êtes venus tous les deux, a promis Vicky. Mais seulement si tu demandes un autographe pour moi à Luke Striker. Tu crois que tu pourrais, Jenny ? S'il te plaît ?

— Pas de problème.

J'ai agité la main en guise d'adieu, et nous nous sommes carapatés vers la voiture.

— Pourquoi t'en es-tu mêlé ? ai-je protesté sitôt que nous avons regagné la sécurité de la rue. Donner ton nom comme ça !

— Parce que quand Kurt va découvrir le pot aux roses, il va devenir dingue. Et s'il faut qu'il tape sur quelqu'un, je préférerais que ce soit quelqu'un à même de lui rendre ses coups.

Tout à coup, les paupières m'ont – derechef – picoté. Je n'en revenais pas. Deux fois dans la même journée, il était venu à mon secours comme... Lancelot, par exemple.

— Nom d'un chien, a soupiré Scott, tu ne vas pas te mettre à pleurer, non ?

— Non, ai-je reniflé.

Mais ça a été plus fort que moi. Qu'il soit prêt à sacrifier son propre visage pour éviter que le mien ne soit roué de coups ? C'était la chose la plus chouette qu'on avait jamais faite pour moi. Ça signifiait sûrement qu'il me considérait davantage que comme une amie, non ?

N'est-ce pas ?

Nous nous sommes arrêtés à un stop. La main de Scott a quitté le levier de vitesse, il s'est penché vers moi...

J'avoue. Mon cœur a eu un soubresaut. Mon poulx a eu des ratés. J'ai cru qu'il allait m'embrasser. J'ai cru qu'il allait s'approcher, prendre mes joues humides de larmes entre ses mains et me chuchoter :

— Je t'en prie, Jenny, ne pleure pas.

Avant de m'embrasser.

Bon, ça va ! Je ne sais pas ce qui m'a prise, d'accord. Mais bon, voilà, j'avais ça dans le crâne.

Mon cœur a commencé à tambouriner bien plus fort que les timbales des Troubadours pendant une répétition, mon souffle s'est ralenti...

Sauf qu'au lieu de prendre mon visage dans ses mains, Scott

s'est penché pour ouvrir la boîte à gants. Il a fouillé dedans et en a sorti quelque chose qu'il m'a tendu.

Et non, ce n'était pas une bague, ni rien de ce genre.

C'était un paquet de serviettes en papier piqué dans une pizzeria.

— Tu vas mouiller la poupée, s'est-il contenté de marmonner.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

C'est bientôt les vacances, et j'ai envie de passer l'été comme les autres gars du lycée que je connais – aller au lac, traîner au centre commercial, me relaxer, quoi. J'estime qu'après neuf mois à m'être défoncé au bahut, j'ai droit à un peu de repos.

Le problème, c'est mes parents. Ils insistent pour que je me trouve un job. Ils trouvent qu'il est temps que je gagne un peu d'argent pour la fac. Mais n'est-ce pas leur devoir de payer mes études ? Peux-tu imprimer ma lettre, s'il plaît ? Je sais que mes parents suivront tes conseils, parce qu'ils pensent, comme moi, que tu es de la bombe.

Soif-de-bronzette

Cher Bronzette,

Je ne suis peut-être pas de la bombe, mais je vais en lâcher une : tes parents ont raison. Personne ne « mérite » trois mois de vacances. Est-ce que tes parents, qui travaillent sans doute aussi dur que tu as étudié toute l'année, s'octroient trois mois de congé ?

Alors, prends-toi quinze jours, puis va bosser. Et

garde le lac ou le centre commercial pour les week-ends. L'argent gagné te sera sûrement bien utile un de ces jours. De même que quelques lignes supplémentaires sur ton CV.

Amy

Le lendemain matin, Betty Ann a réintégré sa place légitime, sur le bureau de Mme Mulvaney.

Ma mère avait fait de son mieux pour l'arranger. Elle avait réussi à nettoyer la tache de sauce de la salopette, et nous avions toutes deux passé des heures à essayer de démêler ses cheveux de laine, avant de nous résoudre à les natter en deux tresses ornées de rubans récupérés sur le chantier d'une cuisine paysanne dont ma mère s'était occupée. Au final, si Betty Ann n'était plus tout à fait la même, elle avait l'air à peu près... correct. Et quand Mme Mulvaney est entrée dans la salle et l'a vue... eh bien, il a paru évident qu'elle la trouvait parfaite.

— Betty Ann ! a-t-elle hoqueté.

Elle n'a même pas remarqué que je montais la garde. Après tout le mal que je m'étais donné pour récupérer cette poupée, il n'était en effet pas question que je laisse Kurt l'enlever une nouvelle fois.

Les craintes de Scott quant à la raclée que nous risquions de recevoir se sont révélées sans fondement. Vicky avait visiblement réussi à passer l'essentiel de mon message à Kurt – à savoir qu'il aurait des ennuis si « quelqu'un » crachait le morceau à Lewis. Bref, Kurt n'a pas dit un mot lorsqu'il est arrivé en latin ce matin-là. Il s'est affalé derrière son pupitre, certes en me fusillant du regard, mais c'est tout. À la fin du cours, il est passé devant moi sans même m'adresser un coup d'œil, et j'ai compris que Luke avait eu raison à cent pour cent : j'avais beaucoup plus de pouvoir que je ne l'avais soupçonné.

Largement plus, comme je l'ai découvert plus tard ce jour-là.

Mais revenons à Mme Mulvaney. En découvrant Betty Ann saine et sauve (si l'on oublie les tresses), a-t-elle brusquement changé d'attitude ? Un peu, mon neveu ! Elle a failli tomber

dans les pommes tant elle était soulagée. D'accord, ça peut sembler ridicule qu'une personne aime autant une poupée, en tout cas, Mme Mulvaney s'est métamorphosée. Elle n'a pas posé de questions, n'a pas remercié non plus. Simplement, elle a recommencé à s'amuser avec nous, nous enseignant des phrases qui nous seraient plus utiles lors d'une bringue d'anciens élèves – pour peu qu'on en trouve qui parlent latin – que pour le SAT. Genre :

*Bibat ille, bibat illa,
bibat servus et ancilla,
bibat hera, bibat herus,
ad bibendum nemo serus³⁸ !*

Ce qui, grosso modo, signifie : « Prenons une bonne cuite ! »
Je sais. Honteux !

Pas autant néanmoins que ce qui s'est passé un peu plus tard.

On était vendredi. Le car loué par le lycée pour emmener les Troubadours à la compétition était parti à six heures du matin et ne devait pas rentrer avant tard le soir, pour peu que la chorale atteigne la finale. Étais-je soulagée à la perspective d'une journée tranquille, une journée où je n'aurais pas peur d'une rencontre inopportune avec M. Hall ou Karen Sue ? Et comment ! Étais-je terrorisée de savoir que, tôt ou tard, j'allais me faire choper pour avoir séché le cours de chant trois jours de suite ? Et comment, aussi ! Je n'en revenais d'ailleurs pas de ne pas encore avoir été convoquée par Mme Kellog à ce sujet. M. Hall avait forcément noté mon absence. La CPE avait-elle cru à une quelconque erreur ? Après tout, la brave petite Jenny Greenley n'aurait jamais manqué un cours. En tout cas, Mme Kellog allait bien finir par s'apercevoir qu'il ne s'agissait nullement d'une erreur.

À onze heures donc, je me trouvais à la bibliothèque – je n'avais nul autre endroit où me réfugier – à bosser discrètement mes maths quand, tout à coup, quelqu'un s'est assis à côté de moi et m'a lancé :

³⁸ Latin : « Il boit, elle boit / L'esclave boit, la servante boit / La maîtresse boit, le maître boit / Personne n'est en retard pour boire. »

— Salut !

J'ai tourné la tête. Trina !

— Que... ?

J'ai papilloté des yeux un bon millier de fois, mais le mirage ne s'est pas évanoui. C'était bel et bien elle. Elle n'était pas à la compétition. Et elle m'avait adressé la parole.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? ai-je fini par éructer. T'as raté le bus ?

— Non, a-t-elle répondu en sortant ses maths. J'ai décidé de me tirer, moi aussi.

— Tu as... Une petite minute ! Tu as quitté les Troubadours ?

Elle m'a contemplé avec pitié, l'air de penser que j'étais quelque peu attardée.

— Oui, a-t-elle confirmé, j'ai quitté la chorale. Qu'est-ce que tu as trouvé, à l'exercice sept ?

— Une seconde.

J'avais vraiment des difficultés à accepter cette nouvelle. Mais j'avais des excuses. Trina, la seule que j'avais espéré voir me soutenir face à M. Hall, et qui ne l'avait pas fait. Qui n'avait pas prononcé un mot en ma faveur lorsque j'avais lancé son chapeau dans le tuba de Jake Mancini. Qui n'avait pas moufté non plus la veille, lorsque les sopranos m'avaient pris le chou. Et voilà qu'elle était assise à côté de moi à l'heure où elle aurait dû chanter qu'elle lissait ses cheveux et enfilait ses souliers à boucle.

— Comment ça, tu as quitté la chorale ? me suis-je exclamée, suffisamment fort pour que la bibliothécaire – à qui il n'était toujours pas venu à l'idée de me demander ce que je fabriquais là au lieu d'être en cours – a relevé la tête. Et ton solo ? ai-je ajouté un ton plus bas.

— Karen Sue me remplacera, a-t-elle éludé en haussant les épaules et en retournant à son devoir de maths.

— Mais... tu adores les Troubadours, Trina ! ai-je objecté, dépassée.

— Plus maintenant.

Voyant mon expression, elle a posé son stylo et a poursuivi :

— Écoute, je suis désolée. Excuse-moi de m'être conduite comme une idiote ce samedi-là sur ta véranda. Excuse-moi

aussi de ne pas avoir pris ta défense pour l'histoire du chapeau. M. Hall n'aurait jamais dû aller aussi loin. Et moi, j'aurais dû partir avec toi... Sauf que j'étais trop en colère après toi. Puis, à force d'y réfléchir, je suis devenue encore plus furieuse. Mais après moi, pas après toi. C'est ma faute si le canotier est tombé dans le tuba. Et ce n'est pas tout, a-t-elle ajouté en respirant un bon coup. Tu avais aussi raison à propos de Steve.

— Pardon ? T'es sûre ?

Pour le coup, je n'en croyais plus du tout mes oreilles.

— Ouais. C'est un mec super. Je ne m'en suis pas rendu compte jusqu'à ce qu'il... qu'il me largue. Dingue, hein ? a-t-elle observé avec un petit rire. Il m'a larguée. Et il me manque. Presque autant que tu me manques. Tu as été une bien meilleure amie avec moi que moi avec toi, Jen. Après tout, c'est moi qui t'ai forcée à t'inscrire à la chorale. J'aurais dû t'avertir, pour la danse. Ou, au moins, te donner des leçons de danse.

— C'est pas grave, ai-je répondu en la jouant décontractée, alors qu'au fond de moi mon cœur faisait des cabrioles (j'avais retrouvé ma meilleure amie ! j'avais retrouvé ma meilleure amie !). Toutes les leçons du monde n'y auraient pas suffi.

— Certes. J'aurais quand même pu te le proposer. J'étais... jalouse. À cause de Luke Striker. Je sais bien que vous deux n'êtes que des amis. Je t'ai suffisamment entendu le répéter aux nouvelles. Et pourtant, je n'arrêtais pas de me demander pourquoi il n'était pas mon ami à moi.

J'ai botté en touche. Je ne me sentais pas de lui balancer la vérité. À savoir que Luke n'avait aucune envie de son amitié parce qu'il avait vu qu'elle était dingue de lui. Et qu'il avait recherché la mienne, d'amitié, parce que... eh bien, je commençais à croire que c'était parce qu'il était un savant fou et avait décidé de conduire une expérience sociale intéressante sur moi. Bref, j'ai répondu :

— Je ne sais pas. Les gars sont bizarres, parfois.

— Non. Il y a autre chose. Je crois que c'est parce que tu es quelqu'un de bien.

— Trina ! me suis-je esclaffée, incrédule. Bien sûr que non ! T'étais où, quand j'ai envoyé M. Hall balader ? Tu n'as pas remarqué la façon dont je me conduis, ces derniers temps ?

— Si. Et c'est super. J'allais jeter mon petit ami histoire de tenter le coup avec une star de cinéma. Tu trouves ça bien ? Toi, tu as non seulement gardé le secret sur l'identité de la vedette en question — là où tout le monde aurait trépigné sur place en braillant « Luke Striker ! Luke Striker ! » — mais tu as aussi essayé de nous empêcher de... comment dire... de le considérer comme un simple objet, une fois que nous avons découvert la vérité. Sans parler de ce que tu as fait avec Cara. Bien sûr, je ne l'apprécie pas, ni rien. Mais tu as pris le temps de lui montrer comment cesser de se prendre pour ce qu'elle n'était pas. Et maintenant, beaucoup moins de gens ont envie de la tuer.

— Euh... ai-je balbutié, pas très sûre qu'il s'agissait d'un compliment. J'imagine que...

— Et Betty Ann ? m'a interrompue Trina. Ne le nie pas. Tout le lycée en parle. Tu es simplement allée chez Kurt et tu la lui as reprise !

— Euh... pas exactement, me suis-je défendue, pas très certaine de savoir comment mettre Scott sur le tapis.

Ni d'ailleurs si j'en avais envie. Ce que je ressentais pour lui était tellement nouveau... Et puis, je me doutais de la façon dont Trina risquait de réagir.

— Alors, franchement, continuait-elle, comment pouvais-je aller à la compétition, hein ? Après ton départ, les choses n'ont fait qu'empirer. Hall a essayé de nous convaincre d'aller te trouver pour te persuader de revenir. Pas parce que tu es, excuse-moi, une bonne chanteuse, mais parce qu'il s'est aperçu qu'il avait perdu son seul fait d'armes, à savoir que la petite copine de Luke Striker était dans sa chorale. Oui, je sais que vous n'êtes pas amoureux, qu'importe. En tout cas, c'était carrément nul. Bref, ce matin, je ne me suis pas pointée au car, tout simplement. J'ai suivi les conseils de Chère Amy.

La mention de mon pseudonyme m'a quelque peu déstabilisée.

— Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

— Tu sais bien. Elle écrit toujours que la vie est courte. Que si on ne tente pas de nouvelles expériences, on ne trouvera jamais ce à quoi on est destiné. Et qu'on ne dégage du temps pour ça qu'en laissant tomber ce pourquoi on n'est pas fait.

— Ah ! J'imagine que c'est vrai, alors.

Comme si je n'avais jamais entendu ça !

— Comment ça, *tu imagines* que c'est vrai ? s'est écriée Trina en reprenant son stylo. Évidemment que c'est vrai. Si Amy le dit. As-tu au moins lu sa rubrique ? Tu devrais. Ça te ferait beaucoup de bien !

Quel bonheur d'avoir retrouvé ma meilleure amie ! En ce sens-là, Mme Mulvaney et moi avons quelque chose en commun. Avec cette réserve que ma meilleure amie, elle, parle.

Au moment où la cloche a retenti, alors que Trina et moi ramassions nos cahiers et nous apprêtions à nous rendre à la cafète, la bibliothécaire nous a arrêtées.

— S'il te plaît, Jenny, a-t-elle murmuré avec un sourire contrit.

Elle sait qui je suis parce que j'emprunte beaucoup de livres. J'avais lu notamment tout son rayon SF.

— Je suis obligée de te demander, a-t-elle continué, si ton amie et toi avez des mots d'excuse. Parce que, sinon, je vais être obligée de signaler que vous avez manqué votre cours. Vous n'avez pas étudié, à cette heure-là, non ?

Vlan ! Prises en flagrant délit !

— Allez-y ! a riposté Trina, tout excitée (elle était vraiment ravie d'avoir été coincée !). Signalez ! Moi, c'est Catrina Larssen, avec deux « s ». Et vous connaissez Jen, naturellement. Nous avons quitté les Troubadours. La chorale. Ils vont sûrement essayer de nous obliger à y retourner. Dans ce cas, ma mère se fera un plaisir d'appeler l'administration. Parce que M. Hall a tenté de démolir cette pauvre fille. (Elle a mis son bras autour de moi.) Ce qui, de la part d'un enseignant, n'est pas très correct, non ? Maltraiter une élève sous prétexte qu'elle a du mal à danser ? Après tout, ce n'est pas sa faute. Elle a d'autres talents, croyez-moi.

La bibliothécaire nous a contemplées l'air vaguement hébétée.

— Je vois, a-t-elle fini par dire. Et si vous filiez déjeuner, hein ? On réglera cette... petite affaire lundi.

— Merci ! a lancé Trina en lui adressant son sourire le plus cabot, celui qu'elle réserve aux planches et qu'on voit jusqu'au

dernier rang de la salle. Au revoir !

J'étais drôlement contente que nous soyons redevenues amies, Trina et moi.

Surtout que, plus tard ce jour-là, je ne me suis pas rendue seule avec Scott vers sa voiture. Trina était là, elle aussi, vu que Scott avait accepté de la ramener également après sa répétition de théâtre, vu qu'elle et Steve avaient rompu et que ce dernier se trouvait, qui plus est, à la compétition chorale.

Trina n'avait pas paru le moins du monde surprise lorsque je lui avais annoncé que Scott m'avait raccompagnée toute la semaine. Visiblement, pour elle, il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Elle ne comprenait pas que, au contraire, il y avait de quoi fouetter un chat. Et même plusieurs centaines de chats. Parce que Scott et Geri s'étaient séparés. Et que, par conséquent, nous nous étions retrouvés seuls dans sa voiture. Mais Trina devait penser que Scott et moi étions juste des amis. Ce qui était le cas. Donc, être seuls dans sa voiture était parfaitement naturel. Ce qui était le cas. Alors, pourquoi étais-je soulagée que Trina soit avec nous ? Soulagée et quelque peu... oui, quelque peu déçue ?

Passons. J'ai renoncé à analyser mes sentiments. J'ignore pourquoi, mais, ces derniers temps, ils étaient trop nombreux.

Nous nous dirigeons donc tranquillement vers la voiture de Scott, tous les trois, plongés dans une conversation qui portait sur notre hâte de voir les vacances d'été arriver et les projets que nous avons pour les remplir – camp d'ado théâtral pour Trina, stage au journal local pour Scott, baby-sitting (surprenant, hein ?) pour moi -, quand un événement totalement inattendu s'est produit. Un car géant a déboulé sur le parking. Pas un car de ramassage scolaire ni un de la compagnie routière, plutôt un car de tourisme. Il s'est garé derrière le lycée, a coupé son moteur.

Trina s'est arrêtée net.

— Oh, mon Dieu ! a-t-elle soupiré en contemplant le véhicule. Pourquoi rentrent-ils si tôt ? Ce n'est pas normal. À moins que...

La portière du car s'est ouverte. L'instant d'après, j'ai reconnu M. Hall, hurlant à tous les passagers de s'assurer qu'ils

n'avaient rien oublié avant de descendre.

— ... qu'ils n'aient pas atteint la finale, a conclu Trina.

Effectivement, la première personne à émerger du bus, la housse à vêtement contenant son smoking jetée sur l'épaule, a été l'ex-petit copain de Trina, Steve. Il n'a pas immédiatement remarqué que cette dernière le mangeait du regard, car il fouillait dans sa poche, à la recherche de ses clés de voiture.

C'est là que, sous nos yeux ahuris à Scott et à moi, Trina a fait une chose extrêmement surprenante. Dans la mesure où elle et Steve n'étaient plus ensemble, s'entend, et où elle venait de m'avouer qu'elle éprouvait des envies de meurtre à son égard depuis qu'il l'avait jetée, à quelques jours à peine du bal le plus important de l'année scolaire. Sauf que, bien sûr, elle s'était aperçue, une fois larguée, que Steve était l'homme de sa vie et qu'elle n'aimerait jamais personne autant que lui. Même pas Luke Striker.

Ce qu'a fait Trina ? Elle l'a hélé.

C'est tout. Juste hélé.

Mais on l'a entendu, vous pouvez me croire. À travers tout le parking. Résultat de toutes ces heures à travailler la portée de sa voix le soir, dans sa chambre. Steve a levé la tête et a semblé se figer de stupeur. De toute évidence, Trina était la dernière personne qu'il s'attendait à voir. Et il n'avait pas l'air très content non plus.

— Super ! a-t-il maugréé.

(Précisons que la portée vocale de Steve n'est pas, elle non plus, des plus miteuse. C'est indispensable, puisqu'il joue les jeunes premiers. Le club de théâtre du lycée n'a pas les moyens de s'offrir un système audio performant, avec micros et tout le tralala.)

— ... toi ici !

— Steve, a répété Trina.

Il l'a coupée net.

— Stop ! a-t-il dit en levant la main – celle qui tenait les clés de voiture – quand elle a avancé vers lui. Pas un pas de plus ! As-tu la moindre idée de ce que je viens de vivre ces dix dernières heures ? Il a fallu que je prenne ce fichu car à six heures du matin. *Six heures du mat'*, Trina. Avec toute une

bande de sopranos qui ont chanté « un kilomètre à pied, ça use les souliers » en canon, à deux voix, durant *tout* le trajet. À *l'aube* !

(Scott et moi étions fascinés. Steve fendait l'air d'un doigt accusateur en direction de Trina. Il faut admettre qu'il était super bon. Je n'avais encore jamais vu sa pomme d'Adam s'agiter avec autant de passion.)

— Et tout ça *pourquoi* ? a demandé Steve à personne en particulier (à moins que ce ne soit à tout le monde). Parce que mon ex m'a supplié de le faire. Elle m'a supplié de m'inscrire dans cette débile de chorale à la noix. J'ai obtempéré. Pour découvrir, trop tard, que mon ex n'avait même pas pris la peine de se pointer. J'ai donc été obligé de rester assis *trois heures* dans ce car avant de monter sur scène dans un smoking de location, comme un vrai crétin, pour chanter des âneries devant une *Miss Kentucky* à la gomme. Qui nous a trouvés nuls, d'ailleurs. Alors, tu sais quoi, Trina ? *J'arrête les frais* !

Et, pour donner plus de force à son propos, il a jeté la housse contenant son smoking sur l'asphalte. Et l'a piétinée en hurlant, encore et encore : « J'arrête ! »

Des tas de Troubadours, en entendant le vacarme, s'étaient extirpés du car et dévisageaient Steve et Trina avec des yeux exorbités. J'ai aperçu Kwang et son calepin, Jake Mancini et son tuba, et Karen Sue Walters, apparemment pétrifiée par le spectacle, sa robe rouge à paillettes mollement suspendue à un cintre. M. Hall était là, lui aussi, les traits déformés par l'horreur de voir son meilleur baryton bousiller un smoking de location qui coûtait une fortune.

— J'arrête ! braillait Steve. Fini, le théâtre ! Fini, la musique ! Et fini, la chorale, Trina, c'est fini ! J'en ai ras le bol de m'engager dans ces trucs juste pour te rendre heureuse. Je vais faire ce dont j'ai envie.

Cessant de piétiner son smoking, il l'a regardée, essoufflé, et a ajouté avec sauvagerie :

— L'an prochain, je m'inscris dans l'équipe de base-ball.

Toutes les têtes présentes, la mienne comprise, se sont tournées vers Trina, guettant sa réaction. Trina ne nous a pas déçus. Elle n'avait pas donné la réplique à Steve pendant des

années pour rien. Rejetant ses longs cheveux noirs et soyeux en arrière, elle a tendu les bras. Puis elle a crié :

— Tout ce que tu voudras, chéri. Je t'aime.

Sur ce, poussant un cri étouffé qui semblait être rempli d'autant de frustration que d'adoration, Steve l'a attrapée avec violence et l'a embrassée sur la bouche... pour la plus grande satisfaction du public... à l'exception peut-être de M. Hall qui, tournant les talons, a foncé vers sa voiture sans dire un mot.

Après ça, il était plus que probable que Trina ne rentrerait pas à la maison avec Scott et moi. Ce qui m'allait très bien. J'étais vaguement ahurie par l'étalage de passion débridée qui venait de se jouer sous mes yeux. Je n'avais pas vu pareil patin depuis... jamais. J'imagine que, pour Scott, ça n'avait pas été aussi déstabilisant. Sans doute à cause de tous les cœurs dans l'agenda de Geri Lynn. Parce que lui a paru encore capable de tenir un discours humain.

— Au fait, Jen, a-t-il ainsi lancé au moment où il bifurquait dans ma rue. À propos de toi et Luke...

— Nous sommes juste de bons amis.

J'ai au moins réussi à sortir ça. Il faut avouer que j'avais de l'entraînement.

— Je sais, a-t-il répondu. Enfin, tu l'as assez répété aux médias. Mais, bon... à moi, tu peux l'avouer.

— Nous sommes juste de bons amis, ai-je redit.

Sur un ton différent, cependant. Parce que je l'ai regardé, cette fois. Et que j'en ai déduit que sa question n'était pas anodine. Il tenait vraiment à connaître la réponse.

— Je sais !

Un instant, il a eu l'air... mécontent. Sauf que je n'ai pas compris pourquoi. Qu'est-ce que j'avais encore fait ?

— C'est... la vérité, ai-je insisté, un peu perdue.

— Ouais, ouais, c'est ça.

C'est là que nous sommes arrivés devant ma maison. Une meute de journalistes a fondu sur la voiture, micros tendus vers moi.

— Mademoiselle Greenley ? Mademoiselle Greenley ? Est-il vrai que vous allez tourner au côté de Luke Striker dans son prochain film ?

— Scott, ai-je murmuré, inquiète.

Qu'est-ce qu'il avait, bon sang ? J'avais sûrement rêvé, pour cette colère, parce que, la seconde d'après, il m'a souri et m'a dit :

— Tu ferais mieux d'y aller en vitesse pendant qu'il n'y en a que trente ou quarante.

J'ai rigolé. Faiblement.

— D'accord, ai-je répondu. Euh... à plus.

— C'est ça. À lundi.

À lundi. Exact. Parce que, le lendemain, je me rendais au Bastringue avec Luke Striker et que Scott n'y serait pas. Je ne le reverrais donc qu'après le week-end. Pourquoi cela m'a-t-il donné l'impression qu'on m'arrachait le cœur ?

C'était toujours le cas lorsque, ce soir-là, le téléphone a sonné. C'était Trina. Elle m'a raconté en long, en large et en travers que, après mûre réflexion, elle allait au bal, et, bon sang, si je voyais sa robe ! — elle avait enfin réussi à convaincre sa mère de la laisser porter du noir.

— Ah ?

Seul commentaire que j'aie réussi à sortir. Mais Trina n'a pas eu l'air offusquée par mon manque de conversation.

— Et Scott, alors ? a-t-elle demandé.

Ma poitrine a soudain paru se resserrer. Elle s'en était rendu compte. Trina s'en était rendu compte. Qu'il était fort possible que j'aie le béguin pour Scott. Zut de zut ! Elle s'en était rendu compte.

— Comment ça ?

— Ben, qui c'est cette fille dont parle Geri ? La fille qu'il aime ?

Mon cœur a eu un raté — preuve, finalement qu'on ne me l'avait pas arraché.

— Une fille ? Quelle fille ?

— Tu sais bien. La mystérieuse nana que Scott aime, d'après Geri. Tu l'as bien entendue déblatérer dessus !

En effet. J'avais entendu Geri. Mais je m'étais efforcée de ne pas écouter. Parce que je ne voulais pas entendre parler de Scott aimant une autre fille.

Autre que moi, s'entend.

— Qu'est-ce que ça serait drôle s'il s'avérait que la fille que Scott aime, c'est *toi*, a lancé Trina.

— Ouais, ai-je mollement acquiescé.

Mais je serrais le téléphone avec tant de force que je suis surprise qu'il ne m'ait pas glissé des mains pour voler à travers la pièce.

— Sérieusement, a repris Trina. Il te ramène chez toi tous les jours. Vous lisez les mêmes livres. Ça ne se serait pas géant si c'était toi, la fille qu'il aime en secret ?

— Scott ne m'aime pas, ai-je murmuré avec tristesse. À lundi. Pas franchement ce qu'un mec déclare à une fille dont il est amoureux.

— Oui, t'as sûrement raison, a reconnu Trina avec légèreté. Et puis, tu as Luke.

— Luke et moi sommes juste...

— Nom d'un chien ! s'est exclamée Trina. Ça y est ! J'ai compris.

Tu parles ! Elle n'avait rien pigé. Personne n'avait rien pigé.

Et avant tout – du moins, je commençais à en avoir l'impression –, je n'avais rien pigé.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Je lis ta rubrique toutes les semaines, et je trouve que tu donnes de très mauvais conseils. Tu as dit à cette fille dont la belle-mère se préoccupait juste du salut de son âme de ne pas s'inquiéter pour l'enfer, qu'elle y était déjà.

Le lycée n'est pas l'enfer, Amy. Le lycée est censé représenter les meilleures années de notre vie. Et c'est le cas pour qui fréquente l'église et se garde du sexe, de la drogue, de l'alcool et du rock. Ce sont les gens comme toi, Amy, qui gâchent le lycée en prônant la liberté sexuelle et le satanisme.

Ado-choquée

Chère Choquée,

Comment sais-tu que je vénère Satan ? Tu ne me connais absolument pas.

Figure-toi que je suis d'accord avec toi pour ce qui concerne la drogue, l'alcool et – sauf si on se protège – le sexe aussi.

Mais le rock ? Ça non, ma vieille ! Le rock, c'est le pied et ça le sera toujours.

Amy

On dit que le deuxième moment le plus important de la vie d'une femme, après son mariage, c'est le premier bal de promotion auquel elle assiste.

D'accord, la naissance de son premier enfant passe sans doute avant. Mais bon, vous m'avez comprise.

J'ai consacré cette journée – celle de mon premier bal de promotion – à toutes ces choses que les filles font en pareilles occasions. Manucure, pédicure, épilation (aïe !), brushing chez le coiffeur. Sauf que, bien sûr, j'étais la seule nana d'Amérique à traîner à ses basques une armada de reporters qui tentait de prendre des clichés de l'heureuse élue se rendant au Bastringue au bras du fiancé de l'Amérique. Au moment où l'esthéticienne lui décolorait la moustache. Merci les gars, non vraiment, vous avez été super.

C'était agaçant, certes. Mais j'avais promis à mon ami que j'irai au Bastringue avec lui. Je lui devais de me montrer sous mon meilleur jour.

Et quand je me suis glissée dans ma robe – une petite chose toute simple en satin bleu, recouverte d'une mousseline de soie, avec manches bouffantes du même tissu et rang de myosotis, le long de l'ourlet... plus fille, tu meurs – j'ai vraiment eu l'impression d'être sous mon meilleur jour. La coiffeuse avait attaché ma frange (pas encore tout à fait assez longue) avec une barrette ornée de vrais myosotis pareils aux faux qui me tombaient sur les pieds.

Trina m'avait appelé, et nous étions convenues de nous retrouver devant chez moi pour que nos parents nous photographient. Que toutes les émissions de divertissement, de *Access Hollywood* à *Rank*, aient garé leurs camionnettes sur le trottoir de la maison histoire d'immortaliser le moment où Luke

débarquerait dans sa limousine n'a pas semblé perturber Trina un seul instant. Nous nous sommes donc rencontrées sous l'énorme chêne planté dans le jardin de devant et avons commencé à nous admirer mutuellement, tandis que, autour de nous, les appareils – et pas seulement ceux de nos parents – cliquetaient.

Trina avait persuadé sa mère de l'autoriser à aller au bal en gothique. Si elle avait renoncé au rouge à lèvres noir, elle avait en revanche déniché des collants à résilles qu'elle portait sous des baskets noires à plate-forme. Sa robe consistait en un machin noir arachnéen tout droit sorti du numéro spécial Bal de Promo de *Seventeen*³⁹. Sauf qu'elle y avait ajouté un bustier de soie noire. Résultat : sa généreuse poitrine s'arrondissait à des hauteurs impressionnantes au-dessus de l'encolure. Impossible de déterminer lequel, du petit père Lewis ou de Steve, aurait une attaque en la voyant.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies convaincu ta mère de te laisser mettre ça ! me suis-je exclamée.

— Et moi, a rétorqué aussi sec Trina, je n'arrive pas à croire que tu aies laissé ta mère te convaincre de porter ça !

— Moche et traditionnel, je sais.

— T'es mignonne quand même, va !

— Toi aussi.

Pure vérité. Plus que jamais, j'étais heureuse que nous soyons réconciliées.

Nous avons été averties de l'arrivée de la limousine longtemps avant de la voir, parce que les photographes – qui avaient escaladé les arbres de la rue en espérant prendre plus aisément un cliché de Luke accrochant le bouquet à mon corsage – se sont mis à hurler :

— Le voilà ! Le voilà !

Même moi, qui ne parvenais pas à éprouver autant d'enthousiasme en cette occasion que, disons, Trina, j'ai ressenti un petit frisson d'anticipation. Certes, je n'allais pas au Bastringue avec quelqu'un que j'aimais. Mais j'y allais, c'était déjà ça.

³⁹ Magazine de mode pour adolescentes.

Puis la voiture est apparue, la même longue limousine noire dans laquelle j'étais montée lors de mon escapade au bord du lac avec Luke. Trina m'a serré la main avec énervement lorsque la caisse s'est lentement rangée le long du trottoir, et que le chauffeur est sorti pour ouvrir la portière arrière. Chaque photographe présent – professionnel ou amateur – a brandi son appareil pour saisir l'instant où Luke descendrait de sa limousine comme Lancelot de son cheval blanc lorsqu'il sauvait Guenièvre du bûcher. Sauf que celui qui est apparu n'était pas Luke Striker. Celui qui est apparu, tenant un bouquet et saluant les paparazzis, n'était autre que... Steve McKnight ! Comme je vous le dis ! Steve McKnight, le mec de Trina, son cavalier pour le bal, revêtu de son smoking des Troubadours (il avait quand même échangé ceinture et nœud pap rouges pour des noirs). Les reporters ont soupiré – certains ont même hué – avant de retourner à leur guet. Quant à Trina, elle était sur un petit nuage.

— Tu as loué une limousine ! a-t-elle couiné avec ravissement, tandis que Steve fixait le petit bouquet à son bustier – des œillets blancs que, suivant les instructions de sa belle, il avait laissés mariner dans l'encre noire toute une nuit. Ça a dû te coûter une fortune !

— Heu... a bafouillé Steve, embarrassé. Pas vraiment.

— Oh, c'est tes parents qui nous l'offrent ? s'est enquis Trina alors que les siens, excités comme des poux, prenaient des photos du couple.

— Heu... En fait, c'est Luke Striker.

Trina s'est figée. Elle n'a pas été la seule, d'ailleurs.

— Pardon ? a-t-elle érupté en me jetant un coup d'œil anxieux. Qu'est-ce que... Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il m'a juste dit qu'il n'en avait plus besoin.

— De quoi ?

Le regard de Trina s'est voilé de pitié. Elle avait compris ce qui se passait avant moi. Ou, plus précisément, elle avait cru comprendre.

— Écoute, Jen ! s'est-elle empressée d'ajouter. Ce n'est pas grave. Tu n'as qu'à venir avec nous. On s'éclatera quand même, hein, Steve ?

— Bien sûr, a acquiescé ce dernier.

Moi, je ne pigeais toujours pas. Luke avait refilé sa limousine à Steve ? Et alors ? Ça ne signifiait pas pour autant qu'il ne viendrait pas. Il n'oserait pas me laisser tomber. Pas devant tous ces gens. Qu'avais-je fait pour mériter ça, hein ? J'étais son amie. J'avais gardé le secret. J'avais changé le lycée de Clayton, un endroit plein de peur et d'antagonismes, en un bahut chaleureux et tolérant. Rien que pour lui !

— Oh, chérie ! a lancé ma mère en me serrant contre elle.

Les photographes se sont rués sur leurs appareils. Ils avaient, eux aussi, commencé à comprendre. Je voyais déjà les gros titres du lendemain.

LE FIANCÉ DE L'AMÉRIQUE JETTE JEN.

L'AMOUR D'UNE MÈRE COMME SEUL RÉCONFORT POUR JENNY AU CŒUR BRISÉ !

QUEL SALAUD !

Mais avant que ma mère ait seulement eu le temps de prononcer les quelques paroles de consolation qui lui venaient à l'esprit, un cri a retenti, au sommet des arbres. Et, la seconde d'après, un type en smoking est venu se garer devant la limousine de Steve... en moto !

Une Harley, rien de moins.

— Salut ! a dit Luke en ôtant son casque noir. Désolé pour le retard.

Le jardin a été illuminé par les flashes. Les photographes braillaient :

— Luke ! Luke ! Par ici, Luke !

Il les a complètement ignorés. Marchant droit sur mon père, il a tendu la main.

— Monsieur Greenley, a-t-il annoncé, je suis Luke Striker. Je suis venu chercher votre fille pour la conduire au bal de promotion.

Pour la première fois de sa vie sans doute, mon père a paru désarçonné. Il a fini par accepter la main de Luke et la lui serrer.

— Comment allez-vous ? a-t-il demandé.

Puis, semblant se ressaisir, il a montré la moto et a ajouté :

— Vous comptez emmener ma fille au bal sur cet engin ?

— Non, est intervenue ma mère. Certainement pas. En tout cas, pas sans casque.

— J'en ai un en réserve sous la selle, Madame Greenley, a précisé Luke en la gratifiant elle aussi d'une poignée de main. Et je vous promets de la ramener pour minuit.

Je lui ai filé un coup de coude.

— Pardon, une heure, s'est corrigé Luke.

— Et je vous appellerai si je rentre plus tard, ai-je lancé avant de prendre le bras de Luke. Salut !

— Une minute ! a crié ma mère. Nous n'avons pas pris de photo.

Elle n'aurait pas dû s'inquiéter, parce que tous les journaux du pays – sauf, peut-être, le *National Geographic* qui paraissait ne pas avoir envoyé de reporter – nous ont mitraillés, immortalisant ces instants inoubliables : Luke m'aidant à enfiler mon casque et à grimper à l'arrière de la Harley sans coller de cambouis sur ma robe. Luke enveloppant ma jupe autour de mes jambes pour éviter qu'elle ne se prenne dans les rayons et m'étrangle ou je ne sais quelle mort atroce encore. Luke agitant la main tout en mettant les gaz. Moi m'agrippant à la taille de Luke et m'y cramponnant comme si ma vie en dépendait. Enfin, nous deux filant dans la rue aussi vite que possible sans dépasser la limite de vitesse ou, pire, inquiéter mes parents.

— J'espère que tu ne m'en veux pas, pour la moto, m'a lancé Luke, plus tard, lorsque nous sommes arrivés devant l'Auberge de Clayton, où nous ont accueillis de nouveaux paparazzis, ceux qui avaient réussi à rejoindre le lieu avant nous, ce qui ne faisait pas tant que ça.

— C'était super.

J'avais adoré la balade. C'était la première fois. Les braves filles comme moi ont en général assez peu l'occasion de grimper sur des motos.

— Mais je croyais que tu voulais vivre une expérience typique, ai-je poursuivi. Se pointer au bal de promo en Harley n'est pas très typique, désolée de te l'apprendre.

— Bah ! a répondu Luke en arrangeant les myosotis de ma

barrette. J'aime bien les entrées fracassantes. Houlà ! J'ai failli oublier.

De sous la selle de la moto, il a tiré une boîte en plastique transparente d'où il a sorti un bouquet de roses blanches et de gypsophile.

— Il est magnifique, me suis-je exclamée avant de me rappeler que j'avais laissé la fleur de sa boutonnière à la maison. Désolée, les tiennes sont restées chez moi.

— Pas question d'y retourner, a-t-il décrété en fixant habilement les roses sur mon corsage, juste au-dessus du cœur. Je survivrai. M'accorderez-vous cette danse, madame ? a-t-il ajouté en m'offrant le bras.

— Tant qu'il ne s'agit pas d'agiter les bras dans tous les sens comme à la chorale.

— Ne t'inquiète pas, j'ai appelé pour vérifier. Rien de tel ce soir.

Forte de cette promesse, j'ai pris son bras tendu, et nous avons glissé dans l'auberge, auréolés de flashes et cernés de reporters, sans parler des habitants de Clayton qui s'agglutinaient dans l'allée dans l'espoir d'apercevoir leur idole et sa compagne et hurlaient nos noms.

Je ne voudrais surtout pas vous donner une fausse impression des choses. Par exemple, que le Bastringue est amusant. Même accompagnée de la vedette de cinéma adolescente la plus populaire d'Amérique – voire du monde -, ça reste une corvée. Certes, les gens du lycée sont plus agréables à regarder que d'habitude. N'empêche, ce sont les mêmes têtes que celles que vous voyez tous les jours. Juste un peu plus mises en valeur. Et plus récurées aussi, sans doute.

Ma situation n'était cependant pas pire que celle de *certaines*. *Certaines*, dont il était clair qu'elles allaient passer une mauvaise soirée. *Certaines*, comme Karen Sue Walters, par exemple. Elle avait mis le grappin sur un des ténors. Un de ceux dont personne n'ignorait qu'il était raide dingue de Luke Striker. Tout le temps qu'ils ont dansé, le cavalier de Karen Sue n'a pas arrêté de couvrir des yeux la braguette de Luke. C'était plutôt marrant.

Le meilleur moment du Bastringue, d'ailleurs. Celui où nous

nous en sommes tous moqués. Luke s'est plutôt pas mal défendu, sur ce coup-là. Nous étions tous assis à la même table, Luke, moi, Trina, Steve, Liz la Blasée et son cavalier – un joueur de l'équipe de foot américain (ne cherchez pas à comprendre), Brenda la Dure et le sien, un garçon étonnamment gentil et doux du nom de Lamar. Nous avons blagué sur la nourriture, la musique et, finalement, les participants.

Le bal, à proprement parler, n'a commencé qu'après la fin du repas. On s'est tous dirigés vers la piste de danse, y compris Luke et moi. J'ai expliqué à Luke que je ne me débrouillais que dans les slows – je souffrais encore du syndrome post-traumatique de mon expérience chez les Troubadours. Il m'a assuré qu'il comprenait. Et il s'est révélé super bon danseur. Ça vous étonne ? Il était tellement doué qu'il a presque réussi à faire oublier ma maladresse. Nos genoux ne se sont entrechoqués qu'à une dizaine de reprises, et il me semble que je ne lui ai donné un coup de pied dans les tibias qu'une fois.

J'ignore à quoi il pensait, tandis que nous dansions serrés l'un contre l'autre. Mais je peux vous confier ce à quoi, moi, je pensais.

Ou plutôt à qui.

Et c'était... pas Luke.

Je sais, je sais ! C'est affreux. Je suis sûrement la fille la plus ingrate de tous les temps. Enfin quoi ! J'étais là, dans les bras de ce merveilleux – vraiment merveilleux – cavalier, ce type qui s'était débrouillé pour me rendre le Bastringue aussi plaisant que possible – du moins dans les limites où vous y assistez avec quelqu'un pour lequel vous n'éprouvez aucun penchant, romantiquement parlant – et je n'arrêtais pas de penser à quelqu'un d'autre ! Minable, d'accord. Mais pas autant que ma réaction, quelques minutes plus tard, quand j'ai repéré derrière l'épaule de Luke une silhouette familière couverte d'une robe du soir moulante couleur pêche.

Geri Lynn ! Qu'est-ce que Geri Lynn fabriquait ici ? S'était-elle trouvé un cavalier ? Si vite après sa rupture avec Scott ? Impossible ! J'en aurais entendu parler. Ça ne pouvait signifier qu'une chose. Décollant ma tête de la poitrine de Luke, je me suis mise à regarder autour de nous. Il devait bien être quelque

part. Si Geri était là...

J'ai deviné aux soubresauts de son corps que Luke rigolait.

— Détends-toi, Jen, m'a-t-il dit. Elle est venue seule.

J'ai fait semblant de ne pas comprendre de quoi il retournait. Est-ce que j'avais le choix, d'ailleurs ?

— Qui ? ai-je demandé.

— Tu le sais très bien.

Dans les lumières « romantiques » – juste des filtres violets glissés sur les lampes de la salle de réception et une de ces boules disco dont Luke avait juré qu'il n'en avait jamais vu nulle part depuis le bal de promo de son personnage dans *Que le ciel* -, son visage était incroyablement séduisant. Et même si j'étais incapable de discerner dans la pénombre le bleu de ses yeux, je savais que son regard était posé sur moi avec une espèce de franchise déconcertante.

— Tu n'as plus de secrets pour moi, Jen Greenley, m'a-t-il annoncé.

— Pardon ?

— Tu n'as plus de secrets pour moi. Pas seulement pour ça, d'ailleurs. Je t'ai complètement percée à jour. Amy, c'est toi, hein ?

J'ai manqué de m'étrangler.

— Quoi ?

Comment diable était-il au courant de l'existence de Chère Amy ? Et pourquoi la mettait-il sur le tapis ? Ici et maintenant ?

— Tu plaisantes ? a-t-il riposté quand je le lui ai demandé. On ne parle que d'elle. Chère Amy dit ça. Chère Amy pense ça. Tu es, en quelque sorte, la psychologue officieuse du lycée.

J'admets que ces mots ont agréablement résonné à mes oreilles. J'aurais *adoré* être la psy du bahut. Pour commencer, j'aurais aboli les concours d'éloquence obligatoires. Comment peut-on avoir envie d'être éloquent quand il s'agit uniquement d'écraser son adversaire ? C'était malsain. Celui qui perdait se sentait forcément mal, non ? C'était d'ailleurs pour la même raison que je n'assistais pas aux matchs. J'osais à peine regarder en face l'équipe défaite. Je trouvais ça tellement *triste*.

Ensuite, je supprimerais le Bastringue.

— Ce que je ne comprends pas, a continué Luke, c'est

pourquoi c'est un tel mystère.

— C'est simple. Sinon, les gens risqueraient de s'interroger sur sa neutralité.

— Parce que tu crois que tu l'es ? Neutre ?

Il était sérieux ? Ignorait-il que j'étais – ou avais été – la personne la plus neutre du monde ? Non, forcément, il blaguait. Malheureusement, non :

— Je trouve que tu n'as pas été tellement neutre, ces derniers temps, a-t-il ajouté. Cara, par exemple...

— Elle avait besoin de moi, l'ai-je interrompu.

C'était évident, non ?

— Et les Troubadours ?

— Je n'avais pas ma place là-bas.

— Et Betty Ann ? Avoir fichu à l'eau la blague des Terminales, c'était neutre ?

— Eh bien...

Ôtant mes bras de son cou, j'ai reculé d'un pas pour le regarder. Attentivement.

— Dis-moi, comment sais-tu, pour Betty Ann ? ai-je lancé, soupçonneuse. C'est Steve qui t'en a parlé ?

— Pas lui, non. Mais j'ai mes sources, comme je te l'ai dit.

La musique s'était arrêtée. Le petit père Lewis et Lucullus qui, hélas, étaient nos chaperons du soir, sont montés sur l'estrade placée au fond de la salle. Lewis a tapoté le micro.

— Essai, a-t-il marmonné. Essai. Un. Deux. Trois.

— Permits-moi de te poser une question, a repris Luke en attrapant ma main. Et pas de neutralité, s'il te plaît. Je veux entendre Chère Amy, qui est à peu près aussi neutre que de la nitroglycérine. Je veux vraiment savoir ce que tu penses de ceci.

— Euh... Bonsoir à tous, et bienvenue au bal annuel du lycée de Clayton, a ânonné le proviseur.

— Vas-y, ai-je lancé.

— Je ne serais pas long, ne souhaitant pas prendre sur le bon temps que vous avez, poursuivait Lewis de son côté. Les voix pour l'élection du roi et de la reine de la soirée ont été dépouillées...

— ... et disons que, pour une raison quelconque qui n'a pas d'importance, m'expliquait Luke, la fille a décidé de rompre

avec lui. Combien de temps crois-tu qu'il devrait attendre avant de nouer une nouvelle relation ? Sans courir le risque d'être accusé de se jeter dans les bras d'une autre par déception amoureuse.

— J'en sais rien.

Quelle mouche le piquait d'évoquer ce sujet ? À qui pensait-il ? Qui s'était fait virer par une fille, récemment ? Personne de ma connaissance. Soudain, mes mains – celles que Luke tenait – se sont mises à transpirer. Geri Lynn, qui venait de nous apercevoir, nous a adressés de grands gestes amicaux. Scott ne l'accompagnait pas, c'était évident. Il se trouvait peut-être ailleurs dans la pièce, mais il n'était pas le cavalier de Geri. Était-ce de lui que parlait Luke ? De Scott ? Scott avait été largué.

Ce ne pouvait être que ça. Scott. Scott Bennett avait confié à Luke de me demander combien de temps il devait attendre avant d'inviter l'inconnue qu'il aimait... C'était ça ! S'adresser directement à Chère Amy lui était impossible. Sinon, j'aurais su que c'était lui. Alors, il avait été obligé de passer par Luke.

— Comme vous le savez, ronronnait le petit père Lewis, une urne installée dans la cafétéria toute la semaine vous a permis de déposer vos votes afin d'élire le couple du bal. Ces votes ont donc été décomptés, et je suis heureux de vous annoncer le nom des gagnants !

— Non, s'est empressée d'intervenir Lucullus. Tout le monde a gagné. M. Lewis voulait juste dire que nous avons le nom du couple de la soirée.

— C'est ça, s'est repris le proviseur. Le roi et la reine du bal sont... Oh ! Voilà quelque chose d'inhabituel. Un des membres de... euh... du couple élu n'est pas exactement... enfin, il ne fréquente pas vraiment le lycée...

— Je crois, ai-je confié à Luke alors que Geri Lynn fonçait droit sur nous, qu'il devrait attendre. Très, très longtemps. Tu comprends, il ne faudrait pas qu'il précipite les choses. La fille idéale se trouve peut-être au coin de la prochaine rue. Peut-être plus près qu'il ne le pense, même. Il devrait attendre jusqu'à ce qu'il soit vraiment certain de l'avoir trouvée...

— Exactement ce que j'espérais t'entendre dire, s'est exclamé

Luke.

Là-dessus, il a lâché ma main, s'est retourné et a enlacé Geri Lynn.

— Salut, chérie ! lui a-t-il lancé.

Avant de l'embrasser.

Sur la bouche.

Et il ne s'est pas arrêté, même après que Lewis eut annoncé :

— Oh, et puis tant pis ! Je suis fier de l'élever au rang de Coq honoraire. Le roi et la reine de cette année sont... *Luke Striker et Jenny Greenley* !

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

*Chère Amy,
Je l'aime, mais il ne sait même pas que j'existe.
Quelle est la solution ?
Désespérée*

*Chère Désespérée,
Quand tu l'auras trouvée, sois gentille de me faire
signe.
Parce que je n'en ai pas la moindre idée.
Amy*

— Tu vois, me racontait Luke tandis que nous dansions, seuls sous les projecteurs – punition obligatoire liée à notre statut de roi et reine de la soirée, s’est-il avéré –, c’est juste que j’étais persuadé de ne plus jamais aimer après qu’Angélique m’a quitté. Puis j’ai rencontré Geri Lynn et... je ne sais pas. Ça n’a pas été le coup de foudre, ni rien de ce genre, je te le jure. C’est arrivé progressivement.

C’est ça, je t’en ficherais, du progressif : moins de quinze jours, dont l’essentiel passé à Los Angeles.

— J’ai conscience que tout nous sépare, a-t-il enchaîné (sûrement le premier roi de toute l’histoire du Bastringue qui consacre la danse avec sa reine à parler au lieu de la peloter comme n’importe quel mec normalement constitué). Tu comprends, elle veut devenir *journaliste*. Tu sais à quel point je hais ces oiseaux de proie. Mais certaines des choses qu’elle a mises dans son papier, celui que Scott nous a demandé d’écrire ensemble sur les pour et les contre de la relation entre reporters et célébrités, m’ont amené à réfléchir. Elle n’est pas comme les autres filles, tu vois. Elle n’a pas peur d’exprimer ses opinions.

Un euphémisme, pour le moins.

— Que nous, les vedettes, ayons besoin des médias n’est pas entièrement faux. C’est une relation symbiotique. Je n’y avais jamais vraiment songé auparavant. C’est Geri qui m’a amené à m’interroger. Et c’est ce que j’aime en elle. Elle m’oblige à me remettre en question. Quand elle m’a donné son numéro de téléphone, le jour où nous lavions les voitures, je n’avais pas l’intention de l’appeler. Puis... je ne sais pas. J’ai trouvé que j’avais été un peu dur avec toi, à mon appartement du lac. À propos de la sauce exceptionnelle. Bref, j’ai joint Geri pour lui demander de veiller sur toi... et de me passer un coup de fil si

elle estimait que tu ne t'en sortais pas avec les paparazzis. Après tout, elle était la personne idéale pour juger s'ils se montraient ou non trop pénibles avec toi. J'ai d'abord appelé une ou deux fois par jour, juste pour prendre de tes nouvelles... et puis, assez vite, nous avons commencé à parler de toi... d'elle... de moi et elle... bref, tu sais comment ces choses-là se passent.

Et comment ! Geri Lynn est une experte dès qu'il s'agit de me piquer les mecs sous le nez.

Non. J'étais injuste. Luke ne m'avait jamais intéressée.

Et j'étais contente pour lui. Sans blague. Pour lui et elle. Ils formaient un joli couple. Il était splendide, elle aussi. Il n'avait qu'un an de plus qu'elle. Elle s'apprêtait à entrer à la fac à L.A., où Luke vivait, justement. Certes, Geri comptait entreprendre des études de journalisme, et Luke n'était pas très enclin à apprécier ce corps de métier. Mais Geri n'était pas particulièrement fan des « gens de théâtre ». Ils seraient donc à égalité. Passons. En revanche, pourquoi avaient-ils besoin de ma bénédiction ?

— C'est parce que tu es quelqu'un de tellement formidable, a ronronné Luke, les faux bijoux de sa couronne trop grande clignotant malicieusement sous les lumières. C'est vrai, Jen. Ce que tu as fait, ici, en une semaine... c'est incroyable. Geri estime que tu devrais te présenter comme présidente du bureau des élèves, l'an prochain. Je suis on ne peut plus d'accord.

— Je ne crois pas, ai-je répondu. La politique ne me passionne pas.

— Eh bien, apprends. Parce que tu as ça dans le sang. En tout cas, promets-moi d'y réfléchir.

— D'accord, d'accord, ai-je acquiescé, surtout pour qu'il me fiche la paix. Écoute. À propos de Chère Amy. Tu as trouvé tout seul ? Ou c'est Geri qui aurait levé le lièvre d'une façon... euh... (par Scott, par exemple, son ex)... et te l'aurait raconté ?

— J'ai trouvé tout seul. Et ne t'inquiète pas. Je ne lui dirai rien. Ni pour l'autre truc, d'ailleurs.

— Quel autre truc ?

— Ben, tu sais. Que tu es amoureuse de son ex.

J'étais à des années-lumière d'imaginer qu'il me balancerait ça. Aussi, ça a été une bonne chose que notre danse s'achève

juste à ce moment-là, sinon tout le lycée de Clayton aurait eu une vue imprenable sur mes amygdales. Parce que je suis à peu près sûre que c'est l'ampleur avec laquelle ma mâchoire s'est décrochée en entendant ces mots.

— Je ne le suis pas ! ai-je protesté comme une crétine, bras ballants. Je ne suis ab-so-lu-ment pas amoureuse de Scott Bennett.

— Pourquoi ne suis-tu pas tes propres conseils, Jen ? m'a demandé Luke tandis que des dizaines de couples nous rejoignaient sur la piste. Pourquoi ne lui avoues-tu pas ce que tu ressens ?

— Ce conseil t'était destiné. Enfin, à Scott. Je veux dire... Oh, zut à la fin ! J'en sais rien, moi !

— Moi non plus, s'est marré Luke à l'instant où Geri Lynn surgissait à côté de lui, radieuse. Je ne sais pas ce que tu veux dire, mais je sais au moins une chose.

— Laquelle ?

— Qu'une limousine attend dehors et t'emmènera où tu voudras.

— Ah bon ? (En quoi cette information pouvait-elle m'être utile, hein ?) Merci quand même.

Sur ce, il s'est éloigné pour signer quelques autographes à des gens qui étaient incapables de se retenir et lui tendaient leur menu comme des suppliants. Aussitôt, Geri m'a sauté dessus :

— Au fait, ça ne t'ennuie pas, hein ? Que Luke et moi...

— Bien sûr que non ! Je te le répète, nous sommes juste des amis.

— T'es super, Jen, a déclaré Geri en me serrant la main. Rien ne serait arrivé sans toi. Je suis tellement heureuse ! Je ne te remercierai jamais assez. Luke a raison de dire que tu es quelqu'un d'exceptionnel.

C'est ça ! Tellement exceptionnel que mon cavalier m'avait laissé tomber.

Après avoir une fois encore rassuré Geri, je suis retournée à notre table. Steve massait les pieds de Trina. Visiblement, il est possible d'attraper des ampoules au Bastringue si vous y portez des baskets neuves.

— Geri Lynn est une garce ! Quand je pense qu'elle ose te

piquer ton mec ! Juste sous ton nez !

Telles ont été les suaves paroles avec lesquelles Trina m'a accueillie.

— Du calme, ai-je répliqué. Ils ont mon absolution. Luke et moi ne sommes...

— Que des amis ! ont crié en chœur Trina, Steve, Liz la Blasée, Brenda la Dure et leurs cavaliers.

— Ben oui ! me suis-je défendue. Pourquoi personne ne me croit-il ?

— Le Bastringue est rasoir, a soupiré Trina quelques secondes plus tard. Vous savez quoi ? Je regrette d'être venue à cette ânerie. J'aurais préféré aller à l'anti-Bastringue de Kwang. Je parie qu'ils s'amuse drôlement plus que nous.

C'est là que l'idée m'a traversé l'esprit. L'idée concernant une certaine limousine mise à ma disposition.

— On n'a qu'à y aller maintenant, ai-je lancé, un peu embarrassée (mon cœur battait sous le bouquet de Luke). Il est encore tôt, à peine dix heures. La bringue vient sûrement juste de commencer.

— Il paraît qu'ils vont faire un feu de camp, a signalé Liz la Blasée, soudain beaucoup moins blasée.

— Il paraît qu'ils vont organiser un feu d'artifice sauvage, a renchéri Brenda, toute contente.

— C'est parti, alors, ai-je décidé. Luke nous autorise à prendre sa limousine.

— Sans blague ? s'est écriée Trina, surprise.

— Oui. Il n'en a pas besoin. Il a la Harley.

— On fonce ! a dit Steve en reposant par terre le pied de sa Cendrillon.

Nous ne nous sommes pas donné la peine de saluer Luke et Geri. Ils étaient bien trop occupés à se tripoter sur la piste de danse pour qu'on les interrompe. Le petit père Lewis les surveillait, hésitant à intervenir. Il ne pouvait pas faire grand-chose, de toute façon. Geri Lynn avait dix-huit ans, la majorité légale. Si elle et Luke décidaient de prendre une chambre à l'auberge plus tard, qui avait le droit de les en empêcher ?

Quoique... J'étais prête à parier que Lucullus essaierait.

J'appréhendais un peu les gros titres du lendemain. Quand

les journaux découvriraient que Luke m'avait larguée pour une autre. Mais ils verraient peut-être les choses sous un angle différent. Genre, c'était moi qui avais largué Luke pour me rendre à une autre fête. Il n'est pas interdit de rêver, après tout.

Quand le chauffeur de la limousine nous a déposés chez Kwang – une énorme ferme reculée flanquée d'une vaste grange, de champs de maïs et de bois traversés par un ruisseau, et tout le toutim... le lieu idéal pour des fiestas bruyantes avec feu de camp et pétards illégaux -, il a tiqué.

— Vous êtes certains de vouloir entrer là-dedans ? nous a-t-il demandé.

— Oui, merci ! avons-nous répondu d'une seule voix en dégringolant de la voiture et en nous précipitant vers le feu de camp qui rougeoyait au loin.

Tout le monde était là. Enfin, tous ceux qui avaient boycotté le Bastringue. De grandes tables de pique-nique croulaient sous les chips, les boissons et une chaîne hi-fi reliée à deux amplificateurs monstrueux qui pulsaient suffisamment fort pour qu'on les entende à l'autre bout du département. Presque.

Kwang était assis devant le feu de camp qui rugissait, une baguette à la main. Au bout, un marshmallow. Près de lui, Cara Schlosburg, un paquet ouvert de biscuits salés sur les genoux ainsi qu'une demi-douzaine de barres chocolatées. En nous voyant, ils ont émis de petits rires gênés. Mais si le fil de guimauve fondue qui courait de la bouche de Kwang à celle de Cara constituait un indice quelconque, j'ai compris qu'ils ne se sentaient pas particulièrement coupables d'avoir enfreint leur régime.

Sauf que nous avons choisi de fermer les yeux. En tout cas, pour l'instant. À la place, nous nous sommes tous assis autour du feu, réclamant des bâtons et de la guimauve, bavassant à qui mieux mieux sur ce qui s'était passé au bal de promo. L'annonce que j'avais gagné le titre de reine de la soirée a provoqué une satisfaction générale. Entendant un rire familier, je me suis retournée...

Il était là. Scott. Assis sur un rondin, de l'autre côté du feu.

Alors j'ai su. Comme ça.

Bon, pas exactement. La vérité, c'est que mon cœur a exécuté

quelques virevoltes dans ma poitrine. Tout à coup, j'ai eu du mal à respirer. Des symptômes assez évidents, à mon avis. Des symptômes de quoi ? me demanderez-vous. C'est à cet instant que je l'ai compris : j'étais amoureuse de Scott Bennett. Je l'avais été presque toute ma vie. Brusquement, les images ont défilé devant mes yeux éblouis par les flammes – le nom de Scott inscrit au-dessus du mien sur la carte d'emprunt de *La Variété Andromède*, Scott sortant de sa voiture des années plus tard, le jour du stage, Scott reprenant ma maquette de la page de pub, Scott me pourchassant sur le parking de ChiChi avec un seau, Scott m'aidant à sauver Betty Ann...

Je savais. Je savais enfin. Ce que Trina avait su depuis le début. Et Luke aussi, apparemment.

Alors que, jusqu'à cet instant, je ne m'en étais pas douté.

Maintenant, si.

Ce qui explique ma réaction. Je l'ai rejoint et me suis affalée à côté de lui, ignorant résolument les battements du sang dans mes veines, ma respiration haletante et, surtout, l'atroce sentiment que j'arrivais peut-être trop tard. Une fois de plus.

— Salut ! ai-je lancé.

J'ignore où j'ai trouvé la force même de parler, mais j'y suis arrivée.

— Salut ! C'est le diamant du Grand Moghol ou juste une réplique étrangement réaliste ?

— Quoi ? Oh !

Levant la main, je me suis aperçue, plutôt embarrassée, que je portais toujours ma couronne. Je l'ai enlevée et posée sur le rondin, entre nous.

— Désolée. Je suis reine.

— Je l'ai toujours pensé, a-t-il galamment répondu. Un marshmallow ?

Il m'a offert celui qu'il venait de griller.

— Merci, ai-je accepté, en m'en emparant avec précaution.

— Alors, a-t-il repris en plantant un nouveau morceau de guimauve au bout de son bâton avant de l'exposer aux flammes, le Bastringue est terminé ?

— Non.

Soudain, je me suis souvenue de ceux qui étaient restés là-

bas. Luke. Et Geri. L'ex de Scott. Et s'il me posait la question ? S'il me demandait ce qu'il était advenu de mon cavalier ? S'il était réellement amoureux de quelqu'un d'autre ? S'il éprouvait encore des sentiments pour Geri ?

— Tu ne t'es pas amusée ? s'est-il enquis.

— Oh si, ai-je répondu d'une voix trop légère pour être vraie.

— Où est passé Luke ?

Vlan ! En plein dans le mille !

— Eh bien...

Par bonheur, je n'ai pas eu besoin de m'enfermer dans des mensonges, parce que Scott a enchaîné :

— Tu es au courant, n'est-ce pas ? Pour Geri ?

Je n'avais pas touché à ma guimauve. Je pense que j'aurais été incapable d'avaler quoi que ce soit. Bref, quand il a dit ça, mes doigts se sont comme figés, et le marshmallow gluant est tombé par terre, formant un tas répugnant à mes pieds.

— Et toi ? ai-je croassé.

— Oui, a-t-il répondu en contemplant le sol. Geri m'a averti.

— Quand ?

— Hier.

Hier ?

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— J'ai essayé, s'est-il défendu. Dans la voiture, tu te rappelles ?

C'était donc ça.

— J'aurais dû insister, j' imagine, a-t-il poursuivi. Mais... (il m'a tendu un nouveau marshmallow, parfaitement doré à l'extérieur)... j'ai pensé que... que tu risquais de mal le prendre.

J'ai laissé tomber mon deuxième bonbon.

— Mal le prendre ? me suis-je écriée en le toisant. Pour Luke et Geri ? Et pourquoi ça, s'il te plaît ?

Il a paru surpris.

— Eh bien, parce que...

— Oh, bon sang ! s'est exclamée Trina en se posant à côté de moi. Tu as vu ce fil de guimauve entre Kwang et Cara ? Allez, Scott, crache le morceau. Ces deux-là se sont-ils embrassés avant notre arrivée ?

J'ai levé les yeux vers Scott. Ce n'était pas Trina qu'il

regardait, mais moi, intensément – une conclusion que j’ai tirée seulement parce que sa tête était immobile, car je ne voyais pas ses yeux, noyés par l’ombre profonde dans laquelle le feu, derrière lui, les maintenait. Je vous jure que quand il m’a contemplée ainsi pendant une minute, j’ai presque cru... que j’étais la mystérieuse inconnue dont il était censé être amoureux. Et qu’il ne s’était pas déclaré, parce que...

— Moi, je suis sûre qu’ils sont sortis ensemble, a repris Trina. Un vrai patin. La bouche pleine. Excusez-moi, mais si Steve essayait de m’embrasser la bouche pleine, je te me l’enverrai paître ! Tout âme sœur qu’il soit.

— Jen, m’a soudain lancé Scott, ça te tente, une petite balade ?

Trina l’a dévisagé comme s’il était fou.

— Pas maintenant, a-t-elle protesté. Le feu d’artifice va commencer.

Si quelqu’un pensait que j’allais renoncer à une promenade avec Scott pour un feu d’artifice non autorisé, il se fourrait le doigt dans l’œil jusqu’au coude.

— Avec plaisir, ai-je répondu en réussissant à prendre un air décontracté alors que j’avais le cœur au bord des lèvres. Une balade me fera le plus grand bien.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

Chère Amy,

Mais je l'aime pour de bon. Et j'ai vraiment besoin de ton aide. Dois-je faire le premier pas ? Ne vais-je pas passer pour une fille qui se jette à la tête des hommes ? En même temps, si j'attends qu'il se décide, une autre risque de me le piquer. Pourtant, je ne voudrais pas être trop insistante, parce que tu dis toujours qu'on risque d'obtenir l'effet inverse. ALORS, QU'EST-CE QUE JE FAIS ?

Plus-désespérée-que-jamais

Chère Désespérée,

JE N'EN SAIS FICHTRE RIEN ! Figure-toi que je n'ai pas encore trouvé la réponse, moi non plus.

Amy

J'ai constaté que Scott ne m'emmenait pas très loin. Juste assez pour que personne ne nous entende.

Je percevais encore la musique, bien que les stridulations des grillons couvrent maintenant les refrains de John Mellencamp. Je distinguais aussi les gens rassemblés autour du feu, même si je ne discernais plus leurs traits. Nous allions vers le petit bois jouxtant la grange de Kwang. Le bosquet où coulait le ruisseau.

Amusant de constater que Scott et moi finissions toujours par nous retrouver dans la forêt (le stage, déjà).

— Si la société telle que nous la connaissons s'écroulait et qu'il faille la reconstruire, a-t-il dit en se baissant pour cueillir un brin de cerfeuil sauvage, je bannirais tous les acteurs de ma nouvelle civilisation.

Cette remarque m'a arraché un sourire, en dépit de ma tension.

— Ah oui ? ai-je répliqué. Et les journalistes ?

— Eux, je les garderais, a-t-il murmuré en faisant tourner entre ses doigts la plante dont les fleurettes ressemblaient à de petits parapluies. Parce qu'il faut bien que quelqu'un témoigne de ce qui se passe. Afin que ce monde neuf ne répète pas les erreurs de l'ancien.

Malgré l'éloignement du feu, j'ai vu ses doigts s'approcher des minuscules pétales mauves.

Une image de notre stage m'est soudain revenue. M. Shea nous avait raconté une histoire de bonne femme selon laquelle si l'on arrachait la partie mauve des pétales du cerfeuil sauvage, celui-ci mourait, car ils étaient le cœur de la fleur. Alors, sans même réfléchir, j'ai lancé :

— Arrête. Tu vas la tuer.

Et j'ai posé ma main sur la sienne pour l'empêcher de continuer.

La seconde d'après, Scott avait lâché le cerfeuil. Il avait pris mon visage entre ses mains en coupe. Et il me donnait un baiser, comme s'il avait voulu que cet instant dure toujours.

Baiser que je lui rendais volontiers.

Ce n'était pas une illusion de mon imagination, car je n'aurais pas été capable d'inventer des détails comme l'odeur de guimauve et de cerfeuil sur les doigts de Scott... leur rugosité sur mes joues malgré leur tendresse... le goût de ses lèvres, d'abord sucré, puis plus du tout sucré... la sensation de sa bouche, d'abord douce puis plus douce du tout... Tout à coup, ses mains avaient quitté mon visage pour s'emparer de ma taille, me tirant vers lui jusqu'à ce que nos corps se heurtent et se collent l'un à l'autre, que je sente la chaleur du sien se communiquer au mien, que mes bras agrippent son cou, que le bouquet offert par Luke s'écrase contre le torse de Scott...

... et que l'épingle qui le maintenait en place pénètre dans ma poitrine.

— Ouille ! ai-je piaillé en reculant.

— Quoi ? Que t'arrive-t-il ?

Le regard de Scott était flou, et les cheveux sur sa nuque hérissés, là où j'avais glissé les doigts.

— Rien.

Et en effet, il ne m'arrivait rien. Ou plutôt, il m'arrivait tout. Ce qui était fantastique.

— C'est juste...

— Pardon, s'est excusé Scott, l'air pas du tout désolé. Il *fallait* que je le fasse, Jen. Parce que... J'avais détaché le bouquet de Luke. Je l'ai jeté dans les grandes herbes noires.

— Mais de quoi parles-tu ? ai-je demandé, pas très sûre cependant de vouloir connaître la réponse.

— Je sais que tu penses que nous ne sommes que des amis, a repris Scott (il m'a semblé un peu trop chiffonné, pour un type qui venait d'embrasser une fille, surtout que la fille en question avait plutôt bien réagi). Mais... euh... je ne suis pas idiot. C'est *Luke Striker*, après tout.

— En quoi tout... ceci... concerne-t-il Luke ? me suis-je

exclamée, quelque peu ébahie.

À entendre son ton angoissé, je commençais à me poser des questions. La situation était-elle si fantastique que ça, au bout du compte ? Ne devais-je pas, moi aussi, m'inquiéter de quelque chose ?

Sans me regarder, les yeux fixés sur le feu de camp, Scott a repris, comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Quand je t'ai revue, au stage, l'été dernier, j'ai cru que tu étais... je t'ai trouvée vraiment très chouette. Mais je n'arrivais pas à déterminer si tu éprouvais la même chose à mon égard. Tu étais si sympa, avec moi. Sauf que tu l'es *tout le temps*. Avec *tout le monde*...

(M'aurait-il enfoncé un poignard dans le cœur, je n'aurais pas plus souffert. Brave petite Jenny Greenley, la bonne copine de tout le monde.)

— C'était drôlement difficile de comprendre ce qui se passait en toi, a continué Scott d'une voix basse et rapide, à croire qu'il essayait de vider son sac avant de changer d'avis. Si tu m'aimais vraiment, ou si tu m'aimais juste comme tu aimes tout le monde. Et puis Geri m'a dit que tu ne sortais jamais avec personne...

(J'allais la tuer !)

— ... et j'ai cru, tu vois, que ce n'était pas la peine. Geri a été tellement sympa avec moi et, une chose en entraînant une autre...

(La massacrer ! La bousiller !)

— Bref, tu sais.

(Et comment !)

— Donc, j'ai mis une croix dessus, a-t-il continué en passant sa main dans ses cheveux, un geste qui n'était pas sans rappeler Luke. Mais je n'arrivais pas à te sortir de mon esprit. Et plus je passais du temps avec toi, à table, à *La Dépêche*, plus je comprenais que *tu* étais celle avec qui j'avais envie d'être, et que Geri et moi... nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

(Bon. Il se pouvait que je la gracie, finalement. Mais de peu.)

Scott a fini par se tourner vers moi. Baissant les yeux – indéchiffrables dans le noir –, il a poursuivi :

— Ensuite, Luke est arrivé.

— Et alors ?

— Alors ? Ben, il est *Luke Striker*, Jen.

— Et alors ?

— Arrête un peu avec tes « et alors » ! Tu as quand même accepté de l'accompagner au bal !

Et là, lentement, très lentement, j'ai commencé à piger ce qu'il essayait de me dire.

Soudain, des détails qui m'avaient quelque peu désorientée se sont mis en place. Comme les mouchoirs volés à la pizzeria. Si Scott me les avait tendus au lieu de m'embrasser, ce n'était pas parce que je ne l'attirais pas. Oh que non ! Il avait agi ainsi en pensant que j'étais amoureuse de Luke Striker. Il avait cru que je n'étais pas libre. C'était ça qu'il avait voulu me demander dans la voiture. Je comprenais enfin. Sa question, était : aimais-je ou non Luke Striker ?

Du coup, bien qu'il fasse nuit – et même froid, si vous voulez tout savoir, avec cette robe en mousseline de soie -, ça a été comme un lever de soleil. Sérieux. J'ai eu l'impression que le soleil apparaissait et se déversait sur moi, me réchauffait.

— Si je suis allée au bal avec Luke, me suis-je justifiée, un peu étourdie par la façon dont Scott me fixait (j'avais le sentiment d'*exister*), c'est parce qu'il m'en a priée. Pas parce que je l'aime, Scott. Je suis d'ailleurs la seule fille dans toute la ville à ne pas être dingue de lui. Et je ne l'ai jamais été.

— C'est vrai ? a murmuré Scott en prenant ma main entre les siennes sans vraiment serrer mais d'une manière qui laissait entendre qu'il n'était pas près de la relâcher. Alors, ça ne te gêne pas que lui et... lui et Geri ? Tu n'as... tu n'as jamais...

— Évidemment que non ! ai-je éclaté de rire.

Ça a été plus fort que moi. Je me croyais dans un film. Le soleil brillait, les oiseaux gazouillaient. Dans une seconde, un arc-en-ciel allait surgir, de même qu'un chœur qui entonnerait *Day by Day*.

— Je n'ai jamais été amoureuse de Luke, ai-je répété.

Et puis, étonnant mais vrai, ça m'a échappé. La vérité. Aussi aisément que si nous avions parlé de livres.

— C'est toi que j'aime.

Là. Je l'avais dit. C'était présent, flottant autour de nous. Le

mot en A.

Tel quel.

J'aurais bien voulu le rattraper et le rentrer dans ma bouche... mais Scott a resserré son emprise sur ma main. Pour le coup, il était clair qu'il ne me lâcherait plus du tout.

— Ai-je bien entendu ? a-t-il demandé.

J'étais censé répondre quoi ? C'était fait, je l'avais dit. Impossible de reculer. Et puis, devinez ? Je n'en avais pas envie, brusquement.

— Seulement depuis le CM2, ai-je précisé (d'accord, c'était bête, on s'en fiche). Voilà pourquoi je ne sortais avec personne. Certes, tu avais démenagé. Sauf que quand tu es revenu, je...

Ensuite, je n'ai plus tellement eu l'occasion de m'expliquer, parce que Scott m'a attirée contre lui.

Et s'est remis à m'embrasser.

Et cette fois, rien ne nous a arrêtés.

Nous nous sommes embrassés pendant tout le feu d'artifice. Nous n'avons même pas remarqué qu'il y en avait un. Sûrement parce que nous étions trop occupés à lancer le nôtre.

Quand nous sommes enfin retournés vers le feu de camp – le bras de Scott autour de mes épaules, le mien autour de sa taille – , Trina s'est ruée sur nous en criant :

— Où étiez-vous passés ? Vous avez loupé le... Eh ? Oh ?

Ses yeux se sont écarquillés. J'imagine qu'elle avait fini par remarquer que nous étions enlacés. À moins que ce ne soit mon sourire béat qui l'ait frappée. Enfin, c'est ce qu'elle m'a dit plus tard. Que j'avais l'air béat... même avec le cerfeuil sauvage qui avait remplacé les myosotis sur ma barrette.

Mais quelle femme échapperait à la béatitude si l'homme qu'elle aime depuis le CM2 lui avait avoué qu'il l'aimait également ?

Scott est tombé d'accord avec Luke et Geri : je devais postuler au poste de présidente du bureau des élèves l'an prochain. Il a même proposé de fournir tous les biscuits, brioches et autres douceurs nécessaires aux ventes de gâteaux que Cara et Trina, mes directrices de campagne, envisageraient d'organiser pour me permettre de réussir.

Et bien qu'il ne me viendrait jamais à l'esprit de refuser l'opportunité de goûter à la cuisine de Scott, j'estime que présidente du bureau des élèves est un objectif un tantinet modeste.

Après tout, avec une fille capable de discerner les gens aussi bien que moi...

Pourquoi pas la Maison-Blanche ?

La vie à L.A.

Vu !

Luke Striker a été aperçu hier au bras de son amie de longue date, l'étudiante Geri Lynn Packard, un pansement autour du biceps droit. Selon nos sources, Striker subirait actuellement une opération laser destinée à effacer un tatouage, souvenir de son aventure de l'an dernier avec Angélique Tremaine, la vedette qui partageait avec lui l'affiche de *Lancelot et Guenièvre*...

À l'affiche...

Luke Striker revient... Un lycéen de Terminale peut-il sauver sa petite ville de l'Indiana d'une attaque terroriste tout en gagnant le cœur de la fille de ses rêves ? Les critiques qualifient de « tour de force » la performance de Striker et ne tarissent pas d'éloges sur le film.

Au côté de Luke Striker, Lindsay Lohan dans le rôle de Jenny Green.

CHÈRE AMY

Vous avez des problèmes relationnels d'une importance vitale ? Parlez-en à Amy. Foncez ! Osez ! Toutes les lettres envoyées à Amy sont susceptibles d'être publiées dans *La Dépêche du lycée de Clayton*. Nous garantissons la confidentialité des noms et adresses mail de nos correspondants.

***Chère Amy,
J'ai fini par suivre ton conseil et le lui ai dit. Devine
quoi ? Lui aussi, il m'aime !
Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?
Plus-désespérée-du-tout***

***Chère Désespérée,
Vous vous mariez et vous avez beaucoup d'enfants.
Amy***

Fin